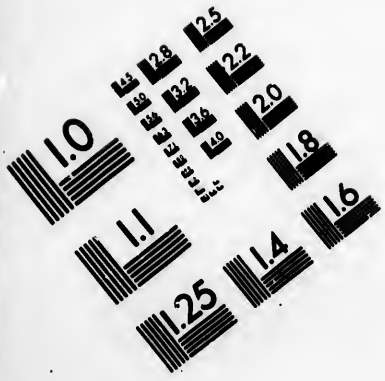


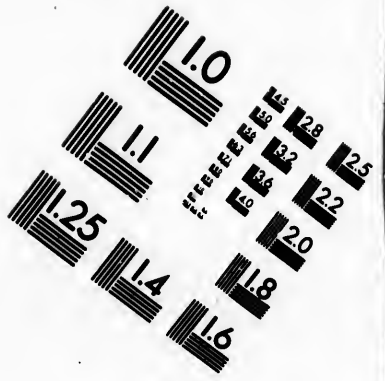
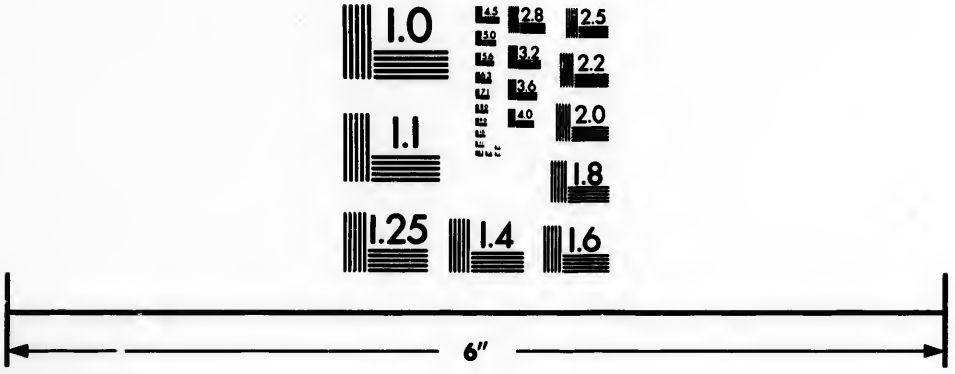


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments../ Commentaires supplémentaires:

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☑ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

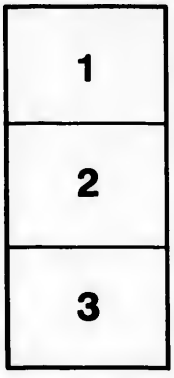
National Library of Canada

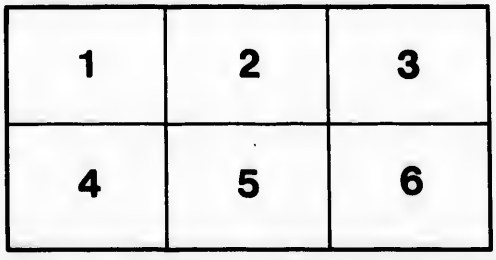
The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:





L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

LES

AVENTURES

DE MONSIEUR

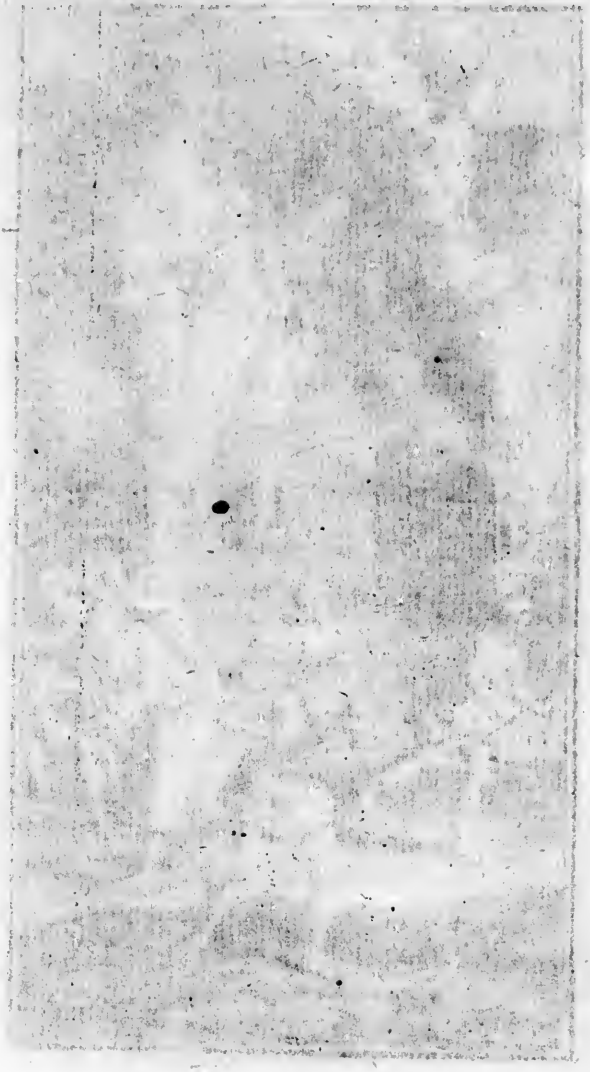
ROBERT CHEVALIER,

DIT

DE BEAUCHÊNE.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.



N°. 5.

DES

AVENTURES

DE MONSIEUR

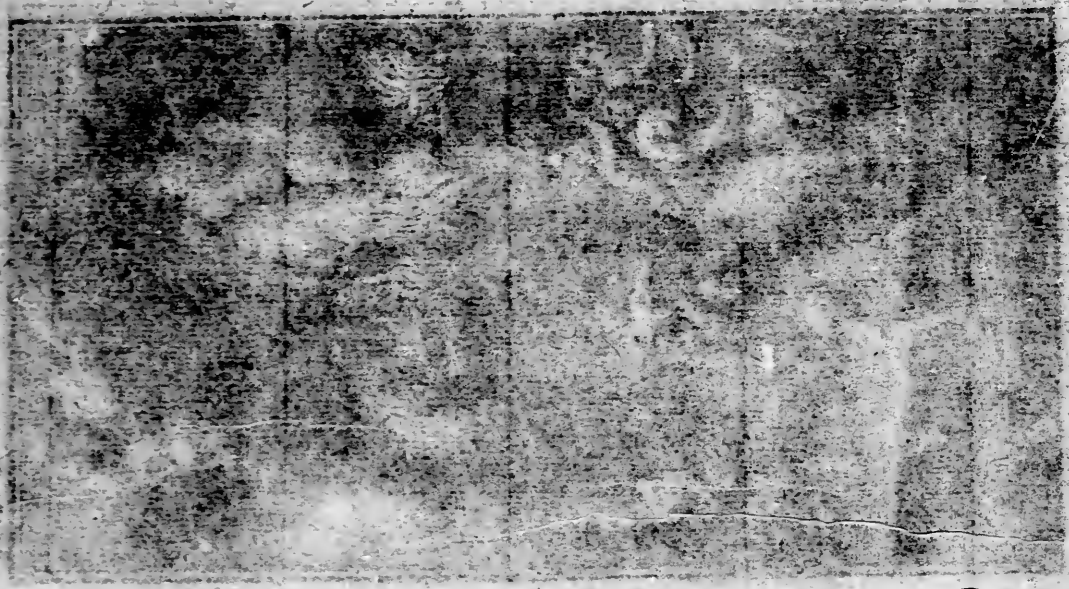
ROBERT CHEVALIER

DIT

DE BEAUCHENE,

FLIBUSTIERS

M. DCC. LXXXIII.



LES AVENTURES DE MONSIEUR ROBERT CHEVALIER, DIT DE BEAUCHÊNE,

CAPITAINE DE FLIBUSTIERS dans la Nouvelle-France.

Rédigées par Monsieur LE SAGE.

AVEC FIGURES

TOME PREMIER.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXXIII.

AVIS AU RELIEUR,

pour placer les Figures.

TOME PREMIER.

La Planche I. regardera le titre.
——— II. - - - la page 121.
——— III. - - - la page 199.

TOME SECOND.

La Planche IV. regardera le titre.
——— V. - - - la page 101.
——— VI. - - - la page 172.

LE LIBRAIRE
AU LECTEUR.

Le Chevalier de Beauchêne, Auteur de ces Mémoires, après avoir passé près de cinquante ans au service du Roi, tant sur terre que sur mer, vint en France avec une fortune considérable ; mais la passion qu'il avoit pour le jeu le dérangea bientôt, sans parler de quelques affaires d'honneur que son esprit brusque & violent lui suscita, & qu'il ne put accommoder qu'aux dépens de sa bourse. Il perdit plus des deux tiers de son bien à Brest, à Saint-Malo, à Nantes, & alla s'établir à Tours avec le reste. C'est dans cette derniere ville qu'ayant pris querelle avec quelques Anglois, il se battit le 11 Décembre 1731, & trouva dans ce combat une mort qu'il avoit impunément

affrontée dans les abordages les plus périlleux.

Dans les heures que sa fureur pour le jeu lui permettoit d'employer à d'autres amusements, il s'occupoit volontiers à mettre par écrit les événements de sa vie, à se rappeller tous les coups de main qu'il avoit faits, tous les dangers qu'il avoit courus, c'étoit après le *Tope & tinque*, le plus grand de ses plaisirs.

Un autre motif l'excitoit encore à ce travail, qu'il regardoit comme utile à la société; il s'imaginoit qu'on lui sauroit un gré infini des moindres détails qu'il feroit des rencontres où il avoit commandé, puisque, selon lui, un Capitaine de vaisseau & un simple Patron de barque devoient avoir autant de prudence, d'adresse & de courage dans leur conduite, qu'un Amiral dans la sienne.

Peu de temps après la mort de Monsieur de Beauchêne, un des amis de sa veuve & des miens, m'écrivit de Tours, & me manda qu'il avoit

déterminé cette Dame à faire imprimer les Mémoires que ſon mari lui avoit laiſſés. Effectivement elle me les envoya, en me priant de les mettre au jour, s'ils ne me paroiſſoient pas indignes de la curioſité du Public. Je les ai lus, mon cher Lecteur, & j'ai jugé qu'ils contenoient des choſes qui pourroient vous être agréables. Au reſte, ſi dans quelques endroits vous trouvez le ſtyle un peu trop marin, ſouvenez-vous que c'eſt celui d'un Flibuſtier.

TABLE

DES ARGUMENTS du Tome premier.

LIVRE PREMIER.

De l'origine de Monſieur le Chevalier de Beauchêne, & des amuſements de ſon enfance. Il ſe fait à ſept ans enlever par les Iroquois, où il eſt adopté par un de ces Sauvages. Ses occupations chez eux. Il eſt repris quelques années après par les Canadiens, & rendu à ſes parents. Il s'aſſocie avec quelques Algonquins, & fait avec eux diverſes expéditions. Après avoir chaſſé quatre cents hommes, fait lever le ſiege de Port-Royal, & obligé cinq mille Anglois à ſe retirer, il quitte ſes Algonquins, & ſe fait Flibuſtier. Il va croiſer ſur les côtes de la Jamaïque, ſous le Capitaine Morpain, & enſuite ſous le fameux Montauban, après la mort duquel il eſt élu Capitaine.

LIVRE SECOND.

Le Chevalier de Beauchêne refuſe de remplir l'emploi de Capitaine. Il ſe remet en mer avec ſoixante-quinze Flibuſtiers. Ils rencontrent quatre vaiſſeaux Anglois qui les maltraitent. Le Chevalier va joindre à Saint-Domingue quelques Flibuſtiers François. Aventure galante d'un Rochelois de ſes camarades. Ils vont croiſer ſur les côtes de Caraques, & prennent, avec un bâtiment de huit pieces de canon, deux vaiſſeaux Anglois, l'un de vingt-quatre, & l'autre de trente-ſix pieces. Ils retournent à Saint-Domingue, où ils partagent leurs priſes, & font toutes ſortes de débauches. Ils ſe remettent en mer. Hiſtoire d'un Flibuſtier Philoſophe. Ils attaquent un vaiſſeau de quarante-ſix pieces, & de trois cents hommes d'équipage, & le prennent après un rude combat; mais ils n'ont pas fait cette priſe, qu'elle leur eſt enlevée par un navire Anglois garde-côte, de cinquante-quatre, & une frégate de trente-ſix pieces, qui les font priſonniers. On les envoye d'abord à la Jamaïque, & de-là dans les priſons de Kinſale en Irlande. Dé-

tail des maux qu'on leur fait ſouffrir. Ils meurent tous, excepté le Chevalier, qui trouve moyens de ſe ſauver. Il va à Corke, où il a le bonheur de trouver une veuve, qui, par généroſité, lui rend ſervice, & qui engage un Capitaine Anglois à le mettre à terre à l'Eſpagnole, d'où il va au petit Goave. Là M. de Choiſeuil lui donne un vaiſſeau & 90 hommes, avec leſquelles il a l'audace d'aller croiſer à la vue des ports de la Jamaïque, pour ſe venger ſur les premiers Anglois des cruautés exercées en Irlande ſur ſes camarades & ſur lui. Il prend un vaiſſeau Anglois dont il traite cruellement l'équipage. Il a un démêlé avec le Gouverneur & les Bourgeois de la Ville de Canarie. Il attaque un autre vaiſſeau Anglois, où il trouve deux priſonniers François, dont l'un eſt de ſa connoiſſance.

LIVRE TROISIEME.

Monneville raconte la myſtérieuſe hiſtoire de ſa naiſſance. Il eſt élevé juſqu'à l'âge de douze ans ſous un habit de fille au château du Baron du Meſnil, avec Lucile, l'unique héritiere de ce Seigneur. Un Financier, trompé par l'habillement de Monneville, l'emmene à

Paris, ſous prétexte de le placer auprès d'une Dame en qualité de femme-de-chambre; mais ayant une autre vue ſur cette fauſſe villageoiſe, il la met en penſion dans un Couvent, n'épargne rien pour ſon éducation, & lui propoſe enfin de l'épouſer. Monneville, pour ſe dérober à ſes importunités, cherche & trouve le moyen de ſortir du Couvent. Il prend un habit de Cavalier, fait la conquête d'une femme de théâtre, & devient commis d'un gros homme d'affaire, qui veut lui faire épouſer ſa fille par force. Monneville refuſe d'y conſentir. Sur ſon refus, il eſt arrêté, conduit en priſon, & dès le lendemain envoyé en Canada.

LES

LES AVENTURES DU CHEVALIER DE BEAUCHÊNE.

LIVRE PREMIER.

De l'origine de Monſieur le Chevalier de Beauchêne, & des amuſements de ſon enfance. Il ſe fait à ſept ans enlever par les Iroquois, où il eſt adopté par un de ces Sauvages. Ses occupations chez eux. Il eſt repris quelques années après par les Canadiens, & rendu à ſes parents. Il s'aſſocie avec quelques Algonquins, & fait avec eux diverſes expéditions. Après avoir chaſſé quatre cents hommes, fait lever le

ſiege de Port-Royal, & obligé cinq mille Anglois à ſe retirer, il quitte ſes Algonquins, & ſe fait Flibuſtier. Il va croiſer ſur les côtes de la Jamaïque, ſous le Capitaine Morpain, & enſuite ſous le fameux Montauban, après la mort duquel il eſt élu Capitaine.

MON pere & ma mere, François d'origine, allerent s'établir en Canada, aux environs de Montréal, ſur le fleuve Saint-Laurent. Ils vivoient là dans cette heureuſe tranquillité, que procure aux Canadiens la ſoumiſſion que le Gouvernement exige d'eux. J'aurois été bien élevé, ſi j'euſſe été diſciplinable; mais je ne l'étois point. Dès mes premieres années, je me montrois ſi rebelle & ſi mutin, qu'il y avoit ſujet de douter que je fiſſe jamais le moindre honneur à ma famille. J'étois emporté, violent, toujours prêt à frapper & à payer avec uſure les coups que je recevois.

Je me ſouviens que ma mere voulut un jour m'attacher à un poteau pour me châtier plus à ſon aiſe, & que n'en pouvant toute ſeule venir à bout, tout petit que j'étois, elle pria un jeune Prêtre, qui venoit au logis m'apprendre à lire, de lui prêter la main. Il lui rendit ce ſervice fort charitablement,

dans la penſée que cette correction pourroit m'être utile. En quoi, certes, il ſe trompa. Bien-loin de regarder ſon action comme un trait de charité dont je lui étois redevable, elle paſſa dans ma petite tête pour une injure qui me déshonoroit, & que je devois laver dans ſon ſang.

Je tournai donc toute ma fureur contre ce pauvre diable de maître, & je réſolus de le tuer. Me ſentant trop foible pour exécuter ſeul un ſi grand projet, je le communiquai à pluſieurs enfants, auſſi méchants que moi, qui ne manquerent pas de l'approuver, & de m'offrir leurs bras pour une mort ſi juſte. Les conjurés ſe munirent de pierres, & aſſaillirent tous enſemble le miſérable auquel ils en vouloient; de façon qu'il auroit éprouvé le ſort du premier Martyr Chrétien, ſi quelques perſonnes qui paſſerent par haſard dans ce temps-là, ne l'euſſent dérobé à nos coups. Ce bon Eccléſiaſtique, nommé Periac, eſt revenu en France dans la ſuite. Il demeure actuellement à Nantes dans un Séminaire, dont il eſt Supérieur. Il n'y a pas trois mois que je l'ai vu, & c'eſt lui qui m'a fait ſouvenir de ce bel exploit, en me diſant qu'il étoit ravi d'avoir fait une fauſſe prédiction, ayant prédit dans mon enfance que je me ferois tuer avant que j'euſſe de la barbe.

Mes parents qui me voyoient faire tous les jours quelque eſpiéglerie, comme celle

dont je viens de parler, ne jugeoient pas de moi plus favorablement, & je m'étonne aujourd'hui que je ſois encore au monde, après m'être tant de fois expoſé à périr. Jamais enfant n'a fait paroître tant de diſpoſition à devenir un querelleur furieux, un nouvel Iſmaël, fils d'Agar. Je n'étois pas content que je n'euſſe entre les mains couteaux, flêches, épées, piſtolets, c'étoient-là mes poupées. On faiſoit de moi tout ce qu'on vouloit, quand on me promettoit de ces armes; & ſi l'on avoit l'imprudence de m'en donner, je les eſſayois ſur les premiers animaux que je rencontrois. Je n'avois pas ſept ans, qu'il ne reſtoit ni chat, ni chien, ni porc dans le voiſinage. C'eſt ainſi que j'exerçois ma valeur, en attendant que je fuſſe aſſez fort pour en faire un plus noble uſage, & combattre avec mes trois freres contre les Iroquois.

Ces Sauvages, gagnés par les préſents des Anglois, faiſoient quelquefois des courſes juſqu'aux portes de Montréal. Ils entroient dans le pays par pelotons, ſe tenoient cachés dans les bois pendant le jour, ſe raſſembloient la nuit, & venoient fondre ſur quelque village. Ils le pilloient, puis ſe retiroient promptement avec leur butin, après avoir mis le feu aux choſes qu'ils ne pouvoient emporter. Mais ils avoient grand ſoin ſur-tout de ne pas oublier les chevelures

de ceux qu'ils avoient tués. Je les ai souvent vu couper de ces chevelures, & sans contredit, ils s'y prennent plus adroitement que les barbiers d'Europe pour ne point perdre des cheveux, puisqu'ils arrachent en même-temps la peau de dessus le crâne. Ils étendent ces peaux sur de petits cercles d'osier, & les conservent précieusement. Voilà les drapeaux qu'ils aiment à prendre sur leurs ennemis. Il faut voir de quel œil on regarde ces trophées chez les Iroquois. On juge de leur courage par la quantité de chevelures qu'ils possèdent. Ils sont honorés & respectés à proportion, sans toutefois que la gloire d'un pere qui se sera distingué des autres par son courage, influe le moins du monde, comme en Europe, sur un fils qui paroîtra indigne de lui.

La troupe d'Iroquois qui se faisoit le plus redouter vers Chambly & Montréal, avoit pour chef un Sauvage des plus célebres. Il auroit pu lui seul fournir de cheveux, le perruquier de Paris le plus achalandé. C'étoit la terreur du Canada. Ce terrible mortel s'appelloit *la Chaudiere Noire*. Il n'y a personne en ce pays-là qui puisse se vanter de n'avoir pas frémi à ce nom formidable. Croira-t-on bien que l'on demandoit dans les prieres publiques d'être délivré de sa rage; de même qu'autrefois dans certaines Provinces de France, les peuples prioient

Dieu de les délivrer de la fureur des Normands.

Tout ce que j'entendois dire de ce fameux Sauvage, m'inſpiroit moins de crainte que d'envie de le voir. Je ſavois que les Iroquois, au-lieu de tuer les enfants, avoient coutume de les emporter pour les élever parmi eux. Cela me fit ſouhaiter qu'ils m'enlevaſſent. Je ſuis curieux, diſois-je, de connoître ces gens-là par moi-même, & d'éprouver ſi j'aurai auſſi peu d'agrément dans leur habitation, que j'en ai dans ma famille, où l'on me gronde & contredit à tout moment : les ſauvages ſans doute me laiſſeront manier des armes à diſcrétion; loin de combattre comme mes parents le plaiſir que je prends à m'en ſervir, ils verront avec joie mon humeur belliqueuſe, & me donneront des occaſions de l'exercer. Je formai donc le deſſein de les aller joindre dès la premiere courſe qu'ils feroient vers Montréal; ce qui ne manqua pas d'arriver peu de temps après, ainſi que je vais le raconter.

M. de Frontenac s'embarqua pour paſſer en France. A peine fut-il parti, que les Iroquois voulurent profiter de ſon abſence pour ſe venger des ravages qui avoient été faits l'année précédente dans un de leurs Cantons (1) par Meſſieurs le Marquis de De-

(1) C'eſt celui des Sonontouans, qui fut ravagé en 1687.

nouville, de Cailleres, & de Vaudreuil. Ainſi de toutes parts, on n'entendit plus parler que de villages ſurpris, pillés & brûlés. Pour moi, j'attendois impatiemment que la troupe de *la Chaudiere Noire* s'approchât de nous, lorſqu'un ſoir l'allarme ſe répandit dans nos quartiers. Les hommes courent aux armes, & ſe préparent à défendre la patrie. Quel ſujet de raviſſement pour mes yeux, de voir tout le monde s'apprêter au combat. Au-lieu de me cacher avec les femmes, je me diſpoſai à ſuivre mes freres, qui étoient en âge de ſe ſervir de leurs épées pour la défenſe de nos Dieux Penates, & je m'écriai dans l'excès de la joie qui me tranſportoit, que j'étois bien-aiſe de voir ce ſauvage dont le nom retentiſſoit de tous côtés. Ce qui m'attira de la part de ma mere une réprimande précédée d'un ſoufflet, qu'à la vérité je n'oſai rendre, mais que je me promis bien de ne pas laiſſer impuni. Je m'échappai de ſes mains, quelques efforts qu'elle fît pour me retenir, & courant vers le lieu où j'entendois tirer, j'arrivai ſur le champ de bataille, réſolu de m'enfuir avec les Iroquois, ou s'ils dédaignoient de me prendre, d'être du moins ſpectateur du combat, tant pour me venger de ma mere, que pour jouir d'un ſpectacle qui m'étoit agréable.

Les Sauvages firent leur coup en moins

d'un quart-d'heure. Ils tuerent une trentaine de perſonnes, avant qu'on fût en état de les repouſſer, mirent le feu à pluſieurs maiſons, & ſe retirerent avec un butin plus gros que riche, & quelques priſonniers, parmi leſquels mon frere aîné eut le malheur de ſe trouver. Comme je cherchois des yeux les Iroquois, j'en apperçus douze ou quinze qui démeubloient une maiſon avant que de la brûler, & qui en enlevoient deux petits enfants. Je criai auſſi-tôt à pleine tête : *Quartier, Meſſieurs, quartier ! Je me rends ; emmenez-moi avec vous.*

Je ne ſais s'ils m'entendirent ; mais je me préſentai à eux de ſi bonne grace, qu'ils ne purent me refuſer la ſatisfaction d'être leur priſonnier. L'un d'entre eux me prit ſur ſes épaules, & nous rejoignîmes promptement le gros de la troupe. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'au lieu de pleurer comme les autres petits garçons, je tenois dans mes mains un chaudron & un vaſe d'étain, que le Sauvage qui me portoit avoit quittés pour me mettre ſur ſes épaules.

Après une marche de huit à dix lieues, les Iroquois remarquant l'approche du jour, s'arrêterent dans le bois pour s'y repoſer juſqu'au ſoir. Comme ils alloient ſe remettre en chemin, ils furent tout-à-coup attaqués par deux cents tant Canadiens qu'Algonquins, qui malheureuſement ne s'étant

pas apperçus assez-tôt du lieu où les prisonniers étoient attachés, ne purent les délivrer. Les Iroquois qui les gardoient, ayant oui le cri (1) de guere, se hâterent de les assommer.

On a bon marché des Iroquois lorsqu'on les surprend. Ils aiment mieux attaquer que se défendre. Aussi prirent-ils bientôt la fuite, nous emportant sur leurs épaules, & laissant neuf des leurs au pouvoir de leurs ennemis.

Les Canadiens qui venoient de faire une si brusque expédition, étoient commandés par Messieurs de Maricour, de Sainte-Hélene, & de Longueuil, freres de M. d'Iberville, Chef d'escadre; tous trois pleins de valeur, & des premiers de Montréal (2). Ces braves Officiers, poussés par les sollicitations de mes deux autres freres, firent cette tentative pour arracher des mains des Sauvages mon aîné & moi.

Dans le Canton d'Iroquois où je fus me-

(1) Ce cri que les Canadiens ont imité des Sauvages, est un hurlement qui se fait en se frappant plusieurs fois de la main sur la bouche. Il sert à deux fins : à effrayer l'ennemi qu'on surprend, & de signal en même-temps.

(2) Ces trois Messieurs ont des biens considérables dans le Pays, & sur-tout M. de Longueuil, qui possede une Terre de ce nom, située au Sud de Montréal, belle, riche, bien peuplée, & qui a 7 à 8 lieues de longueur.

né, l'on avoit coutume de brûler les prisonniers qu'on faisoit. On les lioit à un poteau, autour duquel on allumoit quatre feux à une distance assez grande, pour que ces misérables fussent des deux, & quelquefois des trois jours entiers à rôtir avant que d'expirer. Les Canadiens souvent avoient menacé ces Sauvages de les traiter de la même façon, s'ils n'aboliſſoient cette barbare coutume, & ne faisoient meilleure guerre. Les Iroquois avoient toujours mépriſé leurs menaces; de sorte que M. de Maricour & ses freres, quelque horreur qu'ils eussent pour une pareille inhumanité, crurent qu'ils devoient à leur tour l'exercer sur les neuf prisonniers qu'ils venoient de faire.

Tout le monde sait que chez ces Sauvages, un homme qu'ils ont pris, à quelque genre de mort qu'ils le réservent, peut être dérobé au supplice par un des assistants qui l'adopte, en lui jettant un collier au cou, & une couverture sur le corps, sans autre cérémonie. Or il faut observer que ce M. de Maricour dont je viens de parler, avoit autrefois été enlevé par les Iroquois, & adopté de cette sorte; & qu'ayant trouvé moyen de s'échapper de leurs mains, il étoit revenu à Montréal.

Il vouloit donc par représaille, comme chef de l'expédition, que les neuf Sauvages qu'il avoit pris fussent brulés. Il y étoit en-

core pouſſé par mes parents, qui demandoient leur trépas avec de fortes inſtances, & tous les Canadiens y conſentoient; mais M. de Saint-Vallier, Evêque de Québec, ſe trouvant alors à Montréal, où il étoit venu donner la Confirmation, s'y oppoſa de tout ſon pouvoir. Il tint au peuple un diſcours très-pathétique, & employa juſqu'aux larmes pour exciter ſa compaſſion. Cependant la politique rendit inutile l'éloquence du Prélat. M. de Maricour fut inexorable, & tous les ſpectateurs jugerent auſſi qu'on devoit dans cette occaſion préférer la cruauté à la douceur.

On attacha les priſonniers chacun à un poteau, & l'air auſſi-tôt retentit de leurs voix. Ils commencerent à chanter ce qu'ils appellent leur chanſon de mort. Cette chanſon contient ordinairement l'énumération des perſonnes qu'ils ont tuées dans leurs courſes, & le nombre des chevelures qui parent leurs cabanes. Malgré l'appareil effrayant de la mort qui les environne, ils paroiſſent tranquilles; on ne voit ſur leur viſage aucune impreſſion de crainte ni de douleur. Ils regardent comme une marque de lâcheté d'avoir peur de mourir, & même de ne pas chanter quand on va perdre la vie. Il y a peu d'Européens capables d'un ſi grand ſang froid.

Tandis que M. de Maricour donnoit ſes

ordres pour le ſupplice des neufs Iroquois, il s'apperçut que le plus apparent d'entre eux ne chantoit pas, & qu'au-lieu de témoigner autant de gayeté que ſes compagnons, il étoit enſeveli dans une profonde affliction. Il lui en fit des reproches en langue Iroquoiſe qu'il ſavoit bien. Comment donc, ami, lui dit-il, tu manques de fermeté ! Il ſemble que tu finiſſes tes jours à regret? Tu te trompes, lui répondit le Sauvage : ce n'eſt point la mort qui m'afflige & m'empêche de chanter. Je ſuis plus brave que toi. Regarde mon caſſe-tête (1); tu y verras les marques de cinquante-cinq ennemis que j'ai tués. Ce qui m'attriſte en ce moment, ajouta-t-il, c'eſt de t'avoir arraché toi-même, il y a dix ans, au fort que tu me fais éprouver aujourd'hui. A ces mots, M. de Maricour enviſagea l'Iroquois avec plus d'attention qu'auparavant, & le reconnut pour le Sauvage qui l'avoit adopté. Il court à lui d'abord en l'appellant ſon pere; il l'embraſſe avec tranſport à pluſieurs repriſes. Enſuite ſe tournant vers le peuple, il lui demande la grace de ce Sauvage. Le peuple, déja tout attendri de cette reconnoiſſance, commençoit à crier qu'on le déliât, quand un nommé Cardinal, jeune Bour-

(1) Eſpece de maſſue recourbée par le bout, & un peu coupante dans ſa convexité.

geois de Montréal, dont le frere avoit été tué dans la derniere expédition, s'étant bruſquement approché de l'Iroquois qu'on vouloit ſauver, lui plongea dans l'eſtomac le couteau que l'on porte attaché à la jarretiere dans ces pays-là; ce qui fit beaucoup de peine à M. de Maricour.

Après qu'on eut fait brûler ſept des huit priſonniers qui reſtoient, on laiſſa le huitieme expoſé deux ou trois heures aux feux qui étoient allumés autour de lui, afin qu'il pût parler plus pertinemment des douleurs cuiſantes que ſes camarades avoient ſouffertes, lorſqu'il ſeroit de retour dans ſon canton, où il fut renvoyé pour dire aux ſiens, que s'ils ne ceſſoient de brûler leurs priſonniers, ils devoient s'attendre au même traitement. Cet exemple de ſévérité eut plus de force ſur les Iroquois, que la douceur avec laquelle on en avoit uſé toujours avec ceux d'entre eux qui avoient été pris. Effectivement on les renvoyoit libres, & quelquefois même chargés de préſents. Ils ne brûlerent preſque plus de Canadiens depuis ce temps-là. Mais quelques Hurons, & grand nombre d'Algonquins me donnerent cet amuſement pendant les ſix années que je demeurai chez les Iroquois.

En arrivant dans le village, je retrouvai une mere. Une femme qui venoit de perdre dans le combat un de ſes enfants avec ſon

mari, m'adopta; & faisant choix d'un autre époux, elle fut bientôt consolée. Mais je parle en Européen, elle n'avoit pas besoin de consolation : bien-loin de s'affliger de la perte qu'elle venoit de faire, elle s'en réjouissoit : outre l'honneur infini que faisoient réjaillir sur elle les défunts qui étoient morts glorieusement pour le pays, ils lui laissoient pour succession une copieuse quantité de chevelures.

Il y avoit plusieurs enfants de mon âge dans la cabane, & un assez grand nombre dans le village. Je crus n'avoir rien perdu, puisque je me voyois un pere, une mere, des freres & des compagnons. Mais ce qui me plaisoit le plus dans mes nouveaux parents, c'est qu'au-lieu de m'empêcher, comme les premiers, de toucher aux armes, ils m'apprenoient à m'en servir, & m'y laissoient exercer continuellement. Je m'attirois néanmoins de temps en temps des corrections un peu rudes, parce que je cherchois souvent querelle, & que j'en venois aux mains avec d'autres petits garçons que je blessois dangereusement. Il y avoit tous les jours quelque tête cassée de ma façon. Ce qui étoit cause que mes parents Sauvages vouloient quelquefois me renvoyer en Canada, quoiqu'ils m'aimassent tendrement. Ils ne pouvoient pourtant s'y résoudre, car je leur témoignois une si grande répugnance

à les quitter, quand ils me menaçoient de me faire conduire à Montréal, que je les attachois plus fortement à moi. J'allai en course contre d'autres Sauvages, & l'on me mit des grandes parties de chasse dès l'âge de douze ans. Il est vrai que j'étois plus robuste & plus formé que les autres jeunes gens ne le sont à dix-huit; sans cette force qui a toujours été en augmentant jusqu'à ce jour, & qu'on peut appeller extraordinaire, j'aurois péri dans cinquante occasions où seule elle m'a sauvé la vie.

Je pourrois mieux que personne faire ici une fidelle peinture des usages & des mœurs des Iroquois; mais il y a tant de ces faiseurs de relations, que je laisse de bon cœur à d'autres le plaisir de faire connoître ce qu'il y a de faux dans celles qui sont entre les mains de tout le monde. Ayant été élevé parmi ce peuple Sauvage, je dois être bien instruit de ses coutumes. J'en ai même tellement pris l'esprit, que je me suis regardé long-temps comme Iroquois. Il m'a fallu plusieurs années, je ne dis pas pour vaincre, mais seulement pour adoucir un peu cette férocité que j'ai contractée avec ces hommes si différents des autres, & dont le genre de vie ne flattoit que trop mes inclinations.

Je ne respirois que les combats. Cependant quelque envie que j'eusse de me bat-

tre, je refusois de suivre mes parents, quand ils alloient en guerre contre les Canadiens, & même contre les Algonquins; ce qu'ils faisoient assez souvent pour plaire aux Anglois qui les y engageoient, & leur envoyoient pour cela quantité d'armes, de quinquaillerie & d'eau-de-vie. Ils firent de si fréquentes courses en Canada, que M. de Frontenac, qui en étoit Gouverneur, se mit à leurs trousses vers l'année 1695, & vint piller le canton où je demeurois. Nos Sauvages eurent cette obligation aux Anglois qui étoient avec nous, & qui leur avoient fait entendre que rien n'étoit plus aisé que d'arrêter M. de Frontenac sur la frontiere même.

On ne sauroit être plus embarrassé que je le fus dans cette occasion. Je ne voulois point absolument combattre contre les Canadiens: les Iroquois me croyant assez fort pour payer de ma personne, menaçoient de me tuer si je ne faisois comme les autres. Quel parti prendre? Heureusement pour moi l'amour que je conservois pour ma patrie ne fut pas mis à une forte épreuve, puisque les Canadiens entrerent dans notre Canton en si bon ordre, qu'il nous fallut reculer & le laisser ruiner, sans pouvoir rien entreprendre contre eux, ni leur faire d'autre mal que de tuer quelques sentinelles la nuit à coups de fleches.

Comme ils bornoient leurs ravages à détruire, arracher, brûler, sans profiter de nos dépouilles, ils se lassèrent bientôt d'exercer une fureur infructueuse. Ils retournerent sur leurs pas. Ce que nous n'eûmes pas plutôt remarqué, qu'il nous prit envie de les poursuivre, donnant plus à la vengeance que nous n'avions fait à la défense du pays. Nous ne songions nullement à des attaques générales. Chaque Chef de village conduisoit son monde ainsi qu'il le jugeoit à propos. Divisés en trois ou quatre troupes, nous ne fîmes pendant plusieurs jours que côtoyer les ennemis, & voltiger la nuit sur leur aîle gauche, sans pouvoir les entamer.

Un soir pourtant nous en apperçûmes environ deux ou trois cents, qui ne nous croyant pas si près d'eux, s'étoient retirés dans une prairie assez loin du reste de leur armée. Nous résolûmes d'enlever ce petit corps que nous attaquâmes un peu après minuit. Je me mis de la partie, sur l'assurance qui me fut donnée que c'étoit des Hurons qui prenoient sur la gauche pour gagner leur pays le long du grand Lac. Nous en tuâmes d'abord une demi-douzaine; mais quatre ou cinq pelotons qui étoient comme des gardes avancées, nous reçurent de si bonne grace, qu'ils nous mirent bientôt en désordre & en fuite. Ils nous choisissoient à la lueur des feux allumés autour de leurs

troupes, & ne perdoient pas un coup de fusil.

La passion que j'avois pour la guerre, ne me permettant pas d'être des premiers à me retirer, je fus enveloppé avec mon pere adoptif, qui voulant me dégager de cinq ou six Canadiens qui m'environnoient, se trouva pris avec moi. Nous fûmes attachés à des arbres, & nous comptions bien qu'on nous feroit brûler dès qu'il seroit jour. Je n'étois pas trop content de l'être si jeune; & ce qui me mortifioit encore plus qu'une mort prématurée, c'est que n'ayant pas tué d'ennemis, je n'avois rien à dire pour chanson de mort. Mon pere sauvage entrant dans ma peine, me disoit pour me consoler, qu'il suffisoit pour mourir en brave homme, que j'eusse été pris les armes à la main.

Quoiqu'il dût être persuadé qu'il seroit sauvé avec moi si je me faisois connoître, il m'exhortoit cependant à ne pas découvrir que j'étois Canadien. Je lui promis sans savoir pourquoi, & sans lui témoigner qu'il me sembloit que c'étoit faire le fin fort mal-à-propos. Trop de vivacité néanmoins m'empêcha de lui tenir parole. Parmi ceux qui vinrent nous examiner lorsqu'il fut jour, un grand homme me prit par le menton pour me regarder en face, & dit ensuite aux autres: Parbleu, Messieurs, en voici un bien jeune; ce seroit dommage de le faire rôtir, ce n'est qu'un enfant. A ces paroles que je

ne pus souffrir patiemment, je lui dis en colere : Grand benêt, on n'a qu'à me délier & me lâcher après toi, tu verras si je ne suis qu'un enfant.

Mon emportement causa une extrême surprise aux Canadiens qui s'approcherent de moi en foule pour me considérer avec toute l'attention que leur paroissoit mériter un jeune Iroquois qui parloit si bien la langue Françoise. Nous fûmes aussi-tôt détachés, mon pere Sauvage & moi. L'on nous conduisit au Commandant, qui m'ayant fait avouer que j'étois né Canadien, nous offrit la vie, si nous voulions qu'il nous emmenât avec lui. J'acceptai son offre sans balancer, comptant bien que je m'enfuirois dès la premiere occasion qui s'en présenteroit. Pour le Sauvage, il refusa de me suivre, & ne cessa de me faire des reproches, jusqu'à ce que lui ayant fait donner la liberté, je lui eus promis de le rejoindre dans peu.

L'Officier qui commandoit la troupe des Canadiens que nous avions attaqués si mal-à-propos, s'appelloit alors M. le Gendre. Je dis alors, parce que je l'ai connu depuis sous le nom de Comte de Monneville. J'ai couru bien des aventures avec lui, comme on le verra dans l'histoire de ma vie. Nous conçûmes dès ce temps-là l'un pour l'autre une amitié qui dure encore aujourd'hui.

Il emmenoit eſclaves pluſieurs femmes Iroquoiſes, & beaucoup d'enfants. J'appréhendois fort d'aller avec lui ſur le même pied; & dans ce cas je me propoſois de me faire connoître à mes parents de Montréal. Mais ma crainte fut vaine. Il me fit donner la paye de ſoldat dans une méchante bicoque où il commandoit à une cinquantaine de lieues au nord de Chambly, & j'y jouis d'une entiere liberté. Il fit plus, mon air dégourdi lui plut. Il me mit de toutes ſes parties, m'obligea de manger à ſa table, & me traita comme ſon égal.

Nous paſſions les jours dans une belle habitation qu'il avoit dans le pays, & à laquelle tout autre que moi ſe ſeroit trouvé trop heureux de ſe fixer. M. le Gendre menoit là une vie douce & très-rangée; cela ne me convenoit point. Auſſi me fut-il impoſſible de m'en accommoder long-temps, & de répondre à l'amitié qu'il avoit pour le repos; il me falloit des fatigues, des courſes, des combats, ou du moins quelques querelles pour m'amuſer, & je n'en avois-là aucune occaſion. Cependant dans un ſéjour ſi tranquille, M. le Gendre & moi nous penſâmes mourir de mort violente.

Un Officier du Fort me voyant un matin avec des ſoldats, qui, pour chaſſer le mauvais air, buvoient de l'eau-de-vie, ſe joignit à nous. Notre entretien rouloit ſur les Iro-

quois. Les soldats étant bien-aises de s'instruire à fond des mœurs de ces Sauvages, me faisoient des questions, & je prenois plaisir à satisfaire leur curiosité. L'Officier se mêlant à la conversation, se mit aussi à m'interroger. Après quoi, me priant de le suivre, il me mena dans son cabinet; il tira d'une armoire une bouteille qu'il décoëffa, prit un verre qu'il remplit, & me le présenta : Buvez de ce vin, me dit-il, je crois qu'il sera de votre goût. Je portai le verre à ma bouche, je mouillai seulement mes levres, & fis la grimace comme un homme qui n'aimoit point cette liqueur. Comment donc, s'écria-t-il, est-ce que vous trouveriez ce vin mauvais? Très-mauvais, lui répondis-je, avec toute la franchise d'un Sauvage qui ne sait point mentir par politesse. Je vois bien, reprit-il en riant, que vous ne vous y connoissez guere; c'est un des meilleurs vins de France. Je suis persuadé que M. le Gendre en jugeroit autrement que vous. Je voudrois bien, ajouta-t-il, partager avec lui une petite provision que j'ai de ce bon vin, & dont on m'a fait présent; mais c'est ce que je n'oserois lui proposer moi-même. Nous sommes un peu brouillés, & peut-être recevroit-il mal mon compliment. Il faut par votre adresse nous réconcilier tous deux. Je ne demande pas mieux, lui répartis-je; apprenez-moi seu-

lement de quelle façon je dois m'y prendre. Il n'y a rien de plus facile, me dit l'Officier, faites-lui goûter de mon vin sans lui dire d'où il vient; & s'il le trouve excellent, comme je n'en doute pas, vous m'en avertirez secretement. Je lui en enverrai quelques barils, & j'ai dans la tête que ce petit présent donnera lieu à notre réconciliation.

J'approuvai fort ce projet de raccommodement, & je promis de bonne foi de travailler à le faire réussir. Je reçus de la main de l'Officier une bouteille bien cachetée, & je l'assurai que j'en ferois l'usage qu'il desiroit. Par le plus grand bonheur du monde, je ne quittai pas sur le champ l'Officier; je m'amusai encore quelque temps avec lui; ensuite je me retirai sans emporter la boureille que je laissai par oubli dans le Fort., & j'allai retrouver mes deux soldats avec qui je continuai jusqu'à la nuit à chasser la mauvais air. Le lendemain matin m'étant ressouvenu que je n'avois pas fait ce que souhaitoit l'Officier, je me disposois à retourner chez lui, lorsqu'un soldats vint m'annoncer qu'on l'avoit trouvé, ainsi que ses deux domestiques, morts dans leurs lits, & tous trois du même poison, suivant le rapport du Chirurgien. Je ne doutai point que ce funeste accident ne fût l'ouvrage de la bouteille de réconciliation; & après avoir conté à M. le Gendre ce qui

s'étoit passé le jour précédent entre l'Officier & moi, nous fîmes là-dessus mille raisonnements, sans pouvoir comprendre comment cela s'étoit pu faire, & sans oser décider si le défunt étoit innocent ou coupable. Quoi qu'il en soit, je remerciai Dieu de ne m'avoir pas donné de ces tempéraments posés & flegmatiques, qui songent à tout, & n'oublient pas le moindre article des commissions dont ils sont chargés.

Ce triste événement, quoique M. le Gendre n'eût rien à se reprocher, ne laissa pas de le mettre dans la nécessité d'aller à Quebec. Il me proposa de faire avec lui ce petit voyage, & j'acceptai volontiers la proposition. En passant par Montréal, je voulus par pure curiosité voir mes parents sans me faire connoître. Je m'imaginois que c'étoit une chose aisée; je me trompois. Ma résolution ne put tenir contre les mouvement de tendresse que la nature inspire dans ces occasions. Quand j'abordai mon pere & ma mere, ces doux noms sortirent de ma bouche malgré moi, au-lieu de ceux de Monsieur & de Madame que je croyois seulement prononcer.

Je fus reçu au logis comme l'Enfant prodigue. Les auteurs de ma naissance remercierent le Ciel de mon retour; pour mes freres qui ne m'avoient jamais aimé, ils en eurent peu de joie, & les voisins en fré-

mirent. Ces derniers se souvenant encore de mes espiégleries, frémirent en me revoyant. Mon pere & ma mere allerent avec empressement demander ma liberté à M. le Gendre, qui ne put la refuser à leurs instances, quelque chagrin qu'il eût de me perdre.

On juge bien qu'un garçon de mon humeur ne pouvoit faire long séjour dans la maison paternelle sans s'y ennuyer. Je regrettai bientôt mes Sauvages; je n'étois pas tout-à-fait le maître au logis; ce qui me paroissoit un état trop gênant: je trouvois fort dure la nécessité d'être soumis au droit que mon pere & ma mere avoient de me faire des réprimandes impunément. A l'égard de mes freres, quoiqu'ils fussent Officiers & mes aînés, je les mis sur un bon pied. Je les accoutumai à plier devant moi, aussi-bien que les étrangers, qui, pour n'être pas obligés d'avoir tous les jours les armes à la main, aimoient mieux se résoudre à souffrir mes airs de hauteur.

Pour éviter l'oisiveté dans laquelle je ne pouvois manquer de tomber, je me donnai tout entier à la chasse. Pour cet effet, je m'associai avec des Algonquins; & vivant plus en Sauvage qu'en Canadien, j'étois souvent des six mois sans revenir chez mes parents, qui, loin de se plaindre de ces longues absences, m'en savoient alors fort bon gré.

gré. Quelquefois auſſi je revenois avec une troupe d'Algonquins qui m'avoient choiſi pour leur chef, & qui ſuivoient mes ordres. En arrivant dans Montréal à leur tête, j'étois plus fier qu'un Général; & malheur aux Bourgeois qui ne me ſaluoient pas profondément, ou qui m'oſoient regarder entre deux yeux.

Une affaire que j'eus dans cette Ville vers le milieu de l'année 1701, m'attacha tout de bon à mes Algonquins. Voici le fait: nous nous chargeâmes environ cent Canadiens & moi, d'eſcorter M. de la Mothe de Cadillac, qu'on envoyoit avec deux Officiers ſubalternes, à près de deux cents lieues de Montréal commander au (1) Détroit. Quand nous fûmes à l'endroit qu'on nomme le Saut de la Chine, parce qu'il y en a un en effet ſur le Fleuve Saint-Laurent, & qu'on eſt obligé d'y faire le portage, M. de Cadillac s'aviſa de viſiter les canots, pour voir ſi nous n'emportions pas plus d'eau-de-vie qu'il n'étoit permis. Il en découvrit de contrebande dans pluſieurs canots. Il éleva auſſi-tôt la voix, & demanda d'un ton de maître à qui elle étoit. Il y avoit auprès de lui un de mes freres qui

(1) Le Détroit eſt un établiſſement avec un bon Fort, qui a été fait par ordre de M. de Pontchartrain ſur la riviere ou le canal qui joint le Lac Huron au Lac Erié.

lui répondit ſur le même ton, qu'elle nous appartenoit, & que ce n'étoit point à lui à y trouver à redire.

Cadillac étoit Gaſcon, & par conſéquent vif. Il bruſqua mon frere, qui tomba ſur lui l'épée à la main. Cadillac le reçut en brave homme; & le faiſant reculer, il alloit le déſarmer, lorſque me jettant entre eux deux, j'écartai mon frere pour prendre ſa place, & je pouſſai à mon tour ſi vivement ſon ennemi, que celui-ci n'eut pas ſujet d'être fâché qu'on nous ſéparât. Je crois qu'il eſt encore vivant; qu'il me donne, s'il l'oſe, un démenti.

Nous n'étions qu'à trois lieues de Montréal, Cadillac y retourna pour porter ſes plaintes. J'eus l'indiſcrétion de l'y ſuivre, au-lieu de me retirer avec mes Sauvages. M. de Champigny qui étoit alors Intendant, me fit dire à mon arrivée de lui aller parler. On me conſeilla de m'enfuir. Je rejettai ce conſeil, qui me parut moins prudent que timide, & ne balançai pas un moment à me rendre chez l'Intendant, ſans être agité de la moindre frayeur. Je croyois, au contraire, qu'il devoit lui-même craindre, & qu'il ne ſeroit pas aſſez hardi pour me dire quelque choſe de déſobligeant.

J'entrai dans ſa ſalle d'un air effronté, & habillé en Sauvage à mon ordinaire. Je me ſouviens qu'il y avoit autour de lui plus de

cinquante Officiers, outre M. de Rameſé, Gouverneur de la Place, & pluſieurs Dames. Approchez, me dit d'un air aſſez doux l'Intendant, approchez, Monſieur le mutin? C'eſt donc vous qui tirez l'épée contre vos Officiers? Oui, Monſieur, lui répondis-je, c'eſt moi; & je l'ai dû faire pour ne pas laiſſer égorger mon frere à mes yeux. Votre frere, reprit-il, eſt un rebelle qu'il ne falloit pas imiter, & qui ſubira la rigueur des peines portées par les ordonnances, ſi on le peut attraper. Pour vous, je vous condamne au cachot, où vous demeurerez, s'il vous plaît, juſqu'à ce que M. de la Mothe veuille bien vous pardonner.

Je ſuis perſuadé que l'Intendant ne vouloit que me faire peur, & qu'on étoit convenu que M. de Rameſé avec les autres Officiers demanderoit grace pour moi, ſi je me ſoumettois ſans murmure à l'arrêt prononcé; mais il n'y eut pas moyen. Le terme de cachot me fit monter le feu à la tête; & regardant M. de Champigny d'un air irrité: Ce ne ſera pas, lui répondis-je fiérement, tandis que j'aurai mon ſabre que j'irai au cachot, ni tant que mes Sauvages ſeront dans la Place. Là-deſſus je fis quelques pas pour ſortir; alors tous les Officiers ſe mirent au-devant de moi, & me déſarmerent, en m'aſſurant qu'il ne me ſeroit rien fait, ſi j'obéiſſois à M. l'Intendant. Comme

je n'en voulois rien faire, malgré tout ce qu'on me pouvoit dire, les Gardes du Gouverneur me saisirent enfin, & me menerent, ou plutôt me porterent en prison, non sans recevoir de moi bien des gourmades, qu'ils me rendirent au centuple.

Je passai trois jours dans le cachot les fers aux pieds, & rongeant mon frein. Après cela l'Intendant dont l'intention étoit de ménager mes Sauvages qui murmuroient de ma prison, me fit venir devant lui, & me dit qu'il étoit fâché que je l'eusse réduit à me punir, qu'il m'estimoit, que je pouvois compter qu'il me serviroit en tout ce qui dépendroit de lui, qu'il m'exhortoit seulement à faire tous mes efforts pour modérer ma violence, & qu'à ma considération il faisoit grace à mon frere. Grace qui devint inutile à celui-ci, puisque la honte d'avoir été battu par Cadillac le fit passer chez les Sauvages, d'où il n'est point revenu depuis ce temps-là.

Le jour que je sortis de prison, j'appris que M. de Rameſé avoit par amitié pour moi fait des excuses à M. de la Mothe, & qu'il avoit d'abord obtenu de l'Intendant que je ne ferois qu'une heure au cachot, mais qu'une vieille Madame d'Arpentigny, qui par malheur pour moi grossissoit alors la Cour de M. de Champigny, avoit fait surseoir mon élargissement; que cette méchante

femme avoit représenté qu'on ne pouvoit me traiter trop sévérement, qu'elle avoit dit à l'Intendant : Ah, Monseigneur, vous devriez le laisser pourrir en prison, vous rendriez en cela un grand service au Pays ; personne n'est à couvert des fureurs de ce garnement ; moi qui vous parle, Monseigneur, j'ai sujet de me plaindre de lui ; il m'a derniérement insultée avec une insolence à mériter punition corporelle.

Voici en quoi consistoit cette prétendue insulte faite à la Dame d'Arpentigny. Je lui avois vendu des pelleteries à crédit, en lui prescrivant un temps pour me payer. Elle l'avoit laissé passer sans me satisfaire ; je lui demandai de l'argent, elle m'en refusa ; je la menaçai dans des termes qu'elle ne trouva peut-être pas assez mesurés. Je ne fis pourtant que lui dire en jurant, que si je n'étois pas payé dans vingt-quatre heures, j'irois l'écorcher toute vive dans sa maison, & y mettre ensuite le feu.

Indépendamment des bontés de M. de Rameſé à mon égard, il y avoit une bonne raison pour me mettre en liberté. Je devenois nécessaire par rapport aux Sauvages qui m'étoient attachés. La guerre étoit recommencée en Europe au sujet de la Couronne d'Espagne, & par conséquent entre les Anglois de la nouvelle-Angleterre & les Canadiens. C'étoit-là une de ces conjoctu-

res où il eſt important de ménager les Sauvages. Les Iroquois avoient enterré la hache, pour parler leur langage ; c'eſt-à-dire, avoient fait la paix ; mais on craignoit qu'ils ne la rompiſſent dès l'année 1698. M. de Frontenac, peu de temps avant ſa mort, avoit fait une eſpece de treve avec eux, les trouvant tout étourdis de la perte de leur fameux chef *la Chaudiere Noir*, tué par un parti de jeunes Algonquins. On fit ſi peu de fonds ſur un traité ſi irrégulier, que M. de Callieres, jugeant qu'on en devoit faire un autre, conclut une paix ſolide avec les Iroquois en 1701, par les ſoins & l'adreſſe de M. de Maricour, & du Pere Anſelme, Jéſuite. Ces deux habiles négociateurs ſe tranſporterent chez tous ces Sauvages, dont ils connoiſſoient parfaitement le génie, & les engagerent à envoyer à Montréal leurs Députés, qui y planterent, comme ils diſent, *l'arbre de paix*, & y danſerent le *Calumet* au nombre de huit à neuf cents.

Depuis ce temps-là, les Anglois n'ayant rien épargné pour les porter à déterrer la hache contre nous, y réuſſirent en partie, puiſqu'à force de préſents, ils gagnerent quelques-uns de ces Sauvages, qui, vers la fin de l'année 1703, mirent le feu par ſurpriſe au Fort où M. de Cadillac commandoit au Détroit.

La nation des Iroquois, en général, ne re-

garda pas néanmoins cette entrepriſe comme une infraction du traité, puiſqu'en ayant rencontré dans les bois pluſieurs troupes peu de temps après, nous en fûmes reçus en amis plutôt qu'en ennemis. Ils voulurent abſolument fumer, & faire chaudiere (1) avec nous. Trente Algonquins qui m'accompagnoient, avoient d'abord appréhendé qu'il ne nous fallût en venir aux mains; mais les Iroquois nous proteſterent que jamais ils ne leveroient la hache ſur le François, ni ſur ſes Alliés; que pour l'Anglois dont ils avoient ſujet d'être mécontents, ils ne lui feroient point de quartier. Je fus curieux de ſavoir pourquoi ils ſe plaignoient des Anglois, & je le leur demandai. Ils me répondirent qu'ils n'en étoient pas ſatisfaits pour pluſieurs raiſons, & entres autres pour une qui leur tenoit fort au cœur : Qu'ils avoient porté quelques pelleteries à Corlard dans la nouvelle-Yorck, où, après avoir cherché pendant deux jours un des leurs qui s'y étoit égaré, ils l'avoient trouvé pendu dans un lieu écarté.

A ce mot de pendu, tous les Iroquois pouſſerent des cris effroyables, & firent éclater une vive douleur. On eût dit qu'ils avoient encore devant les yeux le compagnon malheureux dont ils déploroient la

(1) Faire cuire les viandes & les manger.

destinée. Je ne perdis pas une si belle occasion de les exhorter à ne point laisser impuni un affront si sanglant. Je fis plus; je m'offris à servir leur vengeance, & à partir sur le champ avec eux, pour aller tirer raison de cet outrage. Ils me prirent au mot. Ensuite refléchissant sur notre petit nombre, ils me demanderent si je ne pourrois pas obtenir plus grand secours de notre Pere *Onuntio*. (1) Je crus que notre Gouverneur, qu'ils appelloient de ce nom, ne seroit pas fâché de profiter de cette conjoncture, pour faire quelque entreprise qui brouillât ces Sauvages pour long-temps avec les Anglois. Dans cette confiance, je conduisis à Montréal une partie de ces Iroquois en qualité de Députés de leur nation. Je les présentai à M. de Rameſé, qui flatta fort leur ressentiment, & leur promit du secours. Effectivement après en avoir écrit à M. de Vaudreuil, il leur donna trois cents Canadiens commandés par M. de Beaucour, Ingénieur, Capitaine de Compagnie. Outre cela, il me pria d'engager le plus d'Algonquins que je pourrois à se mettre de la partie. Je l'assurai que si je n'en déterminois pas un grand nombre à me suivre, ce ne seroit pas ma faute. Je lui donnai cette as-

(1) Les Sauvages nomment ainsi un Souverain, un Maître, & Dieu même.

surance avec un zele qui m'attira des compliments de sa part. Mais pour dire la vérité, si j'entrois si chaudement dans ses vues politiques, c'étoit moins par amour pour le bien public, que par le plaisir que je sentois quand on me proposoit des ravages à faire.

Je haranguai donc les Algonquins; près de quatre cents se laisserent persuader; & lorsqu'ils m'eurent donné leur parole, nous partîmes pour cette expédition sur la fin de Juin 1704. Les Députés Iroquois s'en étoient auparavant retournés dans leurs cantons, pour donner avis à leurs freres du résultat de leur députation. Une partie devoit nous venir joindre en chemin, & les autres à certain jour marqué, entrer dans le Pays en plusieurs troupes. Nous arrivâmes au rendez-vous avant le jour prescrit, quoique la route fût difficile, & longue de plus de 150 lieues. Malheureusement M. de Beaucour avoit amené avec lui quelques soldats François, qui n'étant pas accoutumés à nos canots, ne pouvoient résister à la fatigue, & nous incommodoient beaucoup plus qu'ils ne nous servoient. Quand il y avoit des portages à faire, comme il y en avoit plusieurs, & sur-tout un de 25 lieues, ils avoient assez de peine à se traîner eux-mêmes; ce n'étoit pas le moyen de nous aider à porter nos canots & nos vivres. Cependant ce

n'auroit été rien que cela, ſi l'un d'entre eux ne nous eût fait manquer notre coup par la plus noire des trahiſons.

Ce perfide, pendant que nous nous arrêtâmes dans les bois, à trente lieues des premiers villages Anglois, pour cacher nos canots, & nous repoſer en attendant le jour, dont nous étions convenus avec les Iroquois, ce traître ayant repris des forces nous prévint, & alla avertir nos ennemis de notre arrivée; de ſorte que nous demeurâmes fort ſots, quand nous approchâmes d'un gros Bourg, que nous nous étions fait fête de ravager le premier. Nous apperçûmes bien deux mille Anglois armés, qui nous y attendoient de pied ferme. Ce qui nous obligea de nous retirer promptement, & de regagner les bois. Comme nous n'étions pas éloignés d'Orange (1), dont la garniſon pouvoit nous couper, nous fûmes contraints de retourner à nos canots ſans avoir tiré un coup de fuſil. Cela nous piqua d'autant plus, que l'année précédente, M. de Beaubaſſin, fils de M. de la Valiere, Major de la ville de Montréal, avoit ravagé plus de vingt cinq lieues de ce même pays, quoiqu'il n'eût avec lui qu'une poignée de Canadiens, & beaucoup moins de Sauvages que nous n'en avions.

(1) Ville de la nouvelle-Yorck.

Les traix de l'armement n'étoient pas si considérables que nous ne nous fussions aisément consolés de cette fausse démarche, si nous en avions été quittes pour perdre nos pas; mais nous n'avions porté des vivres que pour la moitié du voyage, comptant que les magasins ennemis nous en fourniroient de reste pour notre retour. C'est ainsi que nous nous étions trompés dans notre calcul; & notre équipée nous pensa coûter la vie à tous, du moins y périt-il plusieurs de nos compagnons, qui demeuroient en chemin sans pouvoir nous suivre, ou qui par foiblesse laissoient emporter leurs canots à la rapidité de l'eau, & se noyoient des sept ou huit hommes à la fois.

Mes Sauvages se tiroient d'affaire un peu moins mal que les autres; ils attrapoient toujours quelques poissons ou quelques pieces de gibier, mais en petite quantité, la saison n'étant pas favorable pour la pêche à cause des chaleurs. Ce qui les faisoit murmurer contre Messieurs de Beaucour & de Vaudreuil, & sur-tout contre moi, pour l'amour de qui ils s'étoient mis en campagne. L'un d'entr'eux, gros garçon des plus simples, porta même son ressentiment plus loin, & nous fit rire un soir, malgré la misere où nous étions. On sait que les Sauvages soumis à la France sont presque tous baptisés, & si ignorants, qu'ils ne savent pas les pre-

miers principes de la Religion Chrétienne ; on les regarde comme des Docteurs, & comme les Théologiens du canton, lorſqu'ils pouſſent l'érudition juſqu'à retenir par cœur les Litanies de la Vierge, qu'ils diſent publiquement ſoir & matin pour toutes prieres. Quant aux autres indociles éleves des Miſſionnaires, ils ne ſavent que répondre : *Ora pro nobis.* Encore écorchent-ils ces trois paroles. Il arriva donc qu'un gros réjoui de ces derniers qui nous étourdiſſoit tous les jours de ſes *Ora pro nobis*, ayant un ſoir gardé un profond ſilence, nous ſurprit tous par cette nouveauté. Comment donc, Makina, lui dis-je après la priere, tu n'as rien dit aujourd'hui ? Tu n'as point prié l'*Onuntio.* Il me répondit bruſquement : *Matagon tarondi, matagon Ora pro nobis.* Que Dieu me donne à manger, je lui donnerai des *Ora pro nobis.*

La plupart des autres Sauvages ne trouvoient pas qu'il eût ſi grand tort. Quelques-uns même l'imiterent ; & comme nous n'avions preſque rien mangé depuis trois jours, le déſeſpoir commençoit à s'emparer de nous. Perſonne ne ſe ſentoit aſſez de vertu pour exhorter les autres à la patience. Je crois que nous ſerions tous morts en enragés dans les déſerts, ſi nous n'euſſions pas tout-à-coup été ſecourus par cette même Providence, contre laquelle nous n'avions

pu nous défendre de murmurer. Il nous reſtoit encore près de la moitié du chemin à faire, lorſqu'il nous arriva des vivres.

C'étoit M. de Vaudreuil lui-même qui nous les envoyoit. Averti de l'état déplorable où nous étions par un de ces Sauvages, qu'on appelle Jongleurs, il s'étoit hâté de prévenir notre perte. Ce Jongleur l'avoit aſſuré que ſon Ouahiche, ou Démon, lui avoit dit pendant la nuit, que ſes freres étoient trahis, & revenoient ſans vivres auſſi-bien que toute ſa troupe. Nous avions en effet avec nous deux freres de ce Sauvage, l'un deſquels étoit ſon frere jumeau. Ceux qui me connoiſſent ſavent bien que mon défaut n'eſt pas d'être trop crédule, néanmoins je confeſſe que des Jongleurs m'ont ſouvent étonné, s'ils n'ont pu me perſuader. Je rapporte ce fait, parce qu'il eſt certain que ſans ce Jongleur, nous aurions tous péri dans les bois. De quelque façon qu'il eût appris l'état où nous nous trouvions, ſoit par magie, ſoit en ſonge, ou, comme diſent nos Savants, par ſympathie, que nous importe? Il le devina toujours à bon compte, & nous ſauva.

M. de Vaudreuil s'étoit moqué le premier de l'avis du Jongleur, & ne s'étoit déterminé à nous envoyer du ſecours à tout haſard, qu'à la preſſante ſollicitation de pluſieurs Officiers, qui lui repréſenterent

que, ſans avoir égard aux viſions de ce Sauvage, il falloit faire ſemblant de les croire myſtérieuſes, & le charger de conduire lui-même un petit convoi. Ce qui fut exécuté plus par plaiſanterie qu'autrement. Quiconque a fréquenté M. de Vaudreuil, lui aura ſans doute entendu raconter cette Hiſtoire, qu'il ne ſe laſſoit point de répéter, non plus que vingt-cinq François qui furent témoins de la confiance avec laquelle le Jongleur lui débita l'entretien qu'il prétendoit avoir eu avec ſon Démon.

Le mauvais ſuccès de cette entrepriſe rendit mes Sauvages plus circonſpects, & moins empreſſés à ſe joindre aux Canadiens; & la perfidie du Soldat François les prévint terriblement contre toute la nation. Ils ne vouloient plus avoir de liaiſon avec un peuple qui leur paroiſſoit capable de violer ce qui doit être le plus ſacré parmi les hommes; & s'ils demeuroient encore ſoumis à la France, je m'appercevois que c'étoit plutôt par crainte que par inclination. Tant ces bonnes gens dans leur ignorante ſimplicité aiment qu'on ait de la bonne foi.

Je fis moi-même quelque temps après dans leur eſprit aſſez mal l'apologie de la nation Françoiſe, en les quittant d'une maniere qui ne dut pas leur faire plaiſir. Ils n'auroient pas manqué de me la reprocher, ſi, pour me mettre à couvert de leurs repro-

ches, je ne les eusse abandonné pour jamais. C'est un détail que je vais faire, sans chercher à m'excuser de leur avoir fausse compagnie.

M. de Subarcas, Gouverneur d'Acadie, fit freter dans son port une frégate nommée la Biche. Ensuite il s'adressa pour avoir du monde & former son équipage, à M. Raudot, Intendant de Canada, & M. de Vaudreuil, qui envoyerent à Montréal un Officier de Quebec appellé Vincelot, avec ordre de faire cette levée. Cet Officier en arrivant, apprit que le moyen le plus sûr d'avoir des Algonquins, étoit de me mettre dans ses intérêts, & de m'engager le premier. Il m'en fit la proposition d'une maniere qui ne me permit pas de balancer un moment à l'accepter, puisqu'il débuta par me faire entendre que sur cette frégate nous ferions tous les jours des courses sur les côtes de la nouvelle-Angleterre, & que plus nous ferions de braves gens, plus nous ferions de captures considérables.

L'envie que j'avois d'essayer de la guerre sur mer, où je m'imaginois que tous les jours j'aurois occasion d'en venir aux mains, me fit employer tout le crédit que j'avois sur mes Sauvages, pour les obliger à me suivre. Mais c'étoit un voyage à faire plus long encore que celui que nous avions fait vers Orange; & le malheureux succès de notre

entrepriſe, qu'ils n'avoient point eu le temps d'oublier, ne les prévenoit pas en faveur d'une nouvelle. Je n'en pus enrôler que vingt, qui ne s'engageant dans cette affaire que par amitié pour moi, exigerent avant leur départ de n'être ſoumis qu'à mes ordres. Ils firent plus; armés d'une défiance qui leur paroiſſoit bien fondée, ils demanderent des vivres pour eux & pour moi, avec la liberté de faire notre route en particulier, ſoit devant ou après les François & les Canadiens qui ſe préparoient à partir au nombre de cent trente. Ce qui leur fut accordé.

C'étoit ſur la fin de l'hyver, & les glaces que nous avions à rompre à chaque pas, nous firent employer à notre voyage près d'un mois par-delà notre calcul, ſi bien que M. de Subarcas, qui, ſur la nouvelle de notre départ, avoit envoyé pluſieurs fois un brigantin pour nous faire paſſer le Détroit, ou la Baye Françoiſe, qui ſépare l'Acadie de la nouvelle-Angleterre, apprenant qu'il ne venoit perſonne, le rappella dans Port-Royal, & ne nous attendit plus. Ce furent des Sauvages du lieu qui nous voyant là tous raſſemblés, ſans ſavoir quel parti prendre, nous donnerent cet avis.

Après avoir donc attendu à notre tour neuf à dix jours, vivant des poiſſons que nous laiſſoient les marées, nous tînmes un conſeil, dont le réſultat fut de choiſir un

jour calme, & de hasarder dans un de nos canots quelques-uns des nôtres pour aller informer de notre arrivée M. de Subarcas. Le danger étoit tel, qu'il ne pouvoit être bravé que par des personnes qu'il ne le connoissoient point. Il y avoit pour le moins trente lieues de trajet; & pour peu que la mer s'agitât, elle devoit engloutir le canot & les hommes. Les Canadiens, qui voyoient tout le péril, ne s'empressoient nullement à s'y exposer. Ils furent ravis, lorsqu'ils entendirent que je voulois bien courir le risque d'une pareille navigation avec cinq de mes Sauvages. Nous nous embarquâmes tous six dans un petit canot d'écorce, & habillés en Algonquins. C'est de cette façon que je vis la mer pour la premiere fois.

Par bonheur pour nous, le calme fut tel que nous le pouvions desirer. On eût dit que le Dieu des Vents, pour favoriser notre témerité, avoit enchaîné les aquilons. Nous ne sentions pas même le doux souffle des zéphyrs. La surface des eaux étoit unie comme une glace; pour comble de bonne fortune, le temps ne changea point; & plus heureux que sages, nous fîmes notre route, sans qu'il nous arrivât aucun fâcheux accident. M. de Surbarcas, charmé de notre venue qui lui parut un coup du Ciel, nous reçut avec autant de joie que de surprise.

La frégate la Biche étoit encore sur les

chantiers. Elle fut lancée à l'eau devant nous, & la maniere dont cela se fit, fut pour mes Sauvages de même que pour moi, un spectacle aussi amusant qu'il étoit nouveau. Nous montions continuellement dessus comme sur le brigantin qui étoit dans le port. Nous en admirions la construction, & un si bel ouvrage de l'art nous donnoit une furieuse impatience d'être sur mer pour voir la manœuvre de ces vaisseaux. Cependant le hasard satisfit en partie notre curiosité, en amenant au port un bâtiment sans voiles. Nous fûmes étonnés de sa vîtesse & de sa légéreté; quoiqu'il fût presque aussi gros que la frégate neuve, il sembloit voler sur la mer.

C'étoit un vaisseau de Flibustiers dont le Capitaine, qui se nommoit Morpain, est présentement, je crois, Capitaine de Port sur les côtes de Canada. Il venoit faire du bois & de l'eau, & vendre la prise qu'il avoit faite sur les Anglois, & qui consistoient en deux petits bâtimens chargés de farine. M. de Subarcas a toujours regardé l'arrivée de ce navire & la nôtre, comme un secours certain du Génie qui protege la France, puisque huit jours après nous vîmes venir mouiller à la vue de la place vingt-huit vaisseaux Anglois, qui comptoient se rendre aisément maîtres de l'Acadie.

Pour leur faire voir que nous étions en

état, ou du moins dans la réſolution de nous oppoſer à leur deſſein, nous eûmes la hardieſſe de nous avancer vers eux, trois à quatre cents, tant Canadiens & Sauvages, que Flibuſtiers ou habitants du Pays. Nous avions ordre de faire d'abord belle contenance, comme ſi nous euſſions voulu troubler leur deſcente; mais pour deux cents hommes tout au plus que nous étions de chaque côté à tirailler ſur leurs chaloupes, ils mirent à terre plus de quat : à cinq mille Anglois, qui nous firent bientôt reculer. Néanmoins en reculant, nous faiſions ſur eux chacun trois ou quatre décharges avant qu'ils puſſent nous débuſquer de derriere les arbres, & nous obliger à nous retirer plus loin. De ſorte qu'en recommençant à tirer ainſi de vingt-cinq en vingt-cinq pas, nous leur tuâmes bien du monde. Notre retraite, ſemblable à celle des Parthes, étoit funeſte à nos ennemis.

Le Gouverneur, craignant qu'à la fin il ne nous fût très-difficile de rentrer dans la Place, ſortit pour nous ſoutenir à la tête de toute ſa garniſon, compoſée d'environ cent ſoldats. Nous combattîmes tous enſemble avec une extrême vigueur, juſqu'à ce que voyant notre cavalerie démontée, nous jugeâmes à propos de nous renfermer dans la Place. C'eſt-à-dire, après que le Gouverneur eut perdu ſon cheval qui fut tué ſous

lui, & qui étoit le seul que nous eussions dans notre garnison.

Pendant les premiers jours que les Anglois nous tinrent comme bloqués, ils envoyerent le long des côtes piller & ravager tout le Pays par divers partis, pour tirer quelque fruit du blocus; ce qui pourtant ne demeura pas long-temps impuni. Le Capitaine Baptiste, brave Canadien, quoiqu'il n'eût avec lui qu'une quarantaine de Sauvages, les obligea bientôt à se tenir sur leurs gardes. Il leur surprenoit à tout moment quelque troupe, qu'il battoit; puis il se retiroit dans les bois; & harcelant ainsi l'ennemi, il ne laissoit pas de l'inquiéter.

De notre côté, nous commençâmes aussi à faire des sorties, le Baron de Saint-Castin avec ses Sauvages, & moi avec les miens. Ce Gentilhomme étoit fils d'un Baron François, & d'une Sauvagesse que son pere avoit épousée étant prisonnier parmi les Sauvages, & il poussoit la bravoure jusqu'à la témérité. Aussi étoit-il estimé de tout le monde, & regardé comme un Officier fort utile à la France. Il joignoit à sa valeur toute la probité d'un honnête homme avec un mérite singulier. Il se faisoit ainsi que moi un plaisir d'être toujours habillé en Sauvage.

Enfin, les Anglois, considérant que leurs ravages leur coûtoient plus de sang qu'ils

n'en tiroient de profit, rappellerent leurs partis, & firent quelques tentatives pour emporter la Place; mais ils furent repoussés à tous les assauts qu'ils y donnerent. M. de Subarcas sentit alors le besoin qu'il avoit des Flibustiers & des Canadiens. Outre que sa garnison n'étoit pas nombreuse, elle étoit si peu arguerrie, que, sans nous, elle n'auroit pas tenu vingt-quatre heures. Le soldat principalement avoit si bien perdu l'espérance de résister long-temps, qu'il ne songeoit qu'à déserter, & les Officiers avoient bien de la peine à les en empêcher. Un jour il en déserta deux qui donnerent par leur fuite occasion aux Flibustiers de me connoître, & un grand desir de m'avoir pour confrere. Voici l'aventure en peu de mots.

Les deux déserteurs ayant trouvé moyen de s'écarter, tournerent sans précipitation leurs pas vers les Anglois, devant nous & en plein midi. Le Gouverneur qui les voyoit déserter si tranquillement, fut irrité de leur procédé, & marqua une extrême envie de les ravoir, pour les traiter comme ils le méritoient. J'entrai dans son ressentiment, & je m'offris à les lui ramener. Il faisoit difficulté de me prendre au mot, à cause du péril où il falloit me jetter pour tenir ma parole; mais sans m'amuser à vaincre sa répugnance par mes discours, je choisis trois de mes Algonquins les plus alertes, & me mis

avec eux sur les traces des deux soldats. Nous passâmes avec une vîtesse surprenante à cinquante pas des ennemis qui firent feu sur nous, & nous coupâmes les déserteurs qui s'étoient arrêtés pour nous voir courir. Nous les saisîmes & les ramenâmes au Gouverneur, qui sur le champ leur fit couper la tête. En même-temps il m'accabla de caresses, & me donna publiquement des louanges, dont ma vivacité le fit repentir une heure après.

Pour proportionner la récompense au service que je venois de rendre, il eut la bonté de m'assigner pour mes Sauvages & pour moi une portion copieuse de viande & d'eau-de-vie, dont on commençoit à nous faire des parts assez minces. Le garde-magasin, nommé Dégoutin, qui avoit eu apparemment en France le même emploi, & qui croyoit avoir encore affaire à des soldats François, nous voulut faire passer quinze livres pour vingt, & des os pour de la chair. Je m'en plaignis, il me brusqua, & moi qui n'ai jamais été fort endurant, je lui repliquai par quelques coups de sabre qui le mirent hors d'état de m'empêcher de me faire moi-même bon poids & bonne mesure.

Ce trait fut aussi-tôt rapporté au Gouverneur, qui sortit d'un air furieux, & vint sur moi un pistolet à chaque main, jurant, comme on dit, ses grands Dieux, qu'il casseroit

la tête à quiconque oseroit manquer de respect à ses Officiers. Sa colere m'effraya si peu que j'eus la témérité de jurer plus haut que lui, & de le défier de tirer. Il étoit homme à punir mon audace, & je crois qu'il auroit déchargé sur moi ses pistolets, si Morpain & quelques autres Flibustiers ne lui eussent retenu les bras, & représenté qu'un Sauvage étoit excusable d'ignorer les loix de la discipline militaire; & que si nous les apprenions peu-à-peu, de ses soldats, nous leur apprendrions peut-être aussi à être intrépides & fideles.

Ces raisons, ou plutôt le besoin qu'il avoit de mes Sauvages, qui jusqu'au dernier se seroient tous fait tailler en pieces en me vengeant, ralentit son courroux. Il nous fit une longue leçon sur nos devoirs, & me dit ensuite qu'il me pardonnoit mon emportement, parce qu'il étoit persuadé que je ne m'y serois pas laissé aller, si j'avois su que s'en prendre à un de ses Officiers, c'étoit l'attaquer lui-même, qui représentoit la personne du Roi. Telle fut la belle action qui fit souhaiter aux Flibustiers de m'avoir avec eux. Ils jugerent par-là que j'étois un téméraire qui ne connoissoit point le péril, & qui étoit incapable de plier. En un mot, je leur parus digne d'augmenter le nombre des Flibustiers. Cependant ils ne me le proposerent pas encore.

L'entrepriſe que formerent les Anglois après cela, ne leur réuſſit pas mieux que le reſte. Ils s'efforcerent vainement de brûler les vaiſſeaux qui étoient ſous le canon de la Place. Si bien que ſe voyant près de manquer de vivres, & faiſant réflexion que nous les battions de leurs propres armes, en nous ſervant des farines que Morpain leur avoit enlevées, & qu'ils deſtinoient pour leur flotte, ils prirent prudemment le parti de ſe retirer.

Ils ne nous croyoient pas aſſez hardis pour oſer les attaquer dans leur retraite; & dans cette confiance, ils ſe rembarquoient avec aſſez de tranquillité, lorſque ſortant bruſquement de nos bois, nous tombâmes à l'improviſte ſur onze à douze cents hommes qui, en attendant les chaloupes, pilloient quelques maiſons ſituées ſur le rivage. Nous en tuâmes un grand nombre avant qu'ils ſe miſſent en défenſe; mais ils ne tarderent pas à s'y mettre, & furent bientôt ſoutenus. Il y eut alors une action des plus chaudes, & dans laquelle nous eûmes le malheur de perdre M. de Saillant, l'un de nos plus braves Officiers. Le Baron de Saint-Caſtin y fut bleſſé dangereuſement, auſſi-bien que M. de la Boularderie (1). Quelques

(1) C'eſt le même Officier auquel il y a quel-

Quelques Flibuſtiers, auprès de qui je combattois, me remarquerent avec plaiſir dans la mêlée. Ils apperçurent qu'après avoir caſſé mon ſabre, je me ſervis de la croſſe de mon fuſil comme d'une maſſue, ſans m'effrayer d'un coup de feu que j'avois reçu dans la cuiſſe. Cela les confirma dans la bonne opinion qu'ils avoient de mon courage, & ils réſolurent de m'engager à quelque prix que ce fût dans la Flibuſte. Je découvris leur deſſein à la façon ſeule dont ils firent mon éloge à M. de Subarcas, qui, pour me dédommager de la perte de mon fuſil que j'avois entiérement briſé ſur les têtes Angloiſes, me fit préſent de celui qu'il portoit lui-même. Ce fuſil étoit fort bon, & je m'en ſuis utilement ſervi dans la ſuite.

Au-lieu d'employer la frégate la Biche, à l'uſage auquel d'abord elle avoit été deſtinée, M. de Subarcas aima mieux l'envoyer en France porter la nouvelle de l'entrepriſe des Anglois, & il chargea M. de la Ronde d'en aller rendre compte à la Cour. Pluſieurs Canadiens furent de ce voyage. Pour mes Algonquins & moi, quelqu'envie que nous témoignaſſions de nous mettre en mer, nous

---

ques années, il arriva un accident à Breſt. Il donnoit un repas à pluſieurs Meſſieurs & Dames de la Ville ſur une frégate neuve qu'il voulut leur faire voir ſous voiles; le bâtiment fit capot à la vue de toute la ville, & tous les convives périrent.

ne pûmes en obtenir la permiſſion ; le Gouverneur voulant nous garder juſqu'à ce qu'il eût des réponſes de France, & ſe propoſant même de ne nous renvoyer en Canada qu'à la fin de l'été, s'il ne lui venoit pas des ordres contraires. Je me plaignis hautement de ſon procédé, diſant que je ne m'étois engagé que pour faire des courſes ſur la nouvelle-Angleterre, & nullement pour m'enfermer dans une place, & en groſſir la garniſon.

Les Flibuſtiers, pour attiſer le feu, nous repréſentoient qu'on ſe moqueroit de nous en Canada, ſi l'on nous y voyoit retourner au bout de quatre mois ſous l'aîle de nos peres & meres, après leur avoir dit adieu pour long-temps. Ils m'expoſoient en particulier, & me vantoient tout ce que leur état avoit de plus propre à flatter mes inclinations. Ce qu'il y a de gracieux parmi nous, diſoient-ils, c'eſt que chacun eſt Officier, & ne travaille que pour lui. Nous ſommes tous égaux, & notre Capitaine n'a point d'autre privilege que celui de paſſer pour avoir lui ſeul deux voix dans les délibérations ; je dis paſſer, car pour dire les choſes comme elles ſont, il n'a qu'une voix comme les autres ; ou plutôt il n'en a point du tout, puiſque quand il s'agit de réſoudre ſi l'on attaquera ou non, l'alternative n'eſt pas à ſon choix, & qu'il doit néceſſaire-

ment opiner pour l'attaque, afin de n'être jamais obligé de combattre contre ſon ſentiment. Vous nous avez vus les armes à la main, ajoutoient-ils, & vous avez pu remarquer que nous avons le cœur au métier. Faut-il en découdre? nous nous y portons en braves gens; l'occaſion nous manque-t-elle d'exercer notre valeur? rire, boire, jouer, voilà notre occupation. Peut-être vous étonnez-vous que nos vaiſſeaux ſoient petits; mais ſongez qu'ils en ſont plus légers, & nous les voulons de cette ſorte pour joindre facilement ceux que nous avons deſſein d'attaquer. Si vous étiez d'humeur à prendre parti avec nous, vous verriez que les plus grands vaiſſeaux ne nous épouvantent point. Avec nos bâtiments de ſix ou de huit pieces de canons, nous en emportons quelquefois de cinquante pieces, & de deux à trois cents hommes d'équipage. Pourquoi cela? c'eſt que ſans canonner nous allons tout d'un coup à l'abordage, & qu'alors un brave Officier vaut mieux que dix ſoldats.

Vous avez pu juger auſſi, pourſuivoient-ils, par les farines que nous avons vendues au Gouverneur, que dans les priſes que nous faiſons, nous ne payons qu'un dixieme à l'Amirauté, & que tout le reſte eſt pour nous. D'abord que nous nous ſommes rendus maîtres d'un vaiſſeau, nous faiſons le partage de ſes marchandiſes au pied du

grand mât, quand cela se peut; sinon, nous envoyons vendre la capture au premier port, & nous en partageons le prix. Nous ne sommes pas alors fâchés de n'être qu'un petit nombre; moins il y a de parts, plus elles sont grosses. Au reste, on a souvent éprouvé qu'on est toujours assez de gens à un bord, pour peu qu'on soit d'hommes vaillants. Quoique nous ne soyons pas ordinairement en grand nombre lorsque nous attaquons, cela ne nous empêche pas de combattre à découvert sans nous bastinguer ou retrancher, comme on fait sur tous les autres vaisseaux.

Tous ces discours & beaucoup d'autres encore que ces Flibustiers me tenoient tous les jours pour me débaucher, m'inspirerent enfin l'envie d'exercer leur profession avec eux. Je leur promis de les aller joindre le jour de leur départ le plus secretement qu'il me seroit possible, attendu que M. de Subarcas, qui se doutoit de notre complot, leur avoit défendu de m'emmener avec eux, sous peine de leur faire perdre ce qui leur étoit dû de reste pour leurs farines, & qu'il leur devoit payer en lettres de change.

J'avois coutume de passer de temps en temps des deux ou trois jours à chasser dans les bois avec quelques-uns de mes Sauvages, ou bien j'allois le long des côtes à

la découverte. Lorſque je ſus le jour que le vaiſſeau devoit partir, & le lieu où je devois l'attendre, je pris au magaſin des proviſions pour pluſieurs jours, & je ſortis à mon ordinaire avec neuf ou dix de mes Algonquins, que je menai juſqu'à l'endroit qu'on m'avoit indiqué. Dès que je l'eus reconnu, je leur fis reprendre la route de Port-Royal en nous écartant dans les bois, afin de pouvoir leur échapper. J'avoue que ce fut pour moi un triſte quart d'heure que celui-là. En conſidérant que j'allois quitter des amis tout dévoués à mon ſervice, j'en ſoupirai de douleur; & malgré la dureté de mon naturel, je me ſentis preſque auſſi affligé qu'un pere que la néceſſité oblige à s'éloigner de ſes enfants.

J'avois peut-être trente ou quarante piſtoles en monnoie du pays, c'eſt-à-dire, en cartes à jouer, ſignées du Gouverneur & de l'Intendant. J'avois envie de leur donner cela; mais je ne ſavois comment m'y prendre. Cependant je m'aviſai de dire à l'un d'entre eux que je m'étois imprudemment chargés de ces cartes plus incommodes que peſantes, & que je le priois de les porter à ſon tour pour me ſoulager. Après quoi m'étant arrêté en chemin, je leur dis d'aller toujours au petit pas. Ce qu'ils firent dans la penſée que je les rejoindrois dans un moment. Si-tôt que je les eus perdus de

vue, je retournai vers le lieu où les Flibuſtiers m'avoient donné rendez-vous, & je m'y cachai en attendant leur arrivée.

C'étoit une petite Iſle à douze ou quinze lieues de Port-Royal. Le ſoleil commençoit à ſe coucher, quand je découvris le vaiſſeau des Flibuſtiers; il étoit temps qu'il parût. Touché de l'inquiétude où j'étois ſûr que je mettois mes pauvres Sauvages, je les plaignois, & il y avoit des moments où je me ſentois tenté de les aller retrouver dans le bois. Je ſuis perſuadé qu'ils y paſſerent la nuit à me chercher, en pouſſant des cris & des hurlements. Quoi qu'il en ſoit, d'abord que je vis venir mes nouveaux compagnons, je ceſſai de m'occuper des autres, & ne ſongeai plus qu'à me diſtinguer dans la Flibuſte par des actions d'éclat.

La premiere choſe que me dirent les Flibuſtiers, fut que le Gouverneur ravi de les voir partir ſans moi, leur avoit expédié leurs lettres de change le plus galamment du monde. Ce qui nous fournit une belle occaſion de rire à ſes dépens. Je n'aurois guere tardé à m'appercevoir, ſi je n'en euſſe pas déja été convaincu, que je ne pouvois être avec des vivants d'une humeur plus conforme à la mienne. Ils me revêtirent d'un habit d'ordonnance, & ſe cotiſerent tous pour me faire une bourſe, afin que je puſſe jouer avec eux; car enfin, que faire ſur mer ſi

l'on ne joue? J'eus peu de peine à m'y accoutumer, & de-là prit naissance & racine en moi la maudite passion que j'ai pour le jeu, & que je ne saurois me flatter de pouvoir jamais vaincre.

Je donnai au commencement la comédie à ces grivois par mes naïvetés, & par la trop docile simplicité avec laquelle j'exécutois tout ce qu'ils me disoient qu'il falloit faire. Le desir d'apprendre la Marine me rendoit capable de tout; je me souviens, par exemple, qu'ils eurent la malice de me laisser pendant un demi-quart d'heure me tourmenter pour empêcher le vaisseau de pencher sur les flots, comme si le poids de mon corps eût pu produire cet effet sur un grand bâtiment de même que sur un petit canot. Heureusement je ne faisois pas deux fois la même sottise, & quinze jours après notre embarquement, je n'étois pas plus neuf que les autres.

Ils voulurent voir un jour, pour se divertir seulement, si j'avois mauvais vin; & remarquant que je n'aimois point cette liqueur, ils me firent boire de l'eau-de-vie. Je m'enivrai de cette boisson sans répugnance, & me mis dans l'état où ils me souhaitoient pour faire leur épreuve. A mesure que les vapeurs de l'eau-de-vie troubloient ma raison, j'en devenois plus gai. Ce qui obligea quelques-uns de mes confreres, à

m'agacer. Ils affecterent de me dire des choſes déſobligeantes, & de me pouſſer à bout. Je fus piqué tout de bon; & me jettant ſur eux le coutelas à la main, je ne ſais ce qu'il en ſeroit arrivé, ſi des Flibuſtiers qui m'obſervoient ne m'euſſent ſaiſi par-derriere, & attaché juſqu'à ce que ma fureur & mon ivreſſe fuſſent paſſées. Ce qu'il y eut de malheureux dans cette ſcene, c'eſt que je balaffrai un Flibuſtier fort aimé de tout l'équipage, quoiqu'il fût Eſpagnol. J'en eus beaucoup de chagrin, lorſque j'appris que tout cela n'avoit été qu'une comédie concertée entre mes camarades. Telle eſt ſouvent la fin des jeux de la folle jeuneſſe. Ils dégénerent en affaires ſérieuſes.

Je brûlois d'impatience de rencontrer un vaiſſeau pour en venir aux priſes avec lui. J'étois fort curieux de voir de quelle façon je me tirerois d'un combat naval, & j'avouois franchement aux Flibuſtiers que s'ils me faiſoient demeurer encore quelque temps dans l'inaction, ils m'obligeroient à regretter mes Sauvages. Néanmoins, malgré la démangeaiſon que j'avois d'aller à l'abordage, il ſe paſſa près d'un mois ſans qu'il s'en offrît la moindre occaſion. A la fin pourtant nous rencontrâmes une frégate Angloiſe de vingt-quatre pieces de canon, & de cent trente hommes d'équipage.

Je n'avois point été ſurpris qu'on fît la

priere publique ſoir & matin ſur le vaiſſeau ; mais je le fus au-delà de tout ce qu'on peut penſer, quand j'entendis notre équipage entonner joyeuſement le *Salve*, ſi-tôt que nous fûmes à la portée du canon. Effectivement cette priere ſe trouva très-convenable à une vingtaine des nôtres, qui furent tués pendant une demi-heure que nous demeurâmes expoſés au feu du canon & de la mouſqueterie des Anglois, ſans qu'il nous fût poſſible de les aborder. Auſſi des que nous eûmes mis le pied ſur leur pont, nous terminâmes cette affaire ; & pour cinq hommes que nous perdîmes encore, ils en eurent plus de ſoixante d'expédiés, & le reſte ſe rendit.

Morpain & les autres jugerent bien alors qu'ils ne s'étoient pas trompés, quand ils m'avoient fait l'honneur de me croire doué des qualités requiſes pour être Flibuſtier ; car je fus un des premiers à ſauter ſur le bord ennemi, & à me jetter au milieu des Anglois, à qui toutefois je ne fis pas grand mal, parce qu'ils ne m'en donnerent pas le temps, & qu'ils me gratifierent d'un coup de feu, ſans préjudice d'un coup d'épée que je reçus dans le corps. Ces deux bleſſures m'arrêterent tout court, & me mirent hors de combat. Nous eûmes huit ou neuf des nôtres qui furent auſſi bleſſés, les ennemis ayant fait ſur nous par leurs meurtrie-

res deux ou trois décharges de mousqueterie avant que d'amener (1).

C'eſt la coutume, parmi les Flibuſtiers, que chacun ait ſon matelot, qu'il appelle ſon ami, ſon frere, ou ſon aſſocié. Ce matelot le ſert dans ſa maladie, le veille, prend ſoin de lui, & devient ſon héritier, s'il meurt. Si j'euſſe perdu la vie, je n'aurois pas fort enrichi le mien, nos parts n'étoient pas conſidérables; la capture ne valoit pas ce qu'elle nous avoit coûté. Nous la vendîmes au port de Paix (2) dans l'Iſle Saint-Domingue.

En arrivant dans ce pays-là, je fus étonné des chaleurs qui s'y font ſentir, moi qui n'avois jamais oui parler de Zone Torride. Je ne me vis pas plutôt guéri de mes bleſſures, & en état de pouvoir ſortir, que je m'allai promener ſur le port, où j'appris qu'il y avoit un homme de Montréal établi à quelques lieues de-là, dans une jolie habitation. On me le nomma; je connoiſſois ſa famille; je me propoſai de me rendre chez lui, & d'y paſſer quelques jours pour éprouver s'il faiſoit auſſi grand chaud à la campagne que dans le bourg. Notre Capitaine m'y fit conduire, après m'avoir aſſuré que

(1) C'eſt baiſſer le pavillon pour marquer qu'on ſe rend.

(2) Ce n'eſt qu'un gros bourg ſur la côte ſeptentrionale de l'Iſle, mais il a un très-bon port.

d'un mois entier nous ne serions en état de nous remettre en mer. Il le croyoit ainsi ; mais dès le lendemain de mon départ, ayant été averti qu'un bâtiment Anglois qui traînoit après lui une prise Françoise, venoit de passer à la vue du Port, il s'informa de sa route, & se mit aussi-tôt à ses trousses, sans se donner le temps de m'attendre, ni même de me le faire savoir. De maniere qu'au bout de quinze jours étant revenu au port de Paix, je ne trouvai plus personne.

J'avois entendu dire qu'on étoit quelquefois des trois ou quatre mois en mer sans relâcher dans aucun port. Outre que je ne me sentois pas d'humeur à rester si longtems oisif, j'ignorois si le vaisseau de Morpain reviendroit mouiller en cet endroit. Cependant j'eus la patience de m'y arrêter tant que j'eus de l'argent, après quoi mon hôte me conseilla de prendre la route du Cap qui est à quinze lieues de-là, en me disant qu'il y avoit toujours dans ce lieu quelque Flibustier, & que même on en voyoit souvent plusieurs qui y venoient relâcher ensemble.

Je partis pour le Cap ; je n'avois, je m'en souviens, pour armes que mon coutelas, & pour garder-robe que ma chemise, avec mes culottes, & une petite veste qui, de blanche qu'elle avoit été, comme le reste, avoit pris une teinture de gris-brun que je

lui fis prendre dans un fort beau ruiſſeau que je rencontrai ſur mon chemin. M'étant blanchi de cette ſorte, je continuai ma route en laiſſant au ſoleil le ſoin de me ſécher. Sur la fin de la journée, j'apperçus ſix Cavaliers, qui paroiſſoient ſe promener dans la campagne. Ils s'approcherent de moi, & commencerent à me queſtionner. Je leur avouai ingénuement qui j'étois & où j'allois. Là deſſus ils me dirent qu'il y avoit pour moi du péril à faire mon voyage à pied; que je trouverois pluſieurs rivieres que je ne pourrois paſſer à la nage, ſans m'expoſer à être dévoré par des poiſſons (1) monſtrueux dont elles étoient pleines. Je ne crains point les poiſſons, Meſſieurs, leur répondis-je, je nage auſſi-bien qu'eux, & ils n'ont pas de ſabre comme moi.

Cette réponſe & pluſieurs autres que je leur fis, leur inſpirerent l'envie de me retenir, & de me rendre ſervice, ainſi que je l'éprouvai dans la ſuite. Le principal de ces Meſſieurs étoit un Capitaine de Côtes nommé Rémouſſin, né Créole, de même que ſon épouſe, & les perſonnes qui l'accompagnoient étoient ſes parents pour la plupart. Il poſſédoit de grandes richeſſes, & ſon habitation contenoit un petit monde de negres.

(1) On appelle ces poiſſons Caymans.

M. de Rémouſſin m'invita fort poliment à faire quelque ſéjour chez lui; & voyant que je m'en défendois : Du moins, me dit-il, demeurez avec nous juſqu'à demain. Je ne ſouffrirai pas que ſi près de ma maiſon un galant homme comme vous paſſe la nuit à l'air. J'eus beau leur dire que dès mon enfance parmi les Sauvages, je m'étois accoutumé à coucher ſur la dure; ma réſiſtance fut vaine. Deux de ces cavaliers deſcendirent de cheval, & me mirent de force en croupe derriere M. de Rémouſſin. Je n'aurois pas eu beſoin de leur ſecours ni même d'étrier pour y monter de bon gré; mais j'étois décontenancé à ne ſavoir quel parti prendre. Ils m'embarraſſoient plus par leurs honnêtetés, qu'ils n'auroient fait en m'attaquant tous ſix à la fois.

Quand on ſe trouve dans un Pays inconnu avec de nouveaux viſages, on ne ſait ſi leurs careſſes ſont les préludes du bien où du mal qu'ils vous veulent faire. Suivant la différence des peuples, les uns vous ſurprennent & vous conduiſent à la mort par les mêmes moyens que les autres employent à vous ſecourir. C'eſt un embarras où je me ſuis vu bien des fois; & franchement dans cette occaſion, je ne fus pas ſans défiance. Quoique ces gens-ci, diſois-je, parlent François, ce ſont peut-être des Anglois qui vont me mettre aux fers, ou me faire

mourir cruellement ; encore s'ils se déclaroient mes ennemis, j'en tuerois quelqu'un, & je mourrois satisfait.

Je croyois pourtant qu'il n'y avoit dans ce pays que des François & des Espagnols qui devoient alors être unis d'intérêts ; mais d'un autre côté, je me souvenois que les Flibustiers m'avoient dit, que, malgré l'alliance de ces deux nations, il falloit un peu se défier de la derniere, qui poignardoit quelquefois un homme en le caressant.

Il y avoit aussi des moments où je m'imaginois que je pouvois être avec des voleurs ; & lorsque je m'arrêtois à cette pensée, je ne trouvois pas qu'ils eussent grand sujet de s'applaudir de ma rencontre, puisque je n'avois pour tout argent qu'une trentaine de sols en monnoie pour faire mes quatorze lieues. Autre embarras ; je n'avois jamais été à cheval ; je n'avois pas peu de peine à m'y bien tenir, & je craignois en tombant d'exciter les ris de mes conducteurs à mes dépens.

L'habitation où l'on me menoit n'étoit pas éloignée, nous y arrivâmes bientôt. Hola ho, Mesdames, s'écria M. de Rémoussin, en appellant sa femme & plusieurs parentes qui étoient avec elle : voici un Sauvage curieux que je vous amene. Sans aller en Canada, vous allez voir un Iroquois, mais un Iroquois qui ne vous fera pas peur.

A ce mot d'Iroquois, les Dames se formant une idée de monstre, fait à-peu-près comme leurs negres, s'avancerent pour me considérer, & ce ne fut pas sans étonnement qu'elles virent un gros garçon d'assez bonne mine, blanc & blond comme le sont communément les Canadiens.

Quoiqu'à la vue de ces aimables personnes, je me fusse un peu rassuré, & que je jugeasse bien que j'étois avec d'honnêtes gens, je ne laissai pas de les aborder d'un air qui sentoit tant soit peu l'Iroquois. Mais il falloit me le pardonner, je n'étois guere propre à m'entretenir avec le beau-sexe. Néanmoins n'étant alors obligé que de répondre aux questions que les Dames me faisoient sur le Canada, sur les Sauvages, & sur leur façon de vivre, il ne me fut pas difficile de les satisfaire. Je m'apperçus même que je les divertissois infiniment, malgré ce qu'on appelle les gros mots, dont j'assaisonnois ma narration. Elles me trouvoient une naïveté qui les réjouissoit.

On servit un souper splendide. Il ne me manqua rien pour être charmé de ce repas, que la permission de boire de l'eau pure; mais tous les convives me forçoient à boire du vin à leur exemple; ce qu'ils faisoient avec des manieres si engageantes, que je ne pouvois m'en défendre, quelque peu de goût que j'eusse pour cette boisson. Elle me

donna tant de vivacité, que la compagnie, ayant témoigné qu'elle étoit curieuſe de ſavoir pourquoi j'avois abandonné les Iroquois, & enſuite le Canada, elle eut ſujet d'être contente des diſcours que je tins là-deſſus. Je fis ſur-tout avec enthouſiaſme le détail du ſiege de Port-Royal, de l'attaque du vaiſſeau Anglois; & de ſa priſe, ſans oublier la moindre circonſtance. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'à chaque phraſe, je diſois toujours : *Oh, je vais me remettre en mer :* & ce refrein faiſoit pouſſer aux convives de grands éclats de rire.

Madame de Rémouſſin, étonnée de me voir dans un âge ſi peu avancé, de reſpirer que les combats, m'en fit des reproches, en me demandant malicieuſement combien j'avois mangé d'Anglois depuis que je courois les mers. Ne doutant point que je ne fuſſe aſſez inhumain pour ſuivre la coutume des Sauvages, qui diſent qu'un ennemi vaincu augmente perſonnellement leurs proviſions de bouche. Je ſentis bien que je méritois ce trait railleur, & que j'avois tort en effet de faire des portraits ſi cruels devant les Dames. Mais c'eſt une regle générale que chacun aime à parler de ſon état. Je fus pourtant dans la ſuite un peu plus retenu.

Lorſque nous fûmes levés de table, M. de Rémouſſin me conduiſit lui-même dans

une ſalle où il me dit : Voilà votre chambre & votre lit ; vous avez beſoin de repos, & vous pouvez le goûter ici comme ſi vous étiez dans votre famille. On va vous apporter tout ce qui vous eſt néceſſaire pour la nuit. S'il vous faut autre choſe, vous n'avez qu'à le demander librement. Il ſortit en diſant ces paroles, & deux négreſſes vinrent étendre ſur le lit deux draps des plus fins ; elles me préſenterent enſuite une chemiſe, un bonnet, & des ſerviettes, tandis que deux negres qui avoient apporté un grand baſſin d'eau claire, me répétoient ſans ceſſe : *Laver*, *Maître*, *laver*. Comme je n'étois point fait à de pareilles cérémonies, je regardois tranquillement ces negres ſans leur répondre. Ils prirent mon ſilence pour un conſentement, & ſe mirent en devoir de me déshabiller ; mais peu ſatisfait de l'empreſſement de mes valets-de-chambre, je me préparois à leur donner leur congé, & à les mettre à la porte, lorſque M. de Rémouſſin, qui, de ſon appartement, entendoit notre conteſtation, revint me trouver pour me demander pourquoi je faiſois de telles façons. Je lui répondis que n'étant pas en état de reconnoître ſes bontés, il me ſuffiſoit de paſſer la nuit dans la cabane d'un de ſes negres, pour moins incommoder, & pour partir dès la pointe du jour.

Vous comptez ſans votre hôte, repliqua-t-il, ſi vous vous propoſez de nous quitter dès demain. C'eſt ce que nous ne vous permettrons nullement. Nous connoiſſons trop le danger qu'il y auroit pour vous à pourſuivre votre chemin. Si vous voulez abſolument aller au Cap, au-lieu d'attendre ici vos compagnons, je vous promets de vous y mener moi-même inceſſamment dans ma pirogue (1). En attendant, ajouta-t-il, en mettant huit ou dix louis d'or dans ma poche, voilà de quoi vous amuſer & jouer avec nous, ſi cela vous fait quelque plaiſir. Enfin, regardez-moi, de grace, comme votre frere, & ſoyez tranquille.

Ce procédé ſi noble & ſi généreux du maître, me fit recevoir ſans façon les ſervices de ſes eſclaves; & laiſſant faire les negres, je fus bientôt déshabillé, lavé, frotté & couché. Je puis dire que le lendemain, & les jours ſuivants, on me traita en enfant gâté. Les Dames ainſi que les hommes, me faiſoient des careſſes à l'envi. C'étoit à qui prendroit plus de ſoin de moi; cela me fit bien ſentir la différence qu'il y a des ſecours qu'on peut attendre des Sauvages, à ceux qu'un malheureux éprou-

(1) Eſpece de chaloupe ſouvent faite d'un ſeul tronc d'arbre, ſur-tout dans l'Amérique méridionale. Ces pirogues ſont légeres, & il y en a qui peuvent porter juſqu'à cinquante perſonnes.

ve chez une nation civiliſée, humaine & obligeante. Telle eſt entre autres la Françoiſe, particuliérement dans ces Iſles.

N'étant pas accoutumé aux chaleurs exceſſives du climat, je reſtois ordinairement avec les Dames, pendant que leurs époux montoient à cheval, & faiſoient leurs tournées vers les côtes. L'habitation étoit un vrai ſerrail pour ces femmes infortunées, elles ne voyoient que leurs maris, & encore avoient-elles des rivales dans leurs négreſſes. Quelques parentes de Madame de Rémouſſin, qui ne s'en appercevoient que trop, s'en plaignoient aſſez hautement; mais elles avoient affaire à des maris qui ne s'en ſoucioient guere.

Une de ces épouſes négligées qui ſouffroit apparemment avec plus d'impatience que les autres, cette aliénation de ſes revenus, jetta les yeux ſur moi pour en être dédommagée. Elle me fit toutes les avances que peut faire une honnête femme qui médite un deſſein qu'elle ſe reproche ſans pouvoir y renoncer. Mais j'étois alors ſi peu au fait ſur cet article, qu'à moins de me dire, bois, je n'aurois jamais oſé toucher au verre. Souvent elle me tiraillait en particulier, me prenoit les mains qu'elle ſerroit entre les ſiennes; & me regardant d'un air paſſionné, elle me plaignoit de l'incommodité que me cauſoient les chaleurs du

climat : elle gémiſſoit ſur les bleſſures que j'avois reçues dans l'attaque du vaiſſeau Anglois, & m'exhortoit tendrement à n'en plus chercher de nouvelles. N'eſt-ce pas grand dommage, me diſoit-elle, que jeune & auſſi aimable que vous l'êtes, vous ayez embraſſé la plus pénible & la plus dangereuſe de toutes les profeſſions. Eſt-ce que vous n'aimeriez pas mieux demeurer avec nous dans cette charmante ſolitude, que de vous expoſer à tant de périls? Je ſuis perſuadée, ajoutoit-elle, que vous êtes de meilleur goût que nos maris, & que vous nous préféreriez aux négreſſes? Parlez, M. de Beauchêne, n'eſt-il pas vrai que nous valons mieux qu'elles? Je vous confeſſe qu'à des queſtions qui me donnoient ſi beau jeu, je ne ſavois répondre que *oui*, *Madame; vous avez bien de la bonté*, *Madame.*

La plupart de mes lecteurs diront, ſans doute, que je faiſois-là un vrai rôle de ſot; j'en conviens, mais quelques uns pourront s'écrier : O précieuſe ignorance! O trop heureuſe ſimplicité! Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſi j'euſſe violé les loix de l'hoſpitalité en profitant de la foibleſſe qu'on me témoignoit, M. de Rémouſſin & tous ſes parents auroient fort bien pu m'en punir. Quoi qu'il en ſoit, je ne me reproche aujourd'hui en me rappellant cette aventure, que de m'être quelquefois

repenti d'avoir été trop honnête homme.

La Dame qui m'avoit inutilement agacé, ne manqua pas de dire aux autres, qu'elle me croyoit insensible à l'amour. Elles pensèrent toutes la même chose de moi. Les unes en rioient; mais il y en avoit qui disoient fort sérieusement : c'est dommage. Cela leur paroissoit un grand défaut dans un adolescent de ma figure. Elles en parlerent à leurs maris; enfin, le bruit s'en répandit parmi les negres, & je devins bientôt, sans m'en appercevoir, la fable de l'habitation.

Pour mes péchés, une maudite négresse des plus malignes, & qui servoit de femme-de-chambre à Madame de Rémoussin, s'offrit à venger les Dames de mon insensibilité. Elle se vanta qu'elle trouveroit bien le secret de me donner du goût pour les femmes. Tout le monde applaudit à cette entreprise qui parut digne de récompense. Quatre Messieurs promirent chacun un louis d'or à l'entrepreneuse, si elle réussissoit. O gens du monde, qu'il est difficile que l'innocence se conserve long-temps parmi vous!

La négresse ne perdit pas de temps; dès le soir même, ce ministre de Satan, agissant avec moi comme avec un Sauvage & un Flibustier, vint me trouver dans ma chambre une nuit. M. de Rémoussin & ses amis étoient aux écoutes à ma porte. Elle

s'approcha de mon lit effrontément, & m'adreſſant la parole : Monſieur le Canadien, me dit-elle, je me ſuis bien apperçue que vous m'aimez, & je ne veux pas vous faire languir davantage. Ce début étonnant, ſi j'euſſe été bien éveillé, auroit été plus propre à ſoutenir ma vertu qu'à la corrompre. J'aurois indubitablement repouſſé les careſſes d'une impudente dont je connoiſſois la laideur ; mais j'étois encore tout endormi & par conſéquent, je n'ai qu'une idée très-confuſe de la réception que je lui fis.

Cependant nos Meſſieurs qui ne croyoient pas avoir donné pour rien leur argent, ne pouvoient ſe laſſer de rire entr'eux de la piece qu'ils m'avoient faite. Le jour ſuivant pendant le dîné, ils ſe mirent à faire la guerre aux Dames ſur ce qu'elles n'avoient pas l'art d'amuſer leur hôte. Effectivement, Meſdames, dit M. de Rémouſſin, vous devriez, ce me ſemble, nous épargner le ſoin d'inventer des paſſe-temps pour le retenir dans notre habitation. Il eſt bien honteux pour vous que vos charmes ſeuls n'ayent pas le pouvoir de la lui rendre agréable. Ce qui nous en conſole, répondit en riant Madame de Rémouſſin, c'eſt que le cœur de M. le Chevalier n'eſt acceſſible qu'à la gloire. C'eſt une conquête interdite à l'amour. S'il eſt inſenſible à ce que nous valons, ajouta une autre Dame, du moins, ne nous

fait-il pas l'injuſtice de nous préférer des monſtres tels que vos maîtreſſes.

Vous avez trop mauvaiſe opinion de M. le Chevalier, dit alors un autre homme, je juge de lui plus favorablement. Je parie que ces monſtres ne lui déplaiſent pas, & qu'il donne comme nous la pomme à l'amour Africain. Oh, pour cela, non, m'écriai-je d'un ton bruſque! Il faudroit que j'euſſe perdu le bon ſens & la vue, pour être capable de faire un pareil choix; & je ne ſaurois croire qu'il y ait un homme au monde qui puiſſe trouver aimables de ſi vilaines créatures. Vous l'entendez, Meſdames, reprit M. de Rémouſſin. Vous devez tenir compte à M. le Chevalier de ce qu'il dit là; car il ne parle ainſi que par politeſſe, & par conſidération pour vous. Non, Monſieur, lui répartis-je; il me ſemble que je dois me connoître. Encore une fois, je n'aime point ces beautés infernales, & ne les aimerai jamais.

A cette répartie, M. de Rémouſſin appellant la négreſſe qui m'avoit ſéduit: Approchez, Angolette, lui dit-il, venez confondre M. le Chevalier. Dites-nous la vérité, ma fille; on ne vous fera pas le moindre mal; mais ſi vous vous en écartez, je vous ferai attacher à un poteau, & donner cinquante coups de fouet bien appliqués. Que s'eſt-il paſſé cette nuit entre ce Monſieur

& vous? Là-dessus Angolette fit en tremblant le récit de l'aventure nocturne, & en dit même beaucoup plus qu'il n'y en avoit. Les Dames qui connoissoient la pélerine pour une drôlesse accoutumée à jouer de semblables tours, ne me firent pas l'honneur de me croire, quelque chose que je pusse leur dire, pour leur persuader que la négresse débitoit une imposture. Mon embarras, la supprise des femmes, & les risées des hommes, formoient un tableau assez plaisant. Pour moi, je n'avois aucune envie de rire; j'aurois volontiers étranglé l'effrontée qui étoit la cause de ma confusion. Quand j'aurois eu une faute inexcusable à me reprocher, elle eût été bien expiée par ma honte. Je fus deux ou trois jours sans oser regarder nos Dames en face. Le chagrin même que j'en eus, fut si vif, qu'il me causa une maladie dont je serois mort infailliblement, sans les soins extraordinaires qu'on eut de moi.

Ne pouvant plus me résoudre à tenir compagnie aux Dames, lorsque leurs maris étoient absents, je me promenois tout seul dans l'habitation. En me promenant, je cueillois & mangeois des oranges, & j'en mangeai tant un jour, que j'en eus la fievre la nuit avec un cours de ventre affreux. L'estomac commença aussi à m'enfler, comme il arrive à la plupart des personnes qui viennent

viennent de France dans ces isles. Quand on vit que c'étoit le mal qu'on appelle dans le pays, mal d'estomac, on me donna deux negres des plus forts, qui me prenant sous les bras, me promenoient par force, & me faisoient monter & descendre par des chemins très-rudes, & pleins de hauts & de bas. Sans ce pénible exercice, qui est l'unique remede à ce mal, le malade tombe malgré lui dans un assoupissement, pendant lequel ses jambes deviennent enflées après l'estomac, & il en revient rarement.

Outre les negres qui me promenoient le jour, il m'en falloit d'autre pour me veiller la nuit, & ceux-ci n'avoient pas moins d'occupation que les premiers. On étoit obligé de me tenir de force, & quelquefois de me lier; autrement je me serois blessé ou tué peut-être dans mes accès de fievre, qui d'ordinaire étoient très-violents. Dans mes délires, j'allois à l'abordage, & tantôt à la chasse avec des Iroquois. A la fin d'une de ces crises, & la connoissance m'étant revenue, j'apperçus la négresse Angolette auprès de mon lit. Dans le premier mouvement, je fus tenté de feindre que l'accès n'étoit pas encore passé, de la saisir, & de me venger à coups de poings du tour qu'elle m'avoit joué. J'avois même déja commencé à crier en Iroquois: *Thetiatbeghein ka-*

hoonrai, *kahoonrai*, *aciſtah* (1). Mais remarquant que la pauvre fille s'empreſſoit fort à me ſecourir, je ne pus me réſoudre à payer ſi mal ſes ſervices.

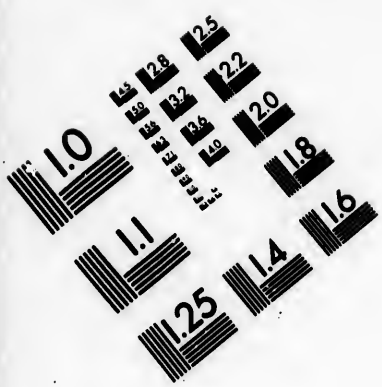
Les negres, qui toutes les nuits étoient occupés autour de moi, n'étoient plus en état de travailler pendant le jour. Ce qui ne laiſſoit pas de faire tort à M. de Rémouſſin. Heureuſement ma maladie ne fut pas de longue durée, & je me rétablis enfin peu-à-peu. Pénétré des attentions de mon hôte & de mon hôteſſe, ainſi que des bontés de toute leur famille, j'aurois, je crois, renoncé à la mer pour demeurer toujours avec eux, quand Morpain vint mouiller au port de Paix. Il envoya pluſieurs Flibuſtiers s'informer de moi dans le Pays; j'étois trop près de la ville pour que ſes perquiſitions fuſſent inutiles. D'ailleurs, on ne parloit aux environs que de l'Iroquois de M. de Rémouſſin. Deux de mes camarades arriverent donc bientôt chez lui, & parurent tranſportés de joie en me revoyant.

Quoique leur arrivée fît peu de plaiſir dans cette maiſon, puiſqu'ils y venoient pour m'en arracher, ils y furent fort bien reçus. Telle étoit l'amitié qu'on avoit conçue pour moi, que mon départ affligea tout le

(1) C'eſt-à-dire, mes freres, aux armes; aux armes, feu.

monde. Je ne puis y penſer encore ſans m'attendrir. Perſonne ne voulut me dire adieu. Il n'y eut que M. de Rémouſſin qui eût la force de me voir partir. Je lui proteſtai que je n'oublierois jamais ce qu'il avoit fait pour moi : je lui dis que je ne pouvois lui offrir que mon bras ; mais que s'il arrivoit qu'il en eût beſoin, de même que de tout l'équipage, je le priois de compter ſur moi : que je me ferois toute ma vie un devoir de répandre pour lui juſqu'à la derniere goutte de mon ſang. Ce que j'exige de vous, mon cher Chevalier, me répondit-il, les yeux couverts de larmes, c'eſt de ne nous point oublier, & de nous donner de vos nouvelles le plus ſouvent qu'il vous ſera poſſible. Je ſouhaite que vous n'ayez pas beſoin de nous, ajouta-t-il ; mais quelle que ſoit votre deſtinée, regardez toujours ma maiſon comme ſi elle étoit à vous. En prononçant ces paroles, il m'embraſſa tendrement, & nous nous ſéparâmes. Pour comble de généroſité, il me fit conduire au port de Paix, avec quatre chevaux chargés, l'un d'habits & de linge pour mon uſage, & les autres d'oranges, d'eau-de-vie, & d'autres rafraîchiſſements pour notre vaiſſeau.

Morpain fut ravi de me retrouver tel qu'il m'avoit laiſſé, je veux dire fort diſpoſé à partager avec lui de nouveaux périls. Il me parut qu'il y avoit bien du changement ſur



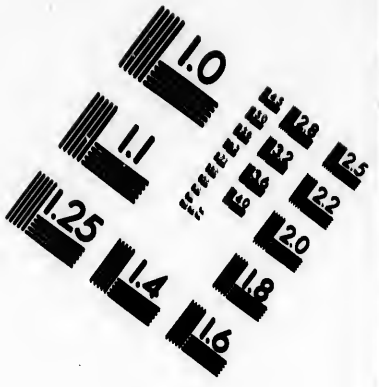
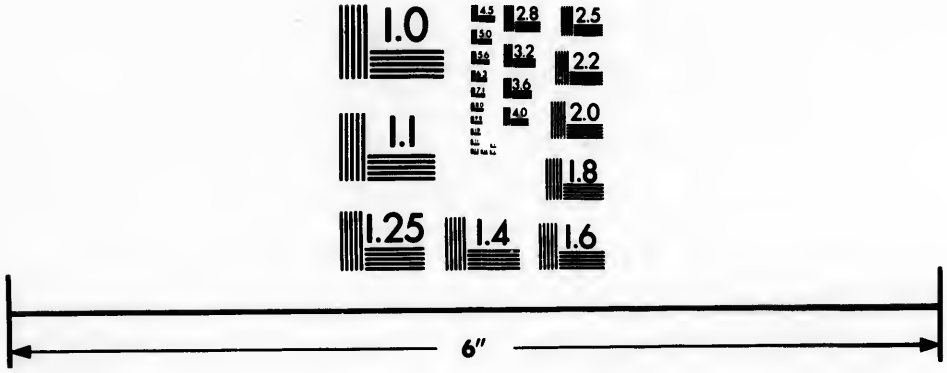
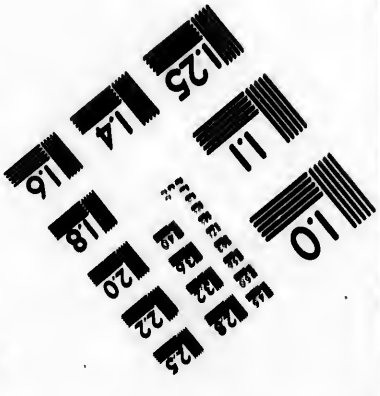


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ſon bord. Je ne vis que des viſages inconnus. C'eſt le ſort des Flibuſtiers. Ils vieilliſſent rarement dans leur profeſſion. Morpain m'apprit que mes premiers compagnons avoient péri preſque tous dans trois combats où il avoit fait trois priſes différentes, & qu'il cherchoit par-tout de braves gens pour les remplacer.

Comme ce n'étoit pas ma faute, ſi je n'avois point combattu avec eux, j'eus ma part ainſi que les autres dans les captures qui avoient été faites. Elles étoient aſſez conſidérables, & je ne fus pas peu ſurpris de me trouver riche ſi promptement. Je crus que le Ciel m'envoyoit tous ces biens pour témoigner ma reconnoiſſance à M. de Rémouſſin. Je fis un troc de quelques meubles qui m'étoient échus, contre une montre d'or qui tomboit à un de mes camarades; je la mis dans une petite corbeille ſous un rouleau de deux cents louis, & je fis porter mon préſent à M. de Rémouſſin, par un bourgeois que je connoiſſois pour un homme qui faiſoit ſes affaires au port, & qui avoit ſoin de l'avertir de tout ce qui s'y paſſoit.

J'avois chargé mon commiſſionnaire de dire que nous étions partis, & qu'il nous avoit vus déja loin du port; mais il n'obéit pas, puiſqu'il me rapporta ma corbeille dès le ſoir même, avec une longue lettre, par la-

quelle M. de Rémouſſin me reprochoit mon procédé, qui lui faiſoit craindre, diſoit-il, que je n'euſſe pas reçu les marques de ſon amitié d'auſſi bon cœur qu'il me les avoit données. Il me mandoit pourtant que pour ne pas tout refuſer, il avoit retenu la montre. Cela étoit vrai; il avoit remis à la place vingt-cinq louis, & c'étoit plus qu'elle ne valoit. Enfin, il étoit écrit que j'aurois à ce galant homme toutes les obligations du monde, ſans pouvoir dans la ſuite lui témoigner que j'en étois reconnoiſſant; car tant que j'ai couru les mers depuis ce temps-là, je n'ai pas eu occaſion de relâcher au port de Paix, quelque envie que j'en euſſe; & je n'ai rencontré ſur mer perſonne qui vînt de ce port, à qui il n'ait demandé de mes nouvelles (1).

Quatre ou cinq jours après que j'eus rejoint Morpain, il ſe trouva en état de partir. Nous allâmes croiſer ſur les côtes de la Jamaïque, & nous y fîmes pluſieurs priſes pendant cinq mois que nous y demeurâmes. Nous vendîmes la derniere au petit Goave, dont M. le Comte de Choiſeuil étoit Gouverneur. C'étoit un bâtiment chargé de vins de Madere; ce qui fit un plaiſir

(1) En arrivant à Nantes en 1712, j'appris de quelques perſonnes de Saint-Domingue qui ſe diſoient de ſes parents, qu'il étoit mort depuis peu. Je l'ai regretté plus que mon pere.

extrême à ce Seigneur, de même qu'à tout le pays. Il nous fallut plusieurs mois pour radouber notre vaisseau qui étoit en mauvais état. Pendant ce temps-là, M. de Choiseuil, pour nous occuper, résolut de nous faire faire quelques courses, sous un vieux & célebre Flibustier, qui s'étoit retiré de la mer pour vivre tranquillement dans une riche habitation qu'il avoit aux environs du petit Goave. C'étoit le fameux Montauban, qui, dans la guerre précédente, avoit conduit à Bordeaux cinq prises Angloises, qui jetterent tant d'argent dans cette ville.

M. de Choiseuil eut bien de la peine à tirer Montauban de sa retraite, soit que ce Flibustier n'aimât plus que le repos, soit qu'il eût un pressentiment de ce qui devoit lui arriver. Cependant il se laissa vaincre; il accepta la commission avec une belle frégate de quatorze pieces de canon; M. de Choiseuil qui l'avoit dans son port lui en fit présent. Elle se nommoit le Néron; nous ne fûmes pas plutôt que Montauban alloit se remettre en mer, que nous nous engageâmes presque tous avec ce héros de Flibuste. Nous mîmes à la voile au bruit des fanfares & du canon de la place. On eût dit que nous étions assurés de la victoire.

Sur la route que nous faisions vers la Jamaïque, en passant à la vue d'un petit port, appellé la Quaye Saint-Louis, nous y dé-

couvrîmes un vaiſſeau Eſpagnol, qui y avoit relâché pour échapper à un garde-côte Anglois, qui lui avoit donné la chaſſe pendant deux ou trois heures. Ce navire Eſpagnol étoit de quarante pieces de canon, & foible d'équipage, quoiqu'il fût chargé de piaſtres. Il eſt vrai qu'il n'avoit pas cru faire route tout ſeul, ayant été écarté de pluſieurs autres par la tempête. Le Capitaine nous fit demander ſi nous voulions l'eſcorter juſqu'à la Havane, nous offrant pour cela telle ſomme qu'il nous plairoit. Nous lui répondîmes, après avoir tenu un petit conſeil là-deſſus, qu'un voyage juſqu'à la Havane nous écarteroit trop, & dérangeroit le deſſein que nous avions, & pour l'exécution duquel un temps nous étoit preſcrit; que nous allions croiſer ſur les côtes de la Jamaïque, & que tout ce qu'il nous étoit permis de faire pour ſon ſervice, c'étoit de le mettre ſur celles de Cuba au port de Saint-Jago, ou peut-être à celui du Saint-Eſprit.

Le Capitaine Eſpagnol accepta nos offres, & Montauban qui étoit connu de la plupart des hommes de ſon équipage, leur jura ſur notre vie que juſqu'à ce qu'ils fuſſent en ſûreté, nous ne les quitterions que pour courir ſur les Anglois que le haſard nous pourroit faire rencontrer; qu'en ce cas nous n'exigions d'eux que la complaiſance de

nous attendre, leur promettant de les rejoindre après nos expéditions. Les Eſpagnols, charmés de nous avoir pour défenſeurs de leurs piaſtres, voguoient joyeuſement en notre compagnie, en faiſant mille démonſtrations de reconnoiſſance ; & pour nous engager encore mieux à leur être fidele, il ne ſe paſſoit point de jour qu'ils ne nous régalaſſent ſur leur bord par détachements.

Une nuit le gros temps nous écarta d'eux conſidérablement, & le lendemain ſur les dix heures du matin, quand nous les revîmes, nous remarquâmes qu'ils étoient à deux portées de canon d'une frégate Angloiſe, de trente-ſix pieces de canon. Lorſque nous eûmes rejoint les Eſpagnols, ils nous dirent qu'ils avoient fait ſemblant de vouloir aller aux Anglois ; mais que dans le fond ils n'en avoient eu aucune envie.

Pour nous, nous ne fîmes pas tant de façons. Nous pourſuivîmes le vaiſſeau Anglois, & le joignîmes en peu de temps, bien qu'il fût aſſez bon voilier. Il faut que je rende juſtice au Capitaine Eſpagnol : il fit tout ſon poſſible pour nous ſuivre, & courir avec nous la fortune du combat. Nous avions ſur notre bord quatre Eſpagnols, avec qui nous avions paſſé la nuit à jouer. Ils ne furent pas d'abord ſpectateurs oiſifs mais ils le devinrent bientôt en nous voyan-

tout-à-coup une vingtaine de Flibuſtiers ſur le pont de la frégate, expédier des Anglois avec tant de vigueur, que, ſans être ſoutenus par nos confreres & par le vaiſſeau Eſpagnol qui s'approchoit, nous les aurions contraints d'amener. Auſſi les quatre *Senores Cavalleros* qui étoient ſur notre bord dirent-ils à leur Capitaine après l'action, que nous étions des diables & non des hommes. Le meilleur de notre priſe conſiſtoit en 130 negres, que nous envoyâmes vendre à Saint-Louis, & encore n'en retirâmes-nous aucun profit, puiſque nous n'entendîmes plus parler ni d'eux, ni du vaiſſeau qui les portoit.

Si nous montrâmes aux Eſpagnols notre maniere de combattre, nous leur fîmes connoître après cela que la parole d'honneur n'eſt pas moins ſacrée parmi les Flibuſtiers que chez les guerriers les plus polis. Un jour un des nôtres, j'en ai oublié le nom, s'étant échauffé le cerveau à force de boire avec les Eſpagnols ſur leur bord, nous dit quand il fut revenu ſur le nôtre, que ſi nous voulions ſuivre ſon conſeil, nous ferions d'un ſeul coup notre fortune, ſans nous expoſer au moindre péril. Nous lui demandâmes là-deſſus comment. En enlevant, reprit-il, le vaiſſeau Eſpagnol que nous eſcortons. Nous nous retirerons avec lui à Bucator, après nous être défaits de tout l'équipage.

Montauban, à ce discours, nous regarde tous fixement, comme pour lire dans nos regards ce que nous pouvions penser d'une pareille proposition; & quoiqu'il n'y eût parmi nous personne qui n'en parût indigné : Messieurs, nous dit-il, je vous remets la place que vous m'avez donnée, s'il faut que je sois témoin de l'impunité d'une trahison proposée; mettez-moi plutôt à terre sur la premiere côte, je vous demande cette grace. Pourquoi nous quitter, Monsieur, lui répondîmes-nous? Y a-t-il ici quelqu'un qui approuve la perfidie qui vous fait horreur? C'est au lâche qui l'a pu concevoir à se séparer de nous; qu'il aille chercher des complices ailleurs. Nous délibérâmes aussi-tôt sur le traitement que nous ferions à ce misérable, & il fut décidé que nous le mettrions à terre sans différer; nous jurâmes même qu'aucun de nous dans la suite ne le laisseroit recevoir sur un vaisseau de Flibustiers. Nous cinglâmes sur le champ vers la Cuba, & quatre hommes l'ayant descendu dans la chaloupe, le menerent sur la côte, précisément au cap de la Croix, où il demeura armé seulement de son sabre, & sans autres provisions de bouche que celles qu'il avoit encore dans l'estomac.

Les Espagnols, bien-loin de soupçonner pourquoi nous en usions ainsi avec un de nos camarades, intercéderent fortement

pour lui. Ils eurent beau nous preſſer de leur apprendre ce qu'il avoit fait, ils n'en furent inſtruits qu'à la vue de leur port par Montauban lui-même, qui en fit confidence au Capitaine en le quittant, n'ayant pas jugé à propos de le lui dire auparavant, de peur de lui cauſer de l'inquiétude. Les Eſpagnols à qui leur Capitaine révéla ce ſecret, nous firent des préſents beaucoup plus conſidérables que ce que nous aurions pu exiger d'eux, & furent ſi contents de notre procédé à l'égard du traître Flibuſtier, qu'ils répandirent le bruit de cette action dans toutes les Iſles avec des éloges infinis, comme ſi l'honnête homme en faiſant ſon devoir méritoit des louanges.

Nous continuâmes deux mois encore à croiſer ſur cette mer. Nous eûmes pendant tout ce temps-là bien des moments de loiſir, que nous avions coutume d'employer à nous réjouir, tantôt à jouer ou à boire de l'eau-de-vie, & tantôt à entendre raconter à Montauban ce qu'il ſavoit de l'hiſtoire de la Flibuſte pendant la derniere guerre. Les récits qu'il nous en faiſoit nous enchantoient. Nous prenions, entre autres choſes, un grand plaiſir aux détails des combats où il s'étoit trouvé, & dans leſquels il avoit fait des prodiges de valeur. Meſſieurs, nous diſoit-il un jour, tandis que je me ſuis vu à la tête de braves Flibuſtiers tels que vous,

je puis vous assurer qu'il ne s'est point passé d'année, que je n'aye vu renouveller presque tout mon monde. Ce qui ne doit pas vous surprendre, puisqu'il y a deux à parier contre un, qu'un Flibustier ne fait jamais trois campagnes completes.

Ainsi, mes amis, poursuivit-il, je vous conseille de vous borner, à mon exemple, & de vous retirer dès que vous aurez gagné quelque chose. Quand je me rappelle tous les périls auxquels je me suis exposé, je me regarde comme un homme unique en mon espece, d'avoir eu le bonheur de conserver jusqu'ici ma vie. Vous me blâmerez peut-être après ce que je viens de dire, d'avoir fait cette nouvelle entreprise avec vous; mais M. de Choiseuil a sur moi un pouvoir absolu. Il a souhaité que je lui donnasse cette marque de ma considération pour lui; je n'ai pu la lui refuser. Ce n'est certainement pas l'avarice qui m'a fait quitter les plaisirs & les douceurs dont je jouissois dans ma paisible retraite. C'est encore moins pour rendre mon nom plus fameux, que je viens affronter de nouveau les hasards attachés à nos campagnes; elles sont comme les mariages; il suffit d'en courir une fois les risques. Si l'on est assez heureux pour enterrer une femme, deux femmes, on fait toujours une veuve de la troisieme. Je rapporte ce discours de Montauban, pour faire ob-

ſerver au Lecteur, que nous preſſentons quelquefois les malheurs qui doivent nous arriver.

Nous rencontrâmes peu de temps après deux vaiſſeaux Anglois, l'un de vingt-quatre, & l'autre de trente-ſix pieces de canon. Il y avoit de la témérité, ou pour mieux dire de la folie à les attaquer. Néanmoins l'attaque fut unanimement réſolue, rien ne nous paroiſſant devoir tenir contre l'expérience & l'habileté de notre chef, qui, de ſon côté, oubliant les choſes ſenſées qu'il nous avoit dites pour nous dégoûter des combats, fut celui qui témoigna le plus d'impatience d'en venir aux mains. Les Anglois nous virent prendre ce parti ſans s'émouvoir, & nous firent éprouver qu'ils ſavoient bien ce que c'étoit que d'avoir affaire à des Flibuſtiers. Nous nous en apperçûmes à leur manœuvre, & au ſoin qu'ils prenoient de rendre l'abordage très-difficile en mettant les boute-dehors, (1) dont ils étoient pourvus. Ajoutez à cela que leurs deux vaiſſeaux s'entendoient auſſi-bien que ſi le même Capitaine les eût commandés. Quand nous

(1) Ce ſont de longues pieces de bois, des bouts de mâts, par exemple, poſées de travers ſur les ponts d'un navire, & qui s'avançant en ſaillies des deux côtés, empêchent qu'un autre bâtiment n'en approche.

faisions nos efforts pour en aborder un, l'autre nous lâchoit sa bordée. Leur mousquetterie nous incommodoit aussi; & elle étoit si supérieure à la nôtre, qu'ils tiroient trois cents coups de fusil contre nous cinquante.

Notre chef voyant bien alors que nous avions fait une sottise en nous engageant dans ce combat, redoubloit de courage pour surmonter tous les obstacles qui nous empêchoient d'en sortir victorieux. Il écumoit de rage; & sentant bien qu'il en étoit à sa troisieme femme, il nous auroit tous laissé périr, si, par bonheur pour nous, il n'eût été tué d'un boulet de canon, après une grosse demi-heure de combat. Je fus aussi-tôt élu Capitaine, non pour continuer à batailler si désagréablement pour nous, mais pour sauver le reste de notre monde, qui étoit réduit à une cinquantaine d'hommes, la plupart blessés & hors d'état de se défendre.

Voilà de quelle maniere la dignité de Capitaine me fut déférée pour la premiere fois, avec condition expresse que mon premier ordre seroit de faire retraite, & que mon autorité se borneroit à reconduire au petit Goave notre vaisseau tout délabré, vingt-cinq estropiés, & même nombre de gens qui n'avoient reçu que de légeres bles-

sures, ou qui n'étoient nullement blessés.

Quand le Capitaine d'un vaisseau Flibustier a été tué, l'équipage en porte le deuil de la façon suivante. On amene la flamme à mi-mât, ainsi que le pavillon, qui, par ce moyen, traîne tristement dans la mer. On dépouille le bâtiment de ses parois & banderolles, la manœuvre s'y fait dans un grand silence & très-lentement, & l'on tire un coup de canon de demi-heure en demi-heure. C'est ce qui apprit à M. de Choiseuil la mort du malheureux Montauban, avant que nous arrivassions dans le port. Ce Gouverneur, je dois rendre ce témoignage à la vérité, pleura ce brave homme à chaudes larmes. Il ne pouvoit se consoler de l'avoir tiré de sa solitude pour lui faire faire cette campagne funeste. Il fut aussi fort touché de notre malheur.

Il me semble que je ne dois pas oublier ici de parler d'un usage qui est parmi les Flibustiers. Quand ils ont perdu leur Capitaine dans un combat, on vend le vaisseau, & tout ce qu'il y a dedans, avec les armes même, pour faire prendre soin des blessés, & payer ce qui est assigné à chacun pour ses blessures. Voici le réglement qu'il y a là-dessus. On donne deux mille livres à un Flibustier pour la perte d'un bras, d'une jambe, d'un œil, d'une oreille, du nez, d'un

pouce, ou d'un petit doigt; & ſi quelqu'un demeure eſtropié de ſes bleſſures, de droit il eſt reçu ſur le premier vaiſſeau de Flibuſte, où, quoiqu'il ſoit inutile, il partage avec les autres également.

Fin du premier Livre.

LES
AVENTURES
DU CHEVALIER
DE BEAUCHÊNE.

LIVRE SECOND.

Le Chevalier de Beauchêne refuſe de remplir l'emploi de Capitaine. Il ſe remet en mer avec ſoixante quinze Flibuſtiers. Ils rencontrent quatre vaiſſeaux Anglois qui les maltraitent. Le Chevalier va joindre à Saint-Domingue quelques Flibuſtiers François. Aventure galante d'un Rochelois de ſes camarades. Ils vont croiſer ſur les côtes de Caraques, & prennent, avec un bâtiment de huit pieces de canon, deux vaiſſeaux Anglois, l'un de vingt-quatre, & l'autre de trente-ſix pie-

ces. Ils retournent à Saint-Domingue où ils partagent leurs priſes, & font toutes ſortes de débauches. Ils ſe remettent en mer. Hiſtoire d'un Flibuſtier Philoſophe. Ils attaquent un vaiſſeau de quarante-ſix pieces, & de trois cents hommes d'équipage, & le prennent après un rude combat; mais ils n'ont pas fait cette priſe qu'elle leur eſt enlevée par un navire Anglois garde-côte, de cinquante-quatre, & une frégate de trente-ſix pieces, qui les font priſonniers. On les envoye d'abord à la Jamaïque, & de-là dans les priſons de Kinſale en Irlande. Détail des maux qu'on leur fait ſouffrir. Ils meurent tous, excepté le Chevalier, qui trouve moyens de ſe ſauver. Il va à Corke où il a le bonheur de trouver une veuve qui, par généroſité, lui rend ſervice, & qui engage un Capitaine Anglois à le mettre à terre à l'Eſpagnole, d'où il va au petit Goave. Là M. de Choiſeuil lui donne un vaiſſeau & 90 hommes, avec leſquels il a l'audace d'aller croiſer à la vue des ports de la Jamaïque, pour ſe venger ſur les premiers Anglois des cruautés exercées en Irlande ſur ſes camarades & ſur lui. Il prend un vaiſſeau Anglois dont il traite cruellement l'équipage.

Il a un démêlé avec le Gouverneur & les Bourgeois de la Ville de Canarie. Il attaque un autre vaisseau Anglois, où il trouve deux prisonniers François, dont l'un est de sa connoissance.

MONSIEUR de Choiseuil, après avoir fort regretté Montauban, nous offrit un autre vaisseau, nommé la Sainte-Rose, qui avoit été pris sur les Espagnols par les Hollandois, & depuis peu repris sur ceux-ci par les François. Nous acceptâmes l'offre; mais il en falloit former l'équipage, ce qui demandoit deux ou trois mois. Au bout de ce temps-là, nous nous trouvâmes soixante-quinze hommes de bonne volonté, & nous mîmes aussi-tôt à la voile.

Tout le monde m'exhortoit à garder la place de Capitaine, qui m'avoit été donnée après la mort de Montauban. Je la refusai, ne me sentant pas encore assez d'expérience pour me bien acquitter d'un pareil emploi, & l'on choisit sur mon refus un Canadien de Québec, appellé Minet, bon homme de mer, & aussi prudent que courageux.

A la hauteur de la partie orientale de la Cuba, dont nous commencions à découvrir les côtes, nous apperçûmes un brigantin de quatorze pieces de canon. Nous le

chaſſâmes long-temps, quoique la mer fût groſſe. S'il y avoit pour lui du danger à ne pas amener ſes voiles, il n'y en avoit pas moins à nous attendre. Auſſi les mit-il toutes dehors. Cependant nous nous en approchions, & nous n'en étions plus guere qu'à la portée du canon, lorſqu'un coup de vent des plus furieux lui fit faire capot à nos yeux. Tout ſon équipage périt à la réſerve de trois perſonnes, qui aimerent mieux encore tomber entre nos mains qu'entre celles de la mort

Nous fûmes ſi piqués de nous voir enlever cette proie, que nous apoſtrophâmes le ſort dans les termes de la Flibuſte les plus énergiques. Nous aurions, je crois, dans notre mauvaiſe humeur laiſſé noyer ces trois miſérables ſans daigner les ſecourir, ſi nous n'euſſions pas eu la curioſité d'apprendre toute la perte que nous venions de faire. Nous les ſauvâmes donc dans cette intention, & l'on peut juger quel fut notre déſeſpoir, quand ils nous dirent que leur Capitaine étoit le fameux Charles Gandi, mulâtre de la Jamaïque, qui venoit de faire la traite ſur les côtes de Caraques avec cent mille piaſtres pour le compte d'un traitant. La perte de ce brave Capitaine en étoit une plus grande pour les Anglois, que celle de tout cet argent.

Nous paſſâmes après cela trois ou quatre

mois ſans rien rencontrer qu'une groſſe barque de pêcheurs que nous prîmes. Nous demandâmes au patron des nouvelles de Paneſton, ville de la Jamaïque. Il nous dit qu'il n'en ſavoit point, quoiqu'il y fît dans l'année pluſieurs voyages. C'étoit un homme de quarante-cinq à cinquante ans, lequel avec trois de ſes enfants & deux valets, y portoit quelquefois du poiſſon ſec. Nous étions las d'attendre vainement l'occaſion de faire quelque bonne priſe. Il vint en penſée à notre Capitaine de ſe ſervir de ces gens-ci pour ſavoir s'il y avoit quelque choſe à faire. Il retint les trois fils du pêcheur; & donnant au pere ſix de nos plus forts boüais, appellés mouſſes ſur les vaiſſeaux de guerre, il l'obligea d'aller à Paneſton, en l'aſſurant que la vie de ſes enfants dépendoit de ſa conduite, qu'il n'avoit qu'à ſe charger de poiſſon, entrer dans le port à ſon ordinaire, & s'informer adroitement s'il ne partoit point quelque bâtiment, ou ſi l'on n'en attendoit pas dans peu. Vous n'avez, ajouta Minet, qu'à exécuter de point en point ce que je vous dis; & quand vous viendrez me rendre compte de votre commiſſion, je vous remettrai vos fils entre les mains. Mais prenez-y garde; ſi vous vous aviſez de nous faire la moindre trahiſon, nous les pendrons en votre préſence à notre beaupré.

Le pêcheur étoit bon pere, il fit à merveille ce qu'on exigeoit de lui. Il eſt vrai qu'outre la menace qui lui avoit été faite, deux de nos boüais, armés de poignards & de piſtolets, avoient un ordre ſecret de le bien obſerver, & de le tuer, s'il faiſoit quelque démarche ſuſpecte. Ils nous rapporterent que cinq vaiſſeaux Anglois, le plus gros de vingt-quatre pieces, & les autres de la moitié moins, ſe préparoient à mettre à la voile pour la nouvelle-Angleterre, & qu'ils ſortiroient du port inceſſamment. Nous ne les attendîmes en effet que huit jours; le neuvieme, nous les appercûmes, & nous remarquâmes qu'il y en avoit un qui étoit au vent, & fort éloigné des autres.

Notre Capitaine nous propoſa d'abord d'attaquer celui-là, diſant que nous en étant rendus maîtres, nous nous en ſervirions contre les quatre qui l'accompagnoient; c'étoit le parti le plus prudent. Mais nous ne voulûmes pas le prendre. Nous craignions que les autres bâtiments qui étoient enſemble ne nous échappaſſent, tandis que nous pourſuivrions celui qui alloit tout ſeul. D'ailleurs, les premiers étoient plus à notre portée, & les mains, comme on dit, nous démangeoient. Le Capitaine eut beau nous remontrer que l'ardeur de combattre, qui le plus ſouvent eſt indiſcrete dans les

Flibuſtiers, les empêche de peſer toutes les circonſtances, & leur attire ordinairement les malheurs qui leur arrivent. En un mot, il eut beau nous parler raiſon, perſonne ne fut de ſon avis. Enfin, quand il vit que nous demandions tous qu'il nous conduſît aux quatre vaiſſeaux : Meſſieurs, nous dit-il, je vais vous y mener, quoique ce ſoit plus donner à votre courage qu'à la prudence. Vous brûlez d'impatience d'aller au feu, vous en verrez un dont je ne vous promets pas de vous tirer.

Quoique les Anglois jugeaſſent bien que nous nous diſpoſions à les attaquer, ils continuoient leur route auſſi tranquillement que s'ils ne nous euſſent point apperçus. Il ne ſembloit pas qu'ils ſongeaſſent à nous, & toutefois ils prenoient des meſures pour nous faire repentir de notre audace. Ils ſavoient que, ſuivant notre coutume, nous ne manquerions pas de tenter l'abordage. Ils s'y préparerent ; & quand nous fûmes à la portée du canon, leur plus groſſe frégate s'y préſenta comme d'elle-même. Nous l'accrochâmes auſſi-tôt, & ſautâmes bien vîte ſur ſon pont. C'étoit juſtement ce qu'ils demandoient. Nous trouvâmes leur équipage ſi bien retranché entre les deux ponts, qu'il nous fut impoſſible de l'y forcer.

Ils avoient outre cela pris la précaution de ſcier la barre de leur gouvernail, de

ſorte que ne pouvant manœuvrer, nous demeurâmes là une demi-heure expoſés à toute leur mouſqueterie, occupés, les uns à briſer à coups de haches, le retranchement qu'ils avoient fait, & les autres à répondre par un feu très-inférieur à celui que faiſoient ſur nous les trois autres vaiſſeaux, qui paſſant de temps en temps à nos côtés, nous tiroient des bordées chargées à mitrailles, qui nous tuoient autant de monde que s'ils nous avoient choiſis à leur gré. Nous fûmes contraints de repaſſer ſur notre bord, de couper nos grapins, & de nous retirer en hiſſant notre voile de fortune (1). Nous étions dans un ſi mauvais état, qu'à peine nous trouvâmes-nous quinze capables de manœuvrer. Les Flibuſtiers ſont des gens ſi terribles pour des vaiſſeaux marchands, que tout maltraités que nous étions, nous ne laiſſâmes pas de tenir nos ennemis en reſpect. Ils ſembloient craindre encore qu'il ne nous prît envie de retourner à la charge, & rendoient graces au Ciel de ſe voir débarraſſés de nous; au-lieu que s'ils nous avoient ſuivis, & qu'un ſeul de leurs navires nous eût harcelés un quart d'heure, nous aurions été obligés de nous rendre à diſcrétion.

Ce

(1) Voile de réſerve dont on ſe ſert quand les autres ne peuvent plus ſervir.

Ce ſecond échec nous mit ſi bas, que M. de Choiſeuil perdit toute eſpérance de nous relever. Le vaiſſeau fut encore vendu pour les bleſſés, du nombre deſquels j'avois le bonheur de n'être pas. Nos malheurs conſécutifs ne donnoient envie à perſonne de s'aſſocier avec nous, & nous étions forcés de nous repoſer en attendant qu'il vînt quelque vaiſſeau Flibuſtier relâcher au petit Goave. C'étoit une néceſſité bien triſte pour un homme auſſi peu patient que moi. J'y étois néanmoins réſolu, de même que mes confreres, lorſque pluſieurs Flibuſtiers François qui étoient à Saint-Domingue, m'écrivirent que ſi j'étois d'humeur à les aller trouver, ils me feroient donner un vaiſſeau de huit pieces de canon, dont le Gouverneur de la Place, Eſpagnol affable & généreux, avoit promis de leur faire préſent, quand il les verroit en nombre ſuffiſant pour ſe mettre en mer. Je ne pouvois recevoir de nouvelle plus agréable. J'en fis part à mes camarades; mais il n'y en eut que quatre qui voulurent me ſuivre, quoiqu'il s'en trouvât dix-huit ou vingt en état de ſervir.

Ceux-ci nous dirent pour leurs raiſons que tous les François qui s'étoient ainſi fiés aux Eſpagnols, s'en étoient repentis tôt ou tard. Nous nous moquâmes de leur défiance, & eux de notre ſécurité. Nous

nous entreprêchâmes de part & d'autre, & nos discours ne furent pas moins infructueux que les sermons qui se font à la Cour contre la flatterie & la dissimulation. Je fis donc bande à part avec les quatre Flibustiers qui étoient dans la même disposition que moi, & nous nous préparâmes à partir tous cinq au travers des terres.

La veille de notre départ, nous en avertîmes notre hôte, afin qu'il nous enseignât la route que nous devions tenir, & qu'il prît en même-temps de nous des billets de ce que nous lui pouvions devoir; car dans ces lieux-là, tout Flibustier trouvoit alors crédit. On lui prêtoit volontiers tout ce qu'il vouloit, & ces sortes de dettes étoient payées préférablement à toute autre sur la premiere prise qui se faisoit, le débiteur même ayant été tué. Un jeune pensionnaire de notre auberge nous demanda le soir si nous aurions pour agréable qu'il se joignît à nous avec un de ses amis qui venoit d'arriver d'une riche habitation qu'avoient ses parents à quelques lieues de-là. Nous avons dessein tous deux, ajouta-t-il, de nous rendre à la ville Espagnole; & pour faire ce voyage sans aucun risque, nous nous adressons à de braves gens comme vous, pour vous prier de nous souffrir en votre compagnie.

Outre qu'il capta notre bienveillance par

ſon compliment, il s'offrit à nous défrayer ſur la route, & même à prendre des guides à ſes fraix & dépens. C'étoit le moyen d'obtenir notre conſentement. Nous ne pûmes le lui refuſer. Comme il nous marqua qu'ils ſouhaitoient lui & ſon ami de partir ſecretement, & que nous avions nous autres la même intention pour éluder les inſtances que M. de Choiſeuil nous auroit pu faire pour nous retenir, nous convînmes avec le jeune homme que nous partirions après le ſoupé la nuit ſuivante.

Notre hôte nous dit en particulier qu'il ne connoiſſoit pas ſon penſionnaire; mais que ſon ami étoit Créole, un enfant de famille qui avoit été élevé à Paris, d'où il n'étoit de retour que depuis deux mois; qu'il étoit ſur le point d'épouſer une Demoiſelle très-riche, & que cependant ce jeune homme paroiſſoit avoir pour elle moins d'amour que d'averſion. Nous vîmes arriver le Créole le lendemain. Il étoit monté ſur un bon cheval, & il avoit en croupe une groſſe valiſe pleine de tout ce qu'il avoit pu emporter d'argent & de bijoux à ſes parents. Il eut aſſez de peine à trouver un ſecond cheval pour ſon ami; ce qui retarda notre départ juſqu'à minuit.

A peine étions-nous hors de l'auberge, que nous nous vîmes dans un nouvel embarras. Le penſionnaire ami du Créole,

étoit très-mauvais écuyer. Il chanceloit à chaque pas sur sa selle ; si bien qu'il fallut que l'un de nous montât sur son cheval pour l'y prendre en croupe. Ce qui joint à son air fluet & délicat, nous fit soupçonner dès-lors ce que nous découvrîmes peu de jours après. Pour ne pas crever son cheval qui n'étoit pas des plus forts, on choisit le garçon le plus léger d'entre nous, pour lui rendre ce gracieux service qui portoit avec lui sa récompense. C'étoit un Rochelois alerte & mince, que nous appellions *Tout-en-Muscles*, à cause qu'il étoit très-fort, quoiqu'il n'eût pas cinq pieds de haut. Il avoit l'esprit fin & rusé. Il perça le mystere dès le premier jour ; & sans nous faire part de sa découverte, il voulut en profiter. Les chaleurs nous obligeoient à marcher plutôt la nuit que le jour. Ce qui favorisoit l'entreprise de notre camarade. Le maraud disparoissoit de temps en temps comme un homme qui s'égare, & revenoit nous joindre un quart d'heure après. Ces petites absences furent remarquées, & l'ami du Créole nous parut une fille déguisée. Il ne nous fut plus permis d'en douter, lorsqu'un matin nous nous apperçûmes qu'elle étoit partie la nuit avec le Rochelois, les deux chevaux & la valise. Ce qu'elle voulut bien nous apprendre par un billet qu'elle nous laissa pour son amant, & dont voici les paroles :

J'ai fait réflexion, Monsieur, qu'étant mineur, vous ne pouviez en conscience m'épouser malgré vos parents. Je crois aussi que vous devez être las de voyager avec moi. Je vais donc pour vous faire plaisir prendre un autre guide. Je le dois, quand ce ne seroit que pour vous rendre à une famille qui vous pleure présentement, & à la Demoiselle qui vous est destinée pour épouse. Adieu, Monsieur, ne songez point à me chercher, je suis égarée tout de bon.

Ce billet nous fit bien rire. Les uns disoient que cette nouvelle fiancée du Roi de Garbe avoit apparemment trouvé que Monsieur *Tout-en-Muscles* lui convenoit mieux que son petit Créole. C'est le Rochelois, disoient les autres, qui, sans doute, a exigé d'elle cette lettre, afin qu'elle eût tout l'honneur de cette action, faisant un scrupule de mettre sur son propre compte le soin généreux d'avoir obligé une famille qu'il ne connoissoit point. Enfin, chacun donnoit son lardon à la pélerine. Cependant nos ris firent bientôt place à des mouvements de pitié, dont il ne nous fut pas possible de nous défendre.

Le jeune homme à qui ce billet étoit adressé, n'en eut pas si-tôt fait la lecture, qu'il demeure immobile d'étonnement; puis tout-à-coup passant de cet état à la fureur, il fit éclater un désespoir qui nous toucha. Il se

ſeroit tué de ſa propre main, ſi nous ne l'en euſſions pas empêché. Il nous diſoit enſuite qu'il nous ſuivroit à pied pour rejoindre ſon infidelle, & l'accabler de reproches. Après cela, cédant au foible qu'il avoit pour cette créature, il fondoit en pleurs, & ſanglotoit avec tant de violence, qu'il nous attendriſſoit tout Flibuſtiers que nous étions.

Cette ſcene comique & ſérieuſe en même-temps, ſe paſſa dans une habitation où nous ſéjournâmes. Nous y employâmes un jour entier à le conſoler, & à l'exhorter à retourner chez ſes parents. Nous affoiblîmes peu-à-peu ſa douleur en la combattant, & il ſe rendit inſenſiblement à la force de nos raiſons. Nous lui demandâmes dans quel endroit du monde il avoit fait connoiſſance avec une ingrate qui ne méritoit pas ſes larmes. Pour ſatisfaire notre curioſité, il nous conta, non ſans pouſſer de temps en temps des ſoupirs, que c'étoit une fille de Paris : qu'il avoit aimé la perfide dès le premier inſtant qu'il l'avoit vue à Paris, où elle étoit ſoudoyée par un Maltôtier : qu'il s'étoit attaché à elle, & qu'après avoir dépenſé des ſommes immenſes pour la ſouffler à l'homme d'affaires, il en étoit venu à bout. Il ne m'en a pas moins coûté, ajouta-t-il, pour la déterminer à me ſuivre en ce pays-ci ; & pour achever mon hiſtoire, je

n'allois avec cette volage à la ville Eſpagnole que pour l'y épouſer, en dépit de mes parents qui me deſtinent une autre perſonne.

Quand nous vîmes le Créole diſpoſé à s'en retourner chez lui, nous joignîmes ce que nous avions d'argent tous quatre à ce qui lui en reſtoit dans ſes poches, pour engager deux guides, l'un à le conduire à petites journées, & l'autre à prendre les devant pour avertir ſa famille de lui envoyer un cheval. En faiſant une action ſi généreuſe, nous ne ſongions pas que c'étoit nous couper le nez pour ſauver celui d'autrui; comme en effet, faute d'argent, nous fûmes obligés de faire des repas de St. Antoine durant tout le reſte de notre route.

En arrivant à Saint-Domingue, nous vîmes venir au-devant de nous pluſieurs Flibuſtiers François, qui nous parurent bienaiſes de notre arrivée. Le Rochelois étoit parmi eux. Dès qu'il put nous parler en particulier, il nous avoua ce que nous ſavions, ſans nous apprendre ce que la Pariſienne étoit devenue, nous priant au ſurplus de lui garder le ſecret. Ce que nous fîmes, quoiqu'il ne le méritât point. Il avoit effectivement raiſon de craindre qu'on ne ſût ſon aventure. On auroit bien pu lui pardonner le raviſſement de cette Hélene; mais la valiſe emportée avoit un air de vol qui eût fait tort à ſa réputation.

Le Gouverneur de Saint-Domingue qui nous avoit attendu avec impatience, nous honora d'une réception gracieuſe, & moi particuliérement. Il me donna vingt braves Eſpagnols à commander, avec ſoixante François qu'il avoit aſſemblés. Pour répondre à l'eſtime qu'il me témoignoit, j'uſai de tant de diligence, que nous appareillâmes & mîmes à la voile en moins de quinze jours. Je reviens à notre Rochelois. Je fus fort étonné de voir avec lui ſur notre bord ſa Pariſienne qu'il faiſoit paſſer pour ſon jeune frere, à qui, diſoit-il, il vouloit apprendre le métier de bonne heure. Le pauvre Flibuſtier y fut pris comme le Créole; il devint éperduement amoureux de cette fille, à qui toute la journée il montroit à faire des armes, quoique nous lui conſeillaſſions en particulier de la laiſſer à la demi-part en qualité de Boüais ou de garçon Chirurgien. Ce conſeil n'étoit pas de ſon goût. Car il en étoit ſi jaloux, qu'il falloit qu'elle fût toujours à ſes côtés. Il ſouffroit cruellement lorſqu'il la voyoit parler à quelqu'un, & ſurtout à ceux qui, comme moi, étoient de ſa confidence malgré lui. Sa jalouſie lui faiſoit paſſer bien de mauvais moments. Un jour pendant qu'il jouoit, s'étant apperçu que ſon jeune frere n'étoit pas devant ſes yeux, il parut extraordinairement troublé. Depuis ce temps-là, il ne joua plus. Il eſt vrai qu'il nous

arriva huit jours après une aventure qui le guérit radicalement de la passion qu'il avoit pour le jeu, ainsi que de la jalousie.

En croisant sur les côtes de Caraques, nous rencontrâmes un vaisseau de vingt-quatre pieces que nous regardâmes d'abord comme un bien à nous appartenant, attendu qu'il ne pouvoit nous échapper par le calme qui régnoit alors sur la mer. Nous le joignîmes bientôt à force de rames; & l'ayant accroché, nous l'obligeâmes d'amener en moins d'un quart-d'heure, sans avoir perdu que six des nôtres, du nombre desquels fut l'amoureux *Tout-en-Muscles* par sa faute. A l'abordage, il sauta avec nous sur le pont du navire Anglois; sa maîtresse emportée par la presse, se trouva comme forcée d'en faire autant; & n'étant pas accoutumée à cette sorte d'escalade, elle tomba dans la mer. L'amant la voyant qui se noyoit s'empressa d'aller à son secours; mais un des nôtres l'arrêtant, le menaça de lui casser la tête, s'il se retiroit (1). Le Rochelois, entraîné par l'excès de son amour, mépriса la menace, & reçut à l'instant un coup de fusil dans la tête. Ainsi périt ce malheureux pour s'être abandonné à une passion qui convient encore moins à un Flibustier qu'à un autre homme.

(1) Dans l'action, le moindre Boüais a droit de tuer tout Flibustier qui recule d'un pas.

Nous fûmes très-contents de notre entrepriſe. Je mis ſur le navire Anglois une vingtaine des miens, & dans mon fond de cale la plupart des priſonniers. Nous conduiſions notre capture comme en triomphe, quand nous découvrîmes un autre vaiſſeau, qui, profitant d'un petit vent qui venoit de ſe lever, faiſoit force de voiles pour venir à nous. Nos priſonniers nous avoient dit qu'ils faiſoient route avec un autre navire de trente-ſix pieces de canon dont ils n'avoient été ſéparés que depuis deux jours par le gros temps. Je ne doutai point que ce bâtiment ne fût celui dont ils nous avoient parlé. Et ce qui s'accordoit fort avec ma conjecture, c'eſt qu'il me ſembloit que ce vaiſſeau cherchoit à rejoindre l'autre. Je fis donc amener toutes mes voiles, parce que notre figure qui étoit particuliere nous auroit trop tôt fait reconnoître. J'arborai auſſi pavillon Anglois; & de peur que nos priſonniers ne ſe révoltaſſent pendant le combat, nous les mîmes tous aux fers. Outre cela, je faiſois route vers la Jamaïque très-doucement; & les Anglois, trompés encore par l'habillement des leurs qu'ils appercevoient ſur le vaiſſeau que nous avions pris, vinrent juſqu'à la portée du canon ſans reconnoître leur erreur.

Alors faiſant hiſſer toutes nos voiles à la fois, & mettant pavillon de France ſur nos

deux vaiſſeaux, nous allâmes ſi bruſquement au leur, que nous l'accrochâmes, & montâmes à l'abordage avant qu'ils connuſſent bien à quelles gens ils avoient affaire. En récompenſe, ſi-tôt qu'ils le ſurent, ils firent des efforts incroyables pour nous repouſſer. Ils étoient fort d'équipage. Par conſéquent, ils nous tuerent bien du monde. Ils nous auroient même fait déborder peut-être malgré tout notre courage, ſi nos camarades, qui étoient ſur le bâtiment pris, n'euſſent auſſi jetté leurs grapins, & ſauté ſur le gaillard, après avoir lâché deux au trois bordées de canon. Les Anglois, attaqués de l'un & de l'autre côté, ne tinrent plus guere, & furent obligés d'amener, quoiqu'ils fuſſent encore pour le moins trois contre un.

Nous ne laiſſâmes pas d'avoir dans cette occaſion vingt-huit perſonnes de tuées ou bleſſées. Lorſque nous arrivâmes à Saint-Domingue, nous allâmes rendre compte de notre campagne au Gouverneur, qui fut extrêmement ſurpris d'apprendre ce que nous avions fait. Il ne pouvoit concevoir comment cinquante perſonnes avoient été capables d'en enchaîner deux cents, & d'enlever avec huit pieces de canon deux vaiſſeaux, l'un de vingt-quatre, & l'autre de trente-ſix. Pour le profit qui nous revint de ces deux priſes, il étoit ſi conſidérable, qu'indépendamment de ce qui avoit été de

nature à être partagé manuellement entre nous, comme cela se pratique, je me souviens que l'Amirauté pour ses droits sur le reste, tira près de cinquante mille écus.

On va croire, sans doute, qu'après avoir fait deux si beaux coups de filet, cinquante Flibustiers vont devenir cinquante bons bourgeois qui vivront heureux & tranquilles. Pardonnez-moi : ce ne sont pas-là leurs maximes. Nous passâmes six ou sept mois à faire dans Saint-Domingue ce que feroient cinquante mousquetaires parmi la bourgeoisie d'une ville rendue à discrétion. Jeux, bals, cadeaux, querelles, tapages, nous n'avions pas d'autres occupations. Quand un Espagnol trouvoit mauvais que nous donnassions une sérénade à sa femme, & qu'il n'avoit pas l'honnêteté de nous ouvrir sa porte, nous montions chez lui par les fenêtres. Il y avoit tous les jours quelque pere ou quelque mari qui portoit ses plaintes au Gouverneur. D'un autre côté, ceux qui n'avoient ni femmes ni filles jolies, & qui trouvoient leur compte dans nos dissipations, s'intéressoient & parloient pour nous. Ils se soucioient peu que nous fissions des ravages pendant la nuit, pourvu que le jour ils nous vendissent une piastre ce qui ne valoit pas un escalin.

La licence pourtant fut poussée si loin, que le Gouverneur, après nous avoir inuti-

lement priés d'être plus raiſonnables, ſe vit obligé de nous défendre de porter des armes dans la ville. Encore eût-il beſoin pour en venir-là, qu'un Flibuſtier fît une inſulte à un Officier de ſa maiſon, lequel avoit le nez d'une longueur exceſſive. Ton nez me choque, lui dit le Flibuſtier en le rencontrant, je veux à coups de ſabre en ôter ce qu'il y a de trop. Allons, mon ami, l'épée à la main. L'Officier qui étoit Eſpagnol, défendit ſon nez en brave homme; mais ne voulant pas être réduit à le conſerver de cette façon, il s'en plaignit à ſon maître, qui fit publier une ordonnance par laquelle il étoit enjoint aux Flibuſtiers de ne porter aucunes armes dans Saint-Domingue.

Nous obéîmes & nous parûmes pluſieurs fois en vrais courtauts de boutiques devant le Gouverneur, qui nous remercia d'abord du reſpect que nous avions pour ſes ordres; mais quand il apprit que nous faiſions porter nos épées par nos valets, comme avoient fait en pareil cas à la Rochelle, les Canadiens de l'équipage de M. d'Iberville, il fut irrité contre nous. Il ordonna de nouveau qu'aucun Flibuſtier ne porteroit des armes dans la ville; & il ajouta que ſi quelqu'un en faiſoit porter, il en ſeroit puni par ſix mois entiers de priſon, de ſorte qu'il nous mis hors d'état de nous battre dans

la ville autrement qu'à coups de poing.

Cette juſte ſévérité du Gouverneur produiſit différents effets. Les bourgeois commencerent à ne plus tant nous craindre, & les femmes à nous aimer davantage. Notre vaiſſeau devint le théâtre des fêtes galantes, & telle femme que nous n'avions pu voir qu'en prenant ſon appartement par aſſaut, ſautoit à ſon tour par ſes fenêtres, plutôt que de manquer au cérémonial de la politeſſe en ne nous rendant pas nos viſites. Pour les Eſpagnols, irrités de ce que ſans en être requis, nous introduiſions avec tant de ſuccès la politeſſe Françoiſe parmi leurs femmes, ils ſe défaiſoient à l'Eſpagnole de ceux de nous autres qui ſe trouvoient la nuit ſous leurs mains. Nous perdîmes de cette gentille maniere quatre ou cinq de nos plus galants Flibuſtiers, de ceux qui pouvoient paſſer pour les petits-maîtres de notre troupe.

Comme nous connoiſſions les intrigues qui leur avoient été ſi funeſtes, nous réſolûmes de venger leur mort. Nous ne le pouvions dans la ville ſans une révolte ouverte, & nous étions en trop petit nombre pour oſer nous révolter. Nous jugeâmes qu'il falloit attirer ſur notre bord les jaloux que nous ſoupçonnions d'avoir aſſaſſiné nos camarades. Pour mieux tromper ces aſſaſſins, nous ceſſâmes de nous plain-

dre du malheur de nos confreres, nous affectâmes de paroître tranquilles. Nous disions même hautement que ceux d'entre nous qui faisoient du bruit dans la ville contre les ordres de M. le Gouverneur, se rendoient bien dignes des accidents qui leur arrivoient. Sur de semblables discours, les bourgeois nous crurent plus timides & moins terribles que nous n'étions. Ils s'imaginerent même que nous voyant réduits au nombre de trente-cinq François, nous jugions plus à propos de filer doux, que de faire les méchants. Ils étoient encore dans une autre erreur. Ils pensoient que les Flibustiers Espagnols ne s'entendoient point avec nous ; & toutefois ce furent ceux-ci qui nous livrerent quatre des maris que nous regardions comme des Flibusticides ; & voici de quel stratagême il se servirent pour nous les amener sur un des vaisseaux Anglois que nous avions pris. Ils leur proposerent de les y conduire vers la nuit en leur disant que nous leur vendrions à bon compte une partie des bijoux dont nous avions dessein de nous défaire secretement pour frauder l'Amirauté.

Ces bourgeois, qui ne demandoient pas mieux que de gagner avec nous, donnerent facilement dans le piege ; & quand nous les eûmes en notre pouvoir, nous prîmes un air rébarbatif. Nous les interrogeâmes juridi-

quement sur les meurtres commis dans leurs quartiers, & qu'on leur imputoit. Ce fut en vain qu'ils protestèrent de leur innocence; ils avoient affaire à des Juges qui les avoient condamnés avant que de les entendre. Il ne s'agissoit plus entre nous que de convenir du supplice que nous leur ferions souffrir, lorsque reconnoissant parmi eux un petit homme mutin qui avoit une très-belle femme qu'il avoit toujours eu l'adresse de nous rendre inaccessible: Par ma foi, Messieurs, dis-je à mes camarades, si ces trois partons-là ont des épouses aussi jolies que celle de celui-ci, je suis d'avis que nous leur fassions grace de la vie, pourvu qu'ils nous les envoyent chercher tout-à-l'heure; & je prétends qu'ils fassent la lecture aux fond de cale, tandis que nous souperons avec elles.

Une si plaisante idée de vengeance fit rire tout le monde, & sauva les bourgeois Espagnols, qui, sans cela, auroient infailliblement passé le pas. On ne songea donc plus à répandre du sang. On raisonna seulement sur l'arrêt que j'avois prononcé; & chacun ayant opiné, il fut résolu, que, pour éviter les inconvénients, nous irions nous-mêmes, munis de bonnes procurations de la main des maris, souper chez eux avec leurs femmes à huis clos pour éviter le scandale. Nous ptîmes un plaisir infini à voir les dif-

férentes grimaces que ces quatre époux faiſoient en écrivant leurs procurations. Les plus jaloux ſur-tout nous réjouirent par les frayeurs mortelles qui étoient peintes ſur leurs viſages. Tout cela pourtant ne fut qu'un jeu. Nous allâmes ſouper à nos auberges, bornant notre vengeance à retenir les maris pendant la nuit dans le vaiſſeau, & à leur faire croire que nous ne laiſſerions pas leurs procurations inutiles. Nous avions fait connoiſſance avec tant d'autres Dames, qu'on ne doit point s'étonner ſi nous n'eûmes pas la curioſité d'aller voir celles-là, qui, lorſqu'elles revirent leurs époux, que nous eûmes ſoin de leur renvoyer le jour ſuivant, n'eurent pas, je crois, peu de peine à leur perſuader qu'ils en étoient quittes pour la peur.

Tandis que nous menions à St. Domingue une vie délicieuſe, dépenſant notre argent auſſi vîte que nous l'avions gagné, il nous arriva du petit Goave un renfort de douze Flibuſtiers François, qui nous arracherent à la molleſſe. Nous abandonnâmes bruſquement les plaiſirs pour appareiller, & nous mîmes à la voile avec tant d'ardeur, qu'on eût dit que nous partions pour remporter une nouvelle victoire. On s'endort dans l'iniquité. Nous ne ſongions pas qu'ayant paſſé tant de temps dans la débauche, nous courions peut-être au-devant des

châtiments que la justice divine nous préparoit.

Parmi les Flibustiers qui nous étoient venus du petit Goave, il y en avoit un d'un caractere bien nouveau dans cette profession. C'étoit un parfait Philosophe, un méditatif Malebranchiste, qui n'avoit jamais vu d'épées nues, & ne connoissoit la poudre à canon, que par les expériences qu'il avoit faites sur le ressort de l'air qu'elle contient. Ce qui paroîtra fort singulier, c'est que nous nous accommodions de lui à merveilles, quoiqu'il ne fût ni se battre, ni jouer, ni jurer, ni boire. Nous l'écoutions tous avec plaisir, sur-tout lorsqu'il parloit physique, & nous expliquoit la cause des éclipses, des vents, du flux & reflux de la mer; enfin des effets les plus surprenants de la nature. Ce qu'il faisoit en s'assujétissant le plus qu'il lui étoit possible aux expressions simples & convenables à la portée de ses auditeurs.

Sa conversation nous réjouissoit. Je n'oublierai jamais le discours qu'il nous tint la premiere fois qu'il nous raconta par quel hasard il se trouvoit avec nous. Il n'y pouvoit penser sans faire des exclamations qui nous divertissoient. Il semble, nous dit-il, que je sois né pour faire connoître au monde toute la bisarrerie du sort. Après avoir été depuis mon enfance jusqu'à présent com-

me enſeveli dans l'étude des Belles-Lettres, me voilà réduit aujourd'hui à courir les mers, non en curieux Naturaliſte, mais en qualité de Flibuſtier. Quelle étrange métarmorphoſe ! encore n'eſt-elle qu'une ſuite d'un autre caprice de mon étoile, dont je ne comprends pas moi-même comme j'ai pu être le jouet. Il s'arrêta dans cet endroit, & parut n'en vouloir pas dire davantage. Nous le priâmes de s'expliquer plus clairement, & nos inſtances furent d'autant plus fortes, que les Flibuſtiers qui l'avoient amené du petit Goave, & qui ſavoient ſon hiſtoire, rioient à gorge déployée de ſa réticence ; ce qui nous faiſoit penſer que qu'il nous céloit, méritoit bien d'être entendu. Nos prieres ne furent pas ſuperflues. Il reprit la parole en ces termes.

Vous voyez, Meſſieurs, que je ne me répands pas volontiers en diſcours vains, & que je ſuis aſſez ſilencieux. Mais vous ne me connoiſſez pas encore. C'eſt dommage qu'on ne puiſſe ici pratiquer un cabinet éloigné du bruit & du mouvement continuel qui ſe fait ſur votre vaiſſeau, vous m'y verriez renfermé de cinq ou ſix jours de ſuite, ſans ſortir & ſans dire un ſeul mot à ceux même qui m'apporteroient à manger. Tel eſt mon goût. C'eſt ainſi que j'ai toujours vécu. Auſſi ai-je toujours paſſé pour un mortel farouche ennemi des hommes, &

encore plus des femmes. Cependant, Meſſieurs, le pourrez-vous croire, je ne me ſuis exilé moi-même dans ce nouveau-monde, que pour en éviter une que j'ai épouſée dans un de ces moments malheureux, où le philoſophe cédant lâchement au concupiſcible, malgré ſa philoſophie, ſe laiſſe attacher au joug de l'hyménée.

Dans une ville de France aſſez loin de Paris, je pris pour femme une jeune perſonne des plus aimables, en même-temps des plus vives. Je ne fus pas quatre jours ſans m'appercevoir que j'avois fait une ſottiſe, & que je venois d'embraſſer un état qui ne me convenoit nullement. Mon épouſe, à force de ſoins & de complaiſances devint mon bourreau. Elle me ſuivoit ſans ceſſe, m'accabloit de careſſes, & ne m'abandonnoit pas un inſtant à moi-même. Etois-je à lire dans mon cabinet, elle m'y venoit chercher en danſant & en chantant, elle m'arrachoit le livre que je tenois dans mes mains, & me diſoit d'un air folâtre, qu'elle valoit mieux que tous les volumes de ma bibliotheque; de ſorte que pour lire en liberté, j'étois obligé de ſortir de la ville, ou de me retirer chez un ami. Enfin, elle aimoit autant la ſociété, que j'avois de goût pour l'étude & pour la retraite. Depuis qu'il étoit jour chez Madame, c'étoit juſqu'au ſoir une compagnie nombreuſe. Paſſe en-

core ſi, ne trouvant pas mauvais que ma femme vécût de cette ſorte, j'euſſe eu de mon côté la liberté de vivre à ma fantaiſie; mais non, elle prétendoit que je ſuiviſſe la ſienne, elle vouloit, diſoit-elle, me convertir, me façonner, & ſur-tout empêcher que la lecture ne m'incommodât. Comme vous êtes changé! s'écrioit-elle quelquefois, c'eſt la lecture qui vous échauffe; il faut que je brûle tous ces vilains livres qui vous tuent à vue d'œil.

J'avois beau enrager en moi-même & maudire mon mariage, ma folle épouſe m'obligeoit à faire par complaiſance tout ce qui lui plaiſoit. Cependant après quelques mois, elle ceſſa de me tourmenter; & déſeſpérant de changer un Philoſophe endurci, elle me laiſſa lire tout à mon aiſe, ſans s'obſtiner davantage à vouloir me faire tenir une autre conduite, & ſans ſonger à réformer la ſienne. Au contraire, elle redoubla ſa dépenſe, & fit une ſi prodigieuſe diſſipation de mon bien en repas, habits, meubles, jeux & ſpectacles, qu'en moins de deux ans, elle me ruina. Je ne me voyois pour toute reſſource, qu'une habitation que mon pere m'avoit laiſſée en mourant, & qui étoit habitée par un homme qui y avoit quelque part, & qui différant toujours à compter avec moi, ne m'avoit encore envoyé en Europe aucun argent.

Quand je vis donc, il y a cinq ou ſix mois, qu'il ne me reſtoit pas de quoi payer le quart de ce que ma femme devoit au boulanger, au boucher, au rôtiſſeur, à la lingere, &c. je partis ſans lui dire adieu, pour m'épargner la peine d'entendre la muſique qu'elle m'auroit chantée là-deſſus; je m'embarquai pour Saint-Domingue, dans l'eſpérance d'y vivre heureux & tranquille, puiſque j'y vivrois loin de ma femme. Mais en y arrivant, je trouvai que l'habitation ſur laquelle j'avois compté avoit été vendue, & que le frippon de vendeur n'étoit plus dans le pays. Cette nouvelle me frappa ſi vivement, que je penſai me repentir d'avoir quitté mon épouſe. C'eſt tout dire. On ne parloit alors au petit Goave, que des richeſſes immenſes que les François gagnoient à la ville Eſpagnole. Je logeois avec pluſieurs de ces Meſſieurs qui m'écoutent. Je leur avois conté mon infortune. Ils me plaignoient; & voyant que je ne ſavois de quel bois faire fleches, ils me propoſerent de les ſuivre. J'acceptai, la propoſition; & je m'en applaudirois, ſi je ne craignois de paroître un confrere indigne de vous. Car enfin, je n'ai pas le cœur guerrier; je le ſens bien. Je ne ſaurois entendre un coup de fuſil ſans trembler.

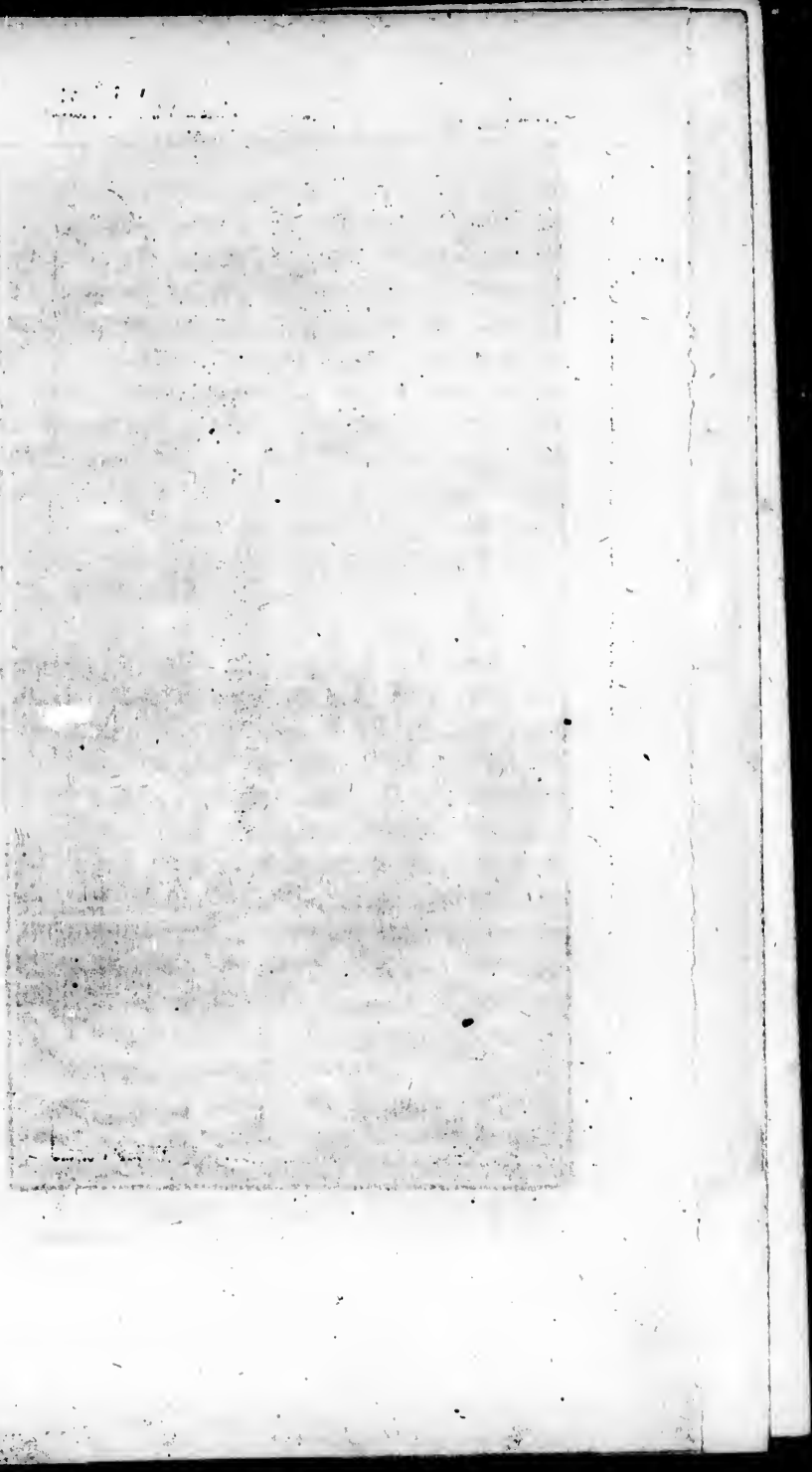
Ce nouveau Flibuſtier, s'il faut lui donner ce nom, parce qu'il étoit parmi nous,

finit là ſon hiſtoire. Je pris enſuite la parole, & je lui dis qu'il ſeroit bien plutôt aguerri avec des Flibuſtiers, qu'avec ſa femme : qu'il n'auroit pas été deux fois au cul d'un gros vaiſſeau, expoſé à des courſiers de vingt-quatre livres de balle, qu'il ne ſeroit plus épouvanté du bruit d'un coup de fuſil. J'ajoutai néanmoins qu'il ſeroit maître de ſe tenir à la manœuvre, & de nous voir combattre, ſans ſe mettre de la partie juſqu'à ce qu'il fût fait aux mouſquetades & aux coups de canon.

Nous étions plus impatients que lui de rencontrer quelque vaiſſeau qui nous donnât occaſion de lui montrer de quelle maniere nous prétendions l'accoutumer au feu. Ce qui pourtant n'arriva que deux mois après. Un matin en doublant la petite iſle des Tortues, il ſe préſenta devant nous un bâtiment Anglois, auquel nous allâmes ſans balancer. Le Capitaine qui le commandoit, auroit cru ſe déshonorer en nous évitant. En effet, il ne voyoit qu'un petit vaiſſeau de huit pieces de canon, qu'il ne croyoit pas aſſez téméraire pour oſer en attaquer un de quarante-ſix pieces, & de trois cents hommes d'équipage. Il ne connoiſſoit pas encore les Flibuſtiers. Son maître & ſon contre-maître qui ſavoient quelle ſorte de gens nous étions eurent à ce ſujet une priſe très-vive avec lui, à ce qu'ils nous

dirent eux-mêmes après l'action. Le maître remarquant que nous nous approchions toujours d'eux à bon compte, lui conseilla de se préparer au combat. Ne vous inquiétez point, lui dit le Capitaine, devez-vous craindre une chaloupe que je pourrois faire hisser toute entiere sur mon pont. C'est une chaloupe, si vous le voulez, lui répondit le maître un peu piqué ; mais cette chaloupe contient une centaine d'hommes que vous allez voir sauter sur votre bord, pour vous épargner la peine de les y hisser ; & si vous n'y prenez garde, ils vous culbuteront vous & votre équipage, tout nombreux qu'il est.

Après une assez longue altercation, la prudente sagesse du maître, l'emporta sur la trop grande confiance du Capitaine Rodomont. Ils se préparerent un bon retranchement ; après quoi, ils nous firent la galanterie de nous attendre, bien résolus d'empêcher l'abordage, ou du moins de faire pour cela tous les efforts dont ils étoient capables. La mer étoit fort agitée, & leurs premieres bordées de canon nous firent moins de mal que de peur à notre Philosophe. Mais dans la suite, nous fûmes presque entiérement désemparés de nos voiles & de nos manœuvres ; de sorte que si nous n'eussions pas saisi l'occasion qu'un coup de vent nous offrit de jetter nos grapins d'abordage



bordage à leur poupe, nous allions être
complètement rasés. Leur canon leur devint
alors inutile, à l'exception de leurs deux
courtiers, dont ils ne firent pas même grand
usage, parce que je faisois faire feu sans re-
lâche dans leurs sabords. Nous accordâmes
à la fin leur pa[illegible]

[illegible] le temps que nous nous battions,
[illegible] nos fabres, & en prit leurs
[illegible] & des éponges, le boulet vouloit
[illegible] nous nous contentions
[illegible] à fond.
[illegible] je commençois
[illegible] de fort rudes,
[illegible] je tentois que j'allois tomber sur les
[illegible] lorsque tout-à-coup il ent la caille
[illegible] d'un coup de pistolet. Ne pouvant
[illegible] il prefera la mort de son
[illegible] en plongeant le poignard dans
[illegible] affoibli par les coups de feu que j'a-
[illegible] reçus, & par la perte que nous fi-

bordage à leur poupe, nous allions être totalement rasés. Leur canon leur devint alors inutile, à l'exception de leurs deux coursiers, dont ils ne firent pas même grand usage, parce que je faisois faire feu sans relâche dans leurs sabords. Nous montâmes à la fin sur leur pont, non sans beaucoup de peine à cause des vagues, & en essuyant un feu si terrible de leur mousqueterie, que j'y perdis du moins le tiers de mon monde. Nous ne commençâmes à respirer que quand nous combattîmes avec les armes blanches.

Dans le temps que nous nous battions, nous avec nos sabres, & eux avec leurs épées & des espontons, le hasard voulut que le Capitaine & moi, sans nous connoître, nous en vinssions aux mains seul à seul. Nous nous attachâmes l'un à l'autre, & j'avouerai sincérement que je n'ai jamais eu affaire à un si rude jouteur. Rebuté de lui voir parer tous mes coups, je commençois à ne lui en plus porter de fort rudes, & je sentois que j'allois tomber sous les siens, lorsque tout-à-coup il eut la cuisse cassée d'un coup de pistolet. Ne pouvant plus se soutenir, il mesura la terre de son corps, ou plutôt le pont, & sa chûte un instant après fut suivie de la mienne, tant j'étois affoibli par les coups de feu que j'avois reçus, & par le sang que j'avois per-

du. Cependant mes camarades preſſerent ſi bien les Anglois, qu'ils les obligerent à ſe retirer entre leurs deux ponts, où, les accablant de grenades & de flacons de poudre qui brûloient juſqu'à leurs habits, ils les contraignirent d'amener.

J'étois entre les mains du Chirurgien, qui me voyant ſans connoiſſance, employoit toute ſon habileté à me faire reprendre mes eſprits; & quand il en fut venu à bout, je lui demandai ſi nous étions vainqueurs ou vaincus. Il m'apprit, avec une joie, que l'idée d'une grande fortune lui inſpiroit, que le vaiſſeau Anglois étoit à nous; qu'il revenoit d'Angole; que ſon leſte étoit de morphil ou d'ivoire, & ſa charge de cinq cents cinquante negres, avec beaucoup de poudre d'or. Véritablement on ne pouvoit faire une plus riche priſe. Auſſi mes confreres s'en applaudiſſoient-ils, en faiſant éclater leur raviſſement par des tranſports inexprimables. Mais, hélas! que leur joie fut de peu de durée! Ils n'eurent pas le temps de compter leurs richeſſes. La fortune les leur enleva bien promptement. Elles ne furent à eux que depuis huit juſqu'à onze heures du matin, & ils payerent chérement une ſi courte poſſeſſion.

En voulant gagner la Quaye St. Louis, qui étoit le port François le plus proche de l'endroit où nous nous trouvions, nous

allions juſtement à la rencontre du *Jarſey*, navire Anglois, garde-côte, de cinquante-quatre pieces de canon. Ce vaiſſeau croiſoit ſur les côtes de l'Eſpagnole, avec une frégate de trente-ſix pieces. Notre bâtiment étoit ſi délabré, que nous n'eûmes pas même la penſée de chercher à leur échapper. Néanmoins dans notre déſeſpoir, nous nous préparâmes à nous défendre. Je me fis porter ſur le pont, où ne pouvant me ſoutenir, même aſſis, on m'accommoda de façon, qu'étant couché ſur le dos, les bras libres, & la tête un peu élevée, je pouvois encore tirer quelques coups de fuſil. Quinze hommes qui conduiſoient notre priſe, furent d'abord tentés de mettre le feu aux poudres, & de faire ſauter le vaiſſeau; mais remarquant que nous nous apprêtions au combat, ils firent la même choſe. Je n'avois avec moi que vingt-cinq hommes, en comptant le Philoſophe & les bleſſés.

Le *Jarſey* vint à nous le premier; & nous voyant ſi peu de monde, nous attaqua ſans attendre la frégate. Les quinze hommes qui montoient le navire pris, ſuffiſant à peine pour manœuvrer, ne lui parurent pas fort à craindre. Il ne s'attacha qu'à notre vaiſſeau; & comme il s'apperçut que, trop foibles pour ſonger à l'abordage, nous prenions par néceſſité le parti de nous

tenir ſur notre bord, il ne manqua pas de ſe régler là-deſſus. Pour nous expédier plus promptement, il chargea ſon canon à mitrailles; & indigné contre nous de ce que malgré de tels préparatifs, nous ne nous diſpoſions point à amener, il ſe mit à nous paſſer ſur le corps à chaque inſtant avec ſon gros vaiſſeau qui briſa le nôtre; il alloit indubitablement nous couler à fond, ſi nous ne nous fuſſions pas prudemment déterminés à nous rendre.

Le Capitaine trouva notre priſe bien maltraitée; & piqué de la réſiſtance que nous avions oſé lui faire avec des forces ſi inégales, il nous traita très-rudemment de paroles & d'effet. Il nous fit charger de fers tout bleſſés que nous étions, & nous laiſſa le reſte du jour ſans nous faire panſer. Auſſi périrent pluſieurs de nos compagnons, de qui les bleſſures ſans cela n'auroient pas été mortelles. Conſidérant toutefois le lendemain que nous étions réduits à une vingtaine tout au plus, il permit à notre Chirurgien de prendre ſoin de nous, & nous fit ôter nos fers trois jours après.

Ce n'étoit qu'en chemin faiſant que le *Jarſey* nous avoit pris, il s'imaginoit que la fortune lui gardoit encore d'autres faveurs. Il continua de croiſer au nord de l'Eſpagnole, nous traînant après lui comme en triomphe. Nous deſirions ardemment

qu'il rencontrât quelque gros bâtiment Espagnol ou François, afin que nous pussions nous révolter pendant le combat. Nos vœux ne furent pas exaucés, & le *Jarsey* ne fit point d'autre capture. Il demeura pourtant en mer si long-temps, que l'eau lui manqua. Il étoit obligé d'envoyer la nuit ses chaloupes à terre pour en faire.

La vue de nos côtes nous donna une si furieuse envie d'essayer de sortir d'esclavage, qu'il n'y eut pas moyen d'y résister. Un soir entre autres ayant reconnu au clair de la lune le lac Tiburon, j'entrepris avec trois autres Flibustiers, aussi téméraires que moi, de nous y sauver à la nage, quoiqu'il fût éloigné de nous pour le moins de deux milles. Nous aurions peut-être réussi dans cette périlleuse entreprise, sans un accident qui nous arriva. Un de mes trois camarades, qui étoit le meilleur de mes amis, & très-mauvais nageur, ayant voulu être de la partie, s'épuisa bientôt. Nous n'étions pas au quart du chemin, qu'il m'appella. J'allai à son secours. Il s'appuya quelques instants sur moi pour se reposer; après cela il se remit à nager; mais sentant bien qu'il n'auroit pas la force de gagner le lac, il jugea plus à propos de reprendre ses fers, que de les briser sottement en se noyant. Il cria donc, & découvrit notre fuite. On tira aussi-tôt quelques coups de canon pour avertir les cha-

loupes qui étoient à terre de venir nous reprendre. Ce qu'elles firent, non ſans nous régaler de quelques coups de rames, pour ſervir de prélude aux ſouffrances qu'ils nous préparoient. On nous remis aux fers dès que nous fûmes à bord du *Jarſey*, & l'on nous conduiſit dans cet état à la Jamaïque.

Là, nous fûmes livrés à toute la mauvaiſe volonté qu'avoit pour les François un vieux Gouverneur à tête chauve, qui néanmoins étoit lui même François de nation. Il nous fit enfermer à trois lieues de Keneſton, dans une priſon où l'on mettoit ordinairement les negres déſerteurs. Huit jours après, il nous manda pour nous exhorter à ſervir contre la France, m'offrant en particulier un plus grand vaiſſeau que celui que je venois de perdre. Nous lui répondîmes tous ſans héſiter, que nous étions nés ſous le pavillon blanc, & que nous y voulions mourir. Irrité de notre réponſe, qui lui parut un reproche que nous lui faiſions d'avoir tourné caſaque à ſon Prince, il donna ordre fort charitablement qu'on diminuât nos vivres, & qu'on nous reconduiſît en priſon, par des chemins remplis de brouſſailles, & d'une eſpece d'épines, appellée raquette, dont les pointes déchiroient nos jambes nues, & nous entroient dans la plante du pied. Sitôt que nous étions arrivés à notre priſon, nous étions obligés de nous ar-

racher ſoigneuſement les uns aux autres toutes ces épines, parce qu'autant qu'il en reſtoit de pointes dans notre chair, autant il s'y formoit d'abcès douloureux.

Le deſſein qu'avoit le vieux renégat de nous contraindre à trahir comme lui notre patrie, nous procuroit ſi ſouvent l'honneur de lui aller, de cette maniere, faire notre cour à Keneſton, que nos playes n'étoient pas plutôt guéries, que nous nous en faiſions de nouvelles. Outre cela, les ſoldats qui nous conduiſoient, ravis de ſe voir autoriſés à nous maltraiter, nous tourmentoient de mille autres façons, étant perſuadés qu'ils faiſoient par ce moyen grand plaiſir au Gouverneur. Pendant l'eſpace de ſix mois que nous demeurâmes dans cet endroit affreux, cinq de nos camarades, du nombre deſquels fut notre Philoſophe, ſuccomberent aux maux qu'on nous fit ſouffrir. Ces priſonniers infortunés contribuerent eux-mêmes après leur mort à augmenter nos peines, puiſqu'on laiſſoit pourrir leurs cadavres à nos yeux, ſans qu'il nous fût permis de les couvrir de terre, & de leur donner ainſi du moins la ſépulture.

Le premier dont la mort finit ſa miſere, ſe nommoit ſimplement le Baron. L'on aſſuroit qu'il étoit fils d'un Gentilhomme de France qui portoit véritablement, & à bon droit le titre de Baron. Je ne me ſouviens

pas de quelle famille il étoit, car je n'ai entendu prononcer ſon nom qu'une fois. Ce malheureux compagnon de nos diſgraces n'eut pas rendu les derniers ſoupirs, qu'il fut étendu ſur quatre perches, & expoſé à la porte de notre priſon. Nous n'eûmes pas la peine d'écarter de ſon corps les oiſeaux & les autres bêtes carnacieres; le pauvre garçon n'avoit que la peau ſur les os, & les chaleurs du climat en eurent bientôt fait un ſquélette.

La cruauté du Gouverneur ne remplit pas ſon attente. Il ne put jamais nous forcer à imiter ſa lâcheté. Ce qui l'obligea de nous envoyer en Angleterre avec un convoi de quarante vaiſſeaux marchands qui y paſſoient ſous l'eſcorte de quatre vaiſſeaux de guerre. On nous débarqua en Irlande dans les priſons de Kinſale, où nous trouvâmes une nombreuſe compagnie. Il y avoit plus de quinze cents François, & entr'autres tout l'équipage du *Coyvantrik*.

En changeant de priſon, nous ne fîmes que changer de bourreaux, avec cette ſeule différence que ceux de la Jamaïque nous avoient maltraités pour nous faire prendre parti contre la France; au-lieu que ceux de Kinſale ne le faiſoient que pour s'amuſer & ſatisfaire leur cruauté naturelle. Les ſoldats & le géolier, nommé Meſtre Paipre, qu'on auroit avec juſtice pu appeller maître

frippon, sembloit n'avoir en vue que de se défaire de nous peu-à-peu & sans éclat. Outre qu'ils appréhendoient les représailles, ils ne vouloient pas que la Reine en fût instruite; car ils savoient bien que cette Princesse les feroit punir, si elle apprenoit jusqu'à quel point ils étoient barbares.

Il est certain que leur plus grande récréation étoit de nous voir souffrir. Ces démons se divertissoient à nous faire battre pour un morceau de pain ou de viande, comme on fait en Angleterre les coqs, & en France les chiens. Ceux d'entre nous qui dévoroient en secret leurs soupirs, sans pouvoir se résoudre à donner à ces inhumains des passe-temps si dignes d'eux, n'étoient pas moins à plaindre, puisqu'on les laissoit mourir de faim, comme des lâches, disoit-on, qui ne méritoient pas qu'on les fît subsister. On les assommoit de coups de cannes tous les matins, quand on nous faisoit passer en revue pour nous compter; & dans les froids les plus rigoureux, on ne leur donnoit ni paille ni couvertures; au-lieu que ceux qui se battoient bien pour avoir l'honneur de contribuer aux divertissements de Nosseigneurs Mestre Paipre & les soldats, étoient un peu mieux traités.

Je vis ainsi périr misérablement plusieurs de mes camarades, qui nous conjuroient en mourant moi & nos autres Flibustiers de

venger leur mort, si nous avions le bonheur de sortir jamais de cette horrible prison. Nos bourreaux avoient établi une loi qui faisoit bien connoître qu'ils prenoient grand plaisir à cette sorte de spectacle. Le dispositif de cette loi étoit que celui de nous qui se battroit contre tous venants, & demeureroit vainqueur, seroit appellé le coq des prisonniers; & pour rendre ce titre honorable encore plus digne d'envie, ils y avoient ajouté le droit de faire les portions des autres, & de prélever pour sa bouche, & pour celle de ses meilleurs amis, ce qu'il y auroit de moins mauvais, & cela jusqu'à ce qu'il eût trouvé son vainqueur.

Cette loi me fit prendre la résolution d'employer tout ce qui me restoit de force pour devenir le coq, & nous procurer à mes amis & à moi de quoi traîner notre vie encore quelque temps. Mais il n'étoit pas facile d'exécuter heureusement ce dessein. Ils s'agissoit de chasser de cette place un gros Breton qui avoit déja tué quatre ou cinq prisonniers qui avoient eu la témérité de la lui disputer. Ce combat étoit d'autant plus propre à prolonger le plaisir des Anglois, qu'il falloit se battre sans armes, & que la victoire n'étoit complete que par la mort du vaincu. Rien ne pouvoit être mieux imaginé que ce réglement, parce que tel qui osoit entrer en lice contre le coq, étant

à-peu près de sa force, défendoit souvent sa vie pendant plusieurs heures. Quelle volupté pour Messieurs les spectateurs.

Je balançai long-temps à prêter le colet au redoutable tenant qu'il étoit question de terrasser. Quand je l'examinois attentivement, je désespérois de le vaincre. C'étoit un gros noiraut qui me paroissoit plus fort que moi. De plus, j'avois ouï dire que les Bretons étoient les plus adroits de tous les hommes à l'exercice de la lutte. Le temps me pressoit pourtant de me déterminer; ma force diminuoit tous les jours faute de nourriture, & je voyois mes camarades sur les dents. Enfin, le hasard s'en mêla, & me fit prendre mon parti.

Une sentinelle m'ayant entendu murmurer au sujet des parts que le coq nous avoit faites, l'appella, & lui dit que je le menaçois. Le Breton vint à moi, & me demanda en ricanant, si je n'aurois pas envie de me charger du soin de les faire à mon tour; qu'il seroit bien curieux de voir si j'aurois assez de cœur pour cela. Cette bravade m'échauffa le sang; je ne regardai plus le coq que comme un poulet, & je lui dis avec fureur que je le prenois au mot. Les soldats & quelques prisonniers firent à l'instant un cercle autour de nous. Je leur fis connoître que les Canadiens ne le cédoient aux Bretons ni en force, ni en adresse. Je

l'étendis pas terre tout de ſon long, & ſi rudement, qu'il y demeura comme mort. J'eus moi-même horreur de ma victoire, que je ne pus pouſſer plus loin, quoique pour la rendre parfaite la loi voulût la mort du vaincu. Les ſpectateurs ſe contenterent auſſi de le voir ſans ſentiment, & Meſtre Paipre l'ayant fait emporter, me proclama coq des priſonniers.

Je n'exerçai pas long-temps mon emploi. Ce n'eſt pas que quelqu'un me le fît perdre de la même façon que je l'avois gagné. La victoire que j'avois remportée rempliſſoit de terreur tous les priſonniers, qui s'étant imaginés qu'il n'y avoit point d'homme plus fort que mon Breton, n'étoient nullement tentés de ſe jouer à ſon vainqueur. Je conſervai donc ma place glorieuſement pendant quinze jours, au bout deſquels je tombai malade. Ne pouvant donc plus m'acquitter de mes fonctions, je perdis tous mes privileges.

Nous voilà donc, mes confreres & moi réduits encore à ſouffrir la faim, & de plus le froid exceſſif qu'il faiſoit alors (1). Ce qui ne ſervoit pas peu au deſſein des Anglois. Il n'y avoit pas de jour qu'il ne mourût dix à douze priſonniers. Je me ſouviens que dans ces triſtes moments, nous bornions

(1) En Janvier 1710.

nos souhaits les plus ardents à ne point manquer de paille fraîche & de pain. Je crois même que nous nous serions mieux trouvés de coucher sur la dure que sur la paille qu'on nous donnoit, parce qu'on la changeoit si rarement, qu'elle se réduisoit en poussiere, & devenoit très-désagréable à sentir. Avec cela nous n'avions à quatre qu'une méchante couverture de poil de chien, si usée, qu'elle ne tiroit pas d'elle-même son plus grand poids. Dans ce pitoyable état, nous nous disions adieu les uns aux autres, & nous comptions combien à-peu-près de jours chacun de nous avoit encore à vivre; moins touchés de la mort même que de l'impossibilité où nous étions de nous venger. Notre Religion, je l'avoue, auroit dû nous obliger à faire un meilleur usage de nos peines; mais nous n'avions pas assez de vertu pour être capables d'un si grand effort.

Parmi les autres prisonniers, il y avoit de ces gueux de profession, qui n'ayant point oublié leur premier métier en prenant le mousquet, fatiguoient tellement par leurs lamentations les personnes qui venoient dans les prisons, qu'ils attrapoient toujours quelques Fardins, petite monnoie de la valeur à-peu-près des liards de France. Ils trouvoient moyen par-là de prolonger leur misere. Un de ces misérables me

voyant à l'extrêmité, par conſéquent hors d'état de me défendre, vint à moi, me reprocha la mort du coq Breton ſon parent, qui s'étoit effectivement aviſé de mourir depuis notre combat, & ſe mit à me frapper à coups de pieds ſur l'eſtomac & ſur le viſage. Il falloit que je fuſſe bien mal, puiſque je n'eus pas même la force de jurer.

J'étois cependant plein de connoiſſance, & j'entendois mes camarades, qui ſe ſentant trop foibles pour pouvoir me ſecourir, s'entredemandoient s'il n'y avoit perſonnne parmi eux qui fût aſſez fort pour ſe lever, & aſſommer ce malheureux. J'ignorois ce que c'étoit que la patience, & j'en fis un pénible eſſai pendant le reſte de la journée. Je n'ai de ma vie prié Dieu de ſi bon cœur qu'alors. Je ne lui demandois ſeulement que de me renvoyer la ſanté pour un quart d'heure. Le motif de ma priere ne la rendoit pas digne d'être exaucée. Auſſi ne le fut-elle point.

Je voulus prendre le ſoir quelque nourriture, ſi l'on peut appeller de cette ſorte la valeur d'une demi-once de mie de pain trempée dans de l'eau. Cela ne laiſſa pas de me procurer trois ou quatre heures de ſommeil la nuit ſuivante, de façon que le lendemain matin je crus que j'allois reprendre des forces. Sur les dix heures, mon ennemi qui venoit apparemment de dejeûner

de quelque aumône qui lui avoit été faite, se coucha sur la paille assez près de moi, & s'endormit presque aussi-tôt. J'en ressentis une secrete joie ; & me disposant sans balancer à écraser un homme qui s'offroit à ma vengeance, je commençai à me traîner vers lui en roulant avec moi mon chevet qui étoit l'unique instrument dont je pusse me servir pour réussir dans mon dessein. Lorsque je fus près de ma victime, j'implorai intérieurement l'assistance du Ciel, comme si je me fusse préparé à faire la plus belle action du monde ; & ne doutant point que le Seigneur ne soutînt mon bras, de même qu'il avoit fait celui de Judith ; mais quoique la pierre ne pesât que sept ou huit livres, il me sembla, quand je me mis en devoir de la lever pour en casser la tête de mon ennemi, qu'elle étoit aussi pesante que le rocher de Sisiphe.

Quelle mortification pour moi de voir mon attente trompée ! Hé quoi, disois-je tout bas, après avoir cent fois enlevé de terre des poids de cinq cents livres, je ne puis aujourd'hui en lever un de sept ! Ciel, faut-il que ma foiblesse trahisse mon ressentiment ! Je fus si touché de cette pensée, & je sentis mon cœur pressé d'une si vive douleur, que je ne pus m'empêcher de fondre en larmes. C'étoit pour la premiere fois de ma vie que j'en répan-

dois. Mes camarades, de leur côté, attentifs à mon action, s'étant apperçus que je n'avois fait qu'un effort inutile pour me venger, ne purent retenir leurs pleurs. Une ſcene ſi touchante attendrit le géolier qui paſſa dans ce temps-là; il demanda pourquoi nous étions ſi fort affligés; & quand il eut appris la cauſe généreuſe de mon déſeſpoir, car je ne lui en fis pas un myſtere, il me dit d'un air compatiſſant qu'il auroit ſoin de moi, parce qu'il aimoit les braves gens.

Meſtre Paipre, par cette rare pitié, découvroit ſon caractere inhumain; s'imaginant voir dans mon procédé toute la barbarie & la férocité dont il étoit paîtri, il ne pouvoit ſe défendre de s'intéreſſer pour un homme qui lui paroiſſoit ſympathiſer avec lui. Deux heures après, il m'en donna de bonnes marques; on m'apporta de ſa part dans une écuelle de la ſoupe de ſon propre pot, avec un petit morceau de bœuf par-deſſus. Je bus un peu de bouillon, & ſuçai une partie de la viande, après en avoir fait part à mes confreres, dont il y en eut deux qui refuſerent de manger, pour être, diſoient-ils, plutôt délivrés de tous leurs maux. Véritablement l'un expira la nuit ſuivante, & l'autre ſe trouva deux jours après étouffé de quantité de terre & d'ordures qu'il avoit avalées.

Pour moi, livré aux maximes des Sauvages dont j'avois été imbu dès mon enfance, je me roidissois contre mon sort. Je ne respirois que la vengance, & je ne mangeois que pour devenir en état de satisfaire cette passion. Je faisois serment à mes malheureux Flibustiers de ne pas laisser leurs peines impunies, leur protestant que si je me prêtois au soin que le géolier prenoit de me conserver la vie, ce n'étoit uniquement que pour les venger. Serment que je n'ai que trop bien gardé dans la suite pour les péchés des premiers Anglois, qui me tomberent entre les mains au sortir de ma prison. J'en demande pardon à Dieu présentement; mais j'ose dire que je ne devins cruel qu'à leur exemple. On sait qu'auparavant je traitois avec beaucoup d'humanité les prisonniers que je faisois.

Quoique je me fusse attiré la compassion de Mestre Paipre, les égards qu'il avoit pour moi n'alloient pas jusqu'à me fournir des consommés, & autres aliments confortatifs. Sa générosité ne s'étendoit pas si loin; & ce qu'il appelloit me bien nourrir, n'étoit autre chose que de ne me pas laisser mourir de faim. J'aurois néanmoins été très-content de lui, s'il eût voulu à ma considération pousser la charité jusqu'à soulager mes camarades; mais ils n'avoient pas eu comme moi le bonheur d'acquérir son esti-

me. Je les vis enfin périr tous l'un après l'autre.

J'avois remarqué plus d'une fois que ceux des autres prisonniers qui savoient quelque métier, & que les bourgeois de Kinsale venoient chercher le matin, & ramenoient le soir, après les avoir fait travailler tout le jour, étoient les moins misérables. S'ils menoient une vie dure & pénible, ils avoient la consolation de manger tout leur saoul. Ce qui me paroissoit le plus grand des plaisirs après celui de la vengeance. Je résolus donc de dire au premier artisan qui viendroit demander un ouvrier, que j'étois de sa profession. La fortune qui me persécutoit me fit tomber en mauvaises mains. Il se présenta un armurier chez lequel personne n'avoit envie d'aller. Il passoit pour un brutal, qui prenoit des ouvriers plutôt pour les battre que pour les faire travailler. Je ne fus pas dans sa maison, que je m'apperçus bien que ce n'étoit pas une trop bonne pâte d'homme. Il avoit un son de voix rude, & l'air du monde le plus méchant.

Il me donna d'abord un canon de fusil à limer. Je m'y pris assez bien pour qu'il n'eût rien à me dire. Il est vrai que j'étois merveilleusement excité au travail, par la vue d'un grand chaudron qui étoit sur le feu, & dans lequel je voyois pêle-mêle de la poirée, des oignons, des choux, & des crouttes de pain. Tout cela me faisoit

venir l'eau à la bouche, & m'inſpiroit de l'ardeur pour la beſogne. Enfin, le moment de manger, ce moment délicieux arriva; & pour comble de bonheur, au-lieu de me donner une ſimple portion, comme je m'y attendois, on me fit l'honneur de me permettre de porter la main au chaudron, ſans en prévoir les conſéquences; car peut-être m'auroit-on taillé mes morceaux, ſi l'on eût deviné le ravage que j'y allois faire. Cependant l'armurier, ſa femme, & ſa fille, bien-loin de témoigner qu'ils ſe repentoient de m'avoir laiſſé la liberté de manger à diſcrétion, paroiſſoient ſe divertir à me voir dévorer ce qu'il y avoit dans le chaudron. La fille de l'armurier, ſur-tout étonnée de mon appetit, dit à ſon pere : Aſſurément cet homme-là n'eſt pas fait comme nous; il faut qu'il ſoit creux juſqu'aux talons. Il a lui ſeul beaucoup plus mangé que nous tous. Cela eſt vrai, répondit le patron, & il va ſans doute travailler à proportion; autrement nous ne ſerons pas amis.

C'étoit bien mon deſſein. J'étois trop content de mon dîné, pour ne pas m'attacher au travail. Je voulois conſerver une ſi bonne pratique; & pour mieux faire ma cour au maître, je me ſerois volontiers mis en chemiſe, ſi j'en euſſe eu une; mais je n'avois plus depuis long-temps qu'une méchante veſte de toile, que la modeſtie me défendoit de quitter. Je me mis donc joyeuſement

à l'ouvrage ; & pendant un quart d'heure cela n'alla point mal. Je me sentois seulement les bras un peu plus pesants qu'avant le dîné. J'étois si rempli de la bonne chere que j'avois faite, que j'aurois eu besoin d'une méridienne de trois ou quatre heures, pour me remettre en train de bien faire. Je ne respirois qu'avec beaucoup de peine, & le sommeil par malheur commençoit à vouloir me surprendre. J'avois beau pour l'écarter de mes sens, faire tous les efforts possibles, il répandoit sur moi ses plus doux pavots ; la lime me tomboit des mains. Je m'endormis debout.

L'armurier, qui m'observoit, ne trouvant pas son compte à mes petits assoupissements me réveilla la premiere fois d'un ton de voix si terrible, que d'un demi-quart d'heure, il ne me prit envie de m'endormir ; mais le sommeil étoit trop attaché à sa proie pour l'abandonner, & je cédai de nouveau à ses vapeurs. Alors le patron employant pour me réveiller un moyen plus efficace, m'appliqua sur l'omoplate un coup de lime des plus furieux, & dont je fus griévement blessé. Il n'en falloit pas tant pour dissiper entiérement mon sommeil, & me mettre en fureur contre l'armurier. Je lui déchargeai à l'instant sur la tête un si rude coup du canon de fusil que je limois, qu'il n'eut pas besoin d'un second pour tomber à mes pieds sans sentiment.

Sitôt que je le vis à terre, & noyé dans son sang, je sortis de sa maison, & pris la fuite sans savoir où je devois me refugier; mais je n'allai pas loin sans être arrêté par une foule de peuple qui me suivoit, & qui se donna la peine de me remener en prison. Tandis qu'on m'y reconduisoit, je me ressouvins que l'armurier en me présentant le matin à sa femme, lui avoit dit d'un air fâché, que Mestre Paipre faisoit plaisir à qui bon lui sembloit : & que ce Monsieur le géolier envoyoit des cinq & six ouvriers à certains bourgeois, pendant qu'il n'en accordoit qu'un à d'autres, & même de très-mauvaise grace. Je fis là-dessus le plan du plus hardi mensonge qu'on ait jamais inventé. J'eus l'effronterie de dire à Mestre Paipre que c'étoit à son sujet que j'avois eu dispute avec l'armurier, & que ce misérable manœuvre m'avoit dit de lui mille sottises que je n'avois pu souffrir.

Notre orgueilleux concierge prit feu sur ce faux rapport, & défendit qu'on me chargeât de fers, en disant tout haut que l'armurier avoit été traité comme il le méritoit. Lorsque je vis que le géolier ajoutoit foi bonnement à ce que je lui disois, je me mis à lui détailler les discours insolents que le bourgeois avoit tenu de lui, & les réponses que j'y avois faites; mais ne se sentant pas la patience que la longueur

de mon récit exigeoit de lui, ou bien craignant d'en trop entendre, il m'impoſa ſilence. Cela ſuffit, mon ami, me dit-il, je ſuis content de toi. Je reconnoîtrai le zele que tu as fait paroître pour moi, en puniſſant un perfide voiſin dont je ſaurai bien en temps & lieu tirer raiſon.

Les effets de ſa reconnoiſſance ſuivirent de près ſa promeſſe; & pour me récompenſer d'avoir ſi courageuſement pris ſes intérêts, ou, ſi vous voulez, d'avoir menti, il me donna un bon habit neuf, me fit manger à part, & doubler ma portion. Outre cela, il me permit de me promener à toute heure dans les cours de la priſon. Une ſi honnête liberté ne tarda pas à m'inſpirer un deſir violent de m'en procurer une plus grande, & je n'en cherchai pas long-temps les moyens. Il y avoit ſous un toît une longue perche, ſur laquelle les ſoldats étendoient quelquefois leur linge pour le faire ſécher. Je n'eus pas beſoin d'une autre échelle pour grimper ſur les murs, & elle me ſervit pour en deſcendre dans la rue encore plus commodément. Après quoi, je m'éloignai de la ville à toutes jambes.

C'eſt ainſi qu'une belle nuit, je ſortis des priſons de Kinſale. Je marchai juſqu'au jour au travers des terres, tirant toujours vers le nord, comme un homme qui avoit deſſein de ſe rendre à Corke, d'où je n'igno-

rois pas qu'il partoit ſouvent des vaiſſeaux pour l'Amérique. Au lever du ſoleil, je gagnai un bois où je me repoſai juſqu'à midi. J'y laiſſai l'habit de ſoldat dont Meſtre Paipre m'avoit fait préſent avec tant de généroſité. J'étois pourtant un peu mortifié de le perdre; mais après avoir conſidéré qu'il pouvoit me faire reconnoître, j'en fis un ſacrifice à ma ſûreté. Je me remis en chemin, & le reſte de la journée, je ne m'arrêtai dans aucun endroit.

La crainte de tomber entre les griffes des Connétables m'empêchoit de ſuivre les routes ordiraires; ce qui étoit cauſe que je faiſois ſix fois plus de chemin que je n'en aurois fait, ſi je n'euſſe eu rien à redouter. Le ſoir, je ſoupai de quelques choux que j'attrapai en paſſant par un jardin. J'en mangeai les cœurs, & je me fis la nuit une couverture, & un matelas des plus grandes feuilles. Une ſi mauvaiſe nourriture, & la fatigue d'une longue retraite me rendirent ſi foible, que le troiſieme jour ne pouvant plus marcher, je fus obligé de me coucher dans une prairie qui me ſervit à deux uſages, à me délaſſer, & à me faire ſubſiſter. Il eſt vrai que mon eſtomac ne pouvant s'accommoder loug-temps d'un pareil mêts, ne manqua pas de s'en défaire; ſi bien que je demeurai dans une inanition qui auroit été infailliblement ſuivie de ma mort, ſi un

homme charitable, averti par des enfants qui m'avoient vu manger de l'herbe, ne fût venu me secourir avec deux autres personnes qui me transporterent dans un village voisin.

On me mit d'abord sur de la paille dans une grange, où un homme d'une taille fort au-dessus de la médiocre, & qui sembloit n'être qu'un domestique, s'approcha de moi. Il me questionna sur ma Religion, & ne pouvant douter par mes réponses, que je ne fusse Catholique, il me fit porter sur le champ dans une petite chambre, où s'étant rendu aussi-tôt qu'on m'eût couché dans un assez bon lit, il parut s'intéresser à ma conservation. La premiere chose qu'on me fit, fut de me débarrasser par un bon vomitif de toutes les herbes que j'avois mangées. Ce remede, quoique salutaire, acheva de m'ôter toutes mes forces, & je restai un quart d'heure sans mouvement. Le grand homme croyant que j'allois expirer, ordonna à tous ceux qui étoient dans la chambre de sortir; puis s'étant approché de mon oreille, il me dit à haute voix de demander pardon à Dieu. Ce que je fis mentalement, ne pouvant prononcer une parole. J'entendis qu'il me donna l'absolution. Ensuite, il se retira.

Après sa retraite, d'autres personnes entrerent avec du lait, dont ils me firent avaler quelques gouttes à force de me tourmenter.

menter. Cela étant fait, on jugea qu'on devoit me laiſſer prendre du repos, & certainement on me tira par-là d'affaire. Je dormis d'un profond ſommeil qui dura cinq ou ſix heures ſans interruption, & le lendemain je me trouvai hors de danger. Je m'attendois alors à revoir le grand homme dont je viens de parler; mais il ne parut plus devant moi. Je jugeai que c'étoit quelque Prêtre caché dans cette famille, ou dans le voiſinage. Je ne ſais pas même ſi ce n'étoit pas un Évêque, qui, comme ceux de la primitive Egliſe, n'avoit pour cortege & pour tout équipage que ſes bonnes œuvres & ſa vertu. Ce qui me feroit croire que c'étoit un Prélat, c'eſt qu'après qu'il m'eut abſous & exhorté à offrir mes ſouffrances au Seigneur, il donna, ſi je ne me trompe, ſa bénédiction à l'hôte qui étoit ſeul dans la chambre avec nous, & qui s'étoit mis à genoux pour la recevoir. Je dis, ſi je ne me trompe, car dans l'état où j'avois l'eſprit, je ne pouvois guere compter ſur le rapport de mes yeux.

Au bout de quelques jours, je me ſentis bien rétabli. Alors les bonnes gens à qui j'en avois toute l'obligation, pour achever de remplir généreuſement tous les devoirs de l'hoſpitalité, me mirent dans le chemin de Corke avec ſix ſchelings, un bon habit, deux chemiſes neuves, & un petit ſac, où

il y avoit plus de pain & de bœuf salé que je n'en pouvois manger jusques-là, puisqu'il ne me restoit plus que quatre milles à faire.

J'étois trop malheureux pour pouvoir conserver tout cela long-temps. Je n'eus pas marché trois quarts d'heure que je rencontrai deux Connétables. Ils m'auroient peut-être laissé passer sans me rien dire, si la crainte de retourner en prison, ne m'eût fait quitter le grand chemin pour aller vers un bois qui n'en étoit pas éloigné. Je me rendis par-là suspect. Ils jugerent que je les fuyois, & que sans doute ce n'étoit pas sans raison. Ils m'eurent bientôt devancé, & ils me sommerent de me rendre à eux sans résistance. Si j'avois eu des armes pareilles aux leurs, je les aurois facilement mis en fuite, ou contraint à me demander quartier. Je ne laissai pourtant pas de me défendre tout désarmé que j'étois; mais je n'y gagnai que des coups. Ils furent les plus forts, & me menerent dans la maison d'un payſan, où ils me lierent les pieds & les mains, & me donnerent en garde au maître jusqu'au retour d'une expédition pour laquelle ils étoient aux champs. Ils lui recommanderent de veiller soigneusement sur moi, sous peine de prison, l'assurant au contraire qu'il seroit bien payé de ses peines, s'il ne me laissoit point échapper.

Ils lui promirent même toute ma dépouille, pour mieux l'engager à me bien garder.

Le villageois fut enchanté de cette promesse ; & regardant déja mon habit comme un bien qui lui appartenoit, il s'avisa, pour m'empêcher de le gâter la nuit, de vouloir me l'ôter par provision, pour m'en faire prendre un des siens qui étoit tout déchiré. Pour cet effet, commençant à me servir de valet-de-chambre avec quatre ou cinq personnes, il me délia les deux mains, & fit ce troc d'habits jusqu'à ma chemise inclusivement. Je souffris tout avec une patience admirable ; aussi mon géolier fut-il si content de ma docilité, qu'il eut égard à la priere que je lui fis de ne pas serrer fort étroitement mes liens, afin que je pusse me coucher & dormir. Lorsque j'eus soupé des provisions que j'avois dans mon bissac, je me jettai sur de la paille, où fouillant par curiosité dans les poches du mauvais habit dont j'étois revêtu, quelle fut ma joie d'y trouver un coûteau qu'on n'avoit pas eu soin d'en ôter. J'imaginai bientôt l'usage que j'en pouvois faire ; je m'en servis utilement pour couper les cordes qui me lioient ; & dès que j'eus lieu de penser que le payſan & sa famille étoient endormis, je sortis doucement de la maison, très-satisfait d'en être quitte pour mon habit.

Je repris la route de Corke, où j'arrivai

d'assez bonne heure ce jour-là. Mais n'osant entrer dans la ville dans l'équipage où les payſans m'avoient mis, je paſſai la nuit ſur le port, que j'examinai avec beaucoup d'attention. J'y remarquai bien des chaloupes qu'il m'auroit été facile d'enlever, ſi j'avois eu des camarades, & ce que je n'eus garde d'entreprendre tout ſeul. Quand je vis approcher le jour, je me retirai à l'extrémité d'un fauxbourg dans une eſpece de métairie. J'y cherchai un endroit où je puſſe dormir à couvert, & m'y cacher, parce que j'avois beſoin de repos. J'apperçus une petite étable ouverte, éloignée des autres maiſons, & j'y entrai ſans faire de bruit.

A peine y eus-je mis le pied, que j'entendis deux animaux grogner, comme pour m'avertir que la place étoit priſe. Si j'euſſe eu affaire à des gens raiſonnables, j'aurois employé les prieres & les politeſſes, pour obtenir une petite portion de leur logement; mais me voyant dans la néceſſité de me placer auprès d'eux ſans leur permiſſion, je m'avançai de leur côté, en prenant garde autant qu'il m'étoit poſſible, de les incommoder. Cependant avec toute ma bonne volonté, j'eus le malheur de marcher ſur le pied de l'un des deux, & le mal qu'il en reſſentit fut tel, qu'il ſe leva tout en colere & ſortit. Je me ſaiſis auſſi-tôt de ſa place, & ne la lui rendis pas quand il re-

vint après avoir boudé un quart d'heure à la porte. Il eſt vrai qu'il s'étendit à mes côtés, après quoi nous fûmes tranquilles & bons amis le reſte de la nuit.

Je paſſai la ſuivante au même gîte ; mais comme je n'avois rien mangé depuis ma ſortie de chez le payſan, la faim commença de nouveau à me dévorer les entrailles, j'avois beau pour les rafraîchir boire abondamment d'une belle eau claire que je puiſois dans un ruiſſeau qui couloit à deux pas de la métairie, cela ne faiſoit qu'appaiſer pour un moment mon eſtomac. Enfin, n'y pouvant plus réſiſter, je ſortis de ma retraite le troiſieme jour, pour voir ſi quelqu'un ne m'offriroit pas un morceau de pain. Je me promenai long-temps ſur le port, où, malgré la faim canine qui me tourmentoit, je prenois plaiſir à conſidérer les vaiſſeaux qui ſe préſentoient à ma vue ; & je n'en voyois pas un à la voile que je ne me repréſentaſſe qu'il étoit à moi. J'avois un air qui faiſoit pitié, & je m'appercevois bien à la maniere dont quelques perſonnes m'enviſageoient, qu'elles m'auroient volontiers donné l'aumône, ſi j'euſſe pu me réſoudre à la leur demander ; mais c'eſt à quoi ma fierté ne pouvoit abſolument conſentir. Je ne fus pourtant plus maître de moi, lorſqu'une ſervante vint renverſer preſque à mes pieds, un panier plein de balayeures de

cuiſine, parmi leſquelles je remarquai quelques reſtes de légumes qui me tenterent à un point, que je me jettai deſſus avec une extrême avidité.

Deux Quouakres (1) qui par haſard paſſerent auprès de moi dans cet inſtant, furent témoins de cette action. Pénétrés de la miſere où ils jugerent bien que je me trouvois réduit, & pour s'accommoder à la honte qui m'empêchoit de tendre la main aux paſſants, me jetterent chacun un ſcheling, ſans s'arrêter à me parler, de peur de me faire de la peine. Je leur fis la révérence, & ramaſſai leur argent; avec quoi j'allai dans une mauvaiſe auberge, où je me bourrai l'eſtomac de viande & de pain. Enſuite tirant vers la métairie, je regagnai mon étable.

Je n'y paſſai pas cette nuit auſſi tranquillement que les précédentes. La bonne chere que je venois de faire, en bannit la paix & la concorde: un moment après que je fus couché, une ardente fievre s'alluma dans mon ſang, & me cauſa un tranſport furieux. Je commençai contre le droit des gens à battre & à frapper mes deux hôtes, en criant comme ſi j'euſſe combattu avec

(1) Ou Kakers, eſpece de Sectaires en Angleterre, qui ſe piquent de pratiquer l'Evangile plus à la lettre que les autres. Ces Kakers ſont très-fideles au Roi, qu'ils tutoyent par reſpect en lui parlant.

mes Sauvages contre les Anglois. La raison me revenoit quelquefois ; & tandis qu'elle m'éclairoit, je gardois le silence ; mais sitôt qu'elle me faussoit compagnie, je recommençois à crier & à me débattre. Je fis apparemment ce train-là toute la nuit ; & pendant mes délires, il arriva bien des choses dont je n'eus aucune connoissance. Tout ce que je puis dire, c'est que le matin ayant repris l'usage de mes sens, je ne fus pas peu étonné de me voir au milieu d'une douzaine de femmes qui se disoient les unes aux autres : *That man dies, that man dies* (1).

De l'étable j'avois été transporté dans une chambre assez bien meublée, & mis dans un fort bon lit. J'appris que je devois ce secours plein de charité à une Dame Angloise, veuve de M. Ecak, Officier de Corke, qui venoit d'être tué dans la derniere campagne. Cette Dame avoit été élevée à Londres par une Françoise, qui lui avoit inspiré pour les François une bonne volonté dont elle me donnoit alors des preuves. Elle m'assura que j'étois chez elle dans une sûreté parfaite, & promit de me faire repasser en France, aussi-tôt que ma santé seroit bien rétablie. Elle me fournit en même-temps du linge & des habits. Cette Dame charitable pouvoit impunément avoir

(1) Le pauvre homme se meurt.

toutes ces bontés pour moi. Ma figure mettoit ſa réputation à l'abri de la médiſance. J'étois ſi craſſeux, ſi pâle, ſi maigre, ſi hideux, que j'avois moins l'air d'un homme que d'un ſpectre.

Je demeurai plus de deux mois chez Madame Ecak, qui, pour éviter les reproches de ſa nation ſi ennemie de la nôtre, me fit paſſer pour un parent de la femme Françoiſe qui l'avoit élevée. Pendant ce temps-là, je recouvrai entiérement ma ſanté. Alors ma généreuſe hôteſſe qui ſavoit bien que malgré l'intérêt qu'elle prenoit à mon ſort je ne jouirois pas en Irlande d'une parfaite tranquillité d'eſprit, fut la premiere à chercher l'occaſion de m'en éloigner. Elle m'embarqua dans un navire qui partoit pour la Jamaïque, & dont le Capitaine s'engagea par ſerment à me mettre à terre à l'Eſpagnole, où j'avois, à ce que je diſois, un agréable établiſſement.

Je me gardai bien ſur la route de dire aux Anglois qui j'étois, & pour quel deſſein j'allois aux Antilles. Si le Capitaine m'eût connu, malgré la parole qu'il avoit donnée à Madame Ecak, il auroit pu me faire trouver au fond de la mer, la fin d'une vie que je ne conſervois que pour faire à ſa nation la guerre la plus cruelle. En reconnoiſſant à Saint-Domingue le cap Tiburon, comme on fait ordinairement en

allant d'Europe à la Jamaïque, il me fit descendre dans sa chaloupe, & porter à terre. De-là, je me rendis d'habitation en habitation au petit Goave, où M. de Choiseuil fut extrêmement surpris de me revoir.

Il ne put sans frémir d'indignation entendre le récit que je lui fis des rigoureux traitements que j'avois reçus à la Jamaïque & en Irlande. Je les lui peignis si vivement, qu'il applaudit à l'impatience que je lui témoignai de m'en venger, moi, & tous les misérables qui avoient péri dans ce long & cruel esclavage. Tandis que j'étois dans une si belle disposition, il me donna un vaisseau nommé *le Brave*, & pour associés quatre-vingt-dix hommes qu'il fut assembler en moins d'un mois, & qui tous étoient fort propres à seconder mes intentions.

J'eus bientôt mis à la voile avec de pareils camarades. Il y avoit plus de deux ans que je ne m'étois vu de coutelas au côté. Je brûlois d'impatience d'essayer sur des Anglois si je savois encore m'en servir. Au lieu d'en attendre l'occasion, qui pouvoit me faire languir long-temps, je l'allai chercher sur les côtes de la Jamaïque, en croisant témérairement jusqu'à la vue de ses ports.

Le premier vaisseau que nous rencontrâmes, & qui étoit destiné à porter tout

le poids de notre vengeance & de notre fureur, n'avoit que dix-huit pieces de canon, & cent trente hommes d'équipage. Le Capitaine qui le commandoit, étoit un malin borgne qui avoit déja eu affaire à des Flibuſtiers. Dès qu'il vit que nous en étions, & que nous nous diſpoſions à l'attaquer, bien éloigné de prendre chaſſe, il parut vouloir nous tenir tête, ou du moins parlementer avec nous. Effectivement il nous envoya ſa chaloupe pour nous propoſer de paſſer chacun ſon chemin. Il nous fit dire qu'il croyoit que nous ne pouvions prendre un meilleur parti les uns & les autres: qu'il ſavoit bien qu'il n'y avoit rien à gagner avec nous: & que ſi nous voulions détacher deux hommes pour aller ſur ſon bord, il leur feroit voir qu'il ne portoit rien qui valût ſeulement la poudre que nous tirerions, attendu qu'il avoit malheureuſement pour lui manqué ſa cargaiſon: en un mot, qu'il n'y avoit préciſément que des coups à attraper de part & d'autres.

Le borgne diſoit la vérité; nous n'en doutions nullement, & il étoit de la prudence de n'en pas venir aux mains avec lui; mais nous cherchions les Anglois, & nous avions plus d'envie de les maltraiter que de leur enlever leurs richeſſes. Ce Capitaine ayant appris par notre réponſe que nous rejettions ſa propoſition, toute raiſonnable

qu'elle étoit, nous fit bien connoître que la crainte n'y avoit eu aucune part. Il vint à nous courageusement, & ne refusa point l'abordage. Néanmoins il s'en trouva mal, & il fut obligé d'amener après un quart d'heure de combat.

Notre prise en effet justifia ce que le Capitaine nous en avoit dit : elle nous parut si pauvre que nous la fîmes sauter, après avoir mis à terre ce qui restoit de l'équipage, & avoir fait à ces malheureux des traitements que le souvenir de ceux que tant de François avoient reçus à Kinsale, rendoit à peine excusables. Je ne vous laisse la vie, leur dis-je, qu'afin que vous mandiez à vos correspondants d'Irlande, que je traiterai de cette façon tous les Anglois qui tomberont entre mes mains, jusqu'à que j'aye vengé du moins tête pour tête près de quinze cents prisonniers François, qu'on a fait périr misérablement dans les prisons de Kinsale : qu'ils se souviennent du Chevalier de Beauchêne, ajouté-je, ils connoissent bien ce nom. Ce n'est ici qu'un prélude de ce qu'ils doivent attendre de moi.

Nous nous écartâmes promptement des côtes de la Jamaïque, ne doutant point que les vaisseaux garde-côtes ne vinssent bientôt nous chercher dans cette mer. Nous tînmes conseil, & il fut résolu que nous irions croiser vers les Canaries, où nous

pourrions rencontrer, outre les Anglois, quelques vaisseaux Portugais, qui revenoient rarement par-là, disoit-on, sans avoir pris beaucoup de poudre d'or sur les côtes d'Afrique.

Le trajet fut très-fatiguant pour nous, & les vents contraires nous y firent employer tant de temps, qu'il nous fallut presque en arrivant aller chercher des rafraîchissements aux Canaries. Nous comptions nous reposer dans ces Isles, jusqu'à ce qu'une douzaine des nôtres, qui étoient malades, fussent rétablis; mais il y avoit dans la ville de Canarie comme dans celle de Saint-Domingue, des femmes qui ne haïssant pas les François nous eurent bientôt attiré l'aversion des Espagnols. Nous jugeâmes bien d'abord que nous devions être là plus réservés qu'en Amérique, & user d'une grande circonspection, parce que la police étoit très-rigoureusement observée dans la place, & qu'on n'y respectoit pas comme aux Antilles le nom de Flibustier. Le Gouverneur lui-même sembloit affecter de n'avoir pas pour nous tous les égards que nous nous imaginions que l'on nous devoit.

Il nous ménageoit si peu, qu'il fit sa querelle particuliere d'une petite discussion que nous eûmes avec des bourgeois, & qui fut cause que nous sortîmes de la ville plu-

tôt que nous n'avions réſolu. Je vais détailler cette affaire. Pluſieurs bourgeois s'aviſerent un jour de vouloir viſiter notre vaiſſeau pour y chercher deux Demoiſelles qui n'y étoient aſſurément pas, & qui voyant que l'on mettoit ſur notre compte tout ce qu'on faiſoit de mal dans la ville, avoient apparemment profité de l'occaſion pour ſe faire enlever par leurs amants. Nous déclarâmes aux bourgeois qu'il n'y avoit ni femme ni fille ſur notre bord, & qu'ils devoient s'en tenir à notre déclaration. Les bourgeois allerent ſe plaindre de nous au Gouverneur, qui leur délivra un ordre de les laiſſer entrer dans notre vaiſſeau, & d'y fouiller par-tout. Ils vinrent au nombre de plus de cent nous préſenter cet ordre, que nous mépriſâmes au-lieu de le reſpecter. Là-deſſus les bourgeois croyant nous intimider, nous parlerent de priſon, de cachot, de fers. Ce que nous n'eûmes pas ſi-tôt entendu, que nous nous jetâmes ſur ces fanfarons, qui firent mine d'abord de ſe mettre en défenſe. Nous en couchâmes une douzaine ſur le carreau en moins de deux minutes, & le reſte s'enfuit. Alors ſans perdre de temps, nous prîmes le large, fort ſatisfait d'avoir étrillé ces bourgeois.

Nous ne fûmes pas en mer, que nous nous apperçûmes avec douleur qu'il nous manquoit trois de nos camarades. Nous étions

ſûrs qu'ils n'avoient point été tués dans l'expédition que nous venions de faire, puiſqu'aucun des nôtres n'y avoit pas même été bleſſé ; nous étions perſuadés qu'ils étoient dans la ville. Pour les ravoir de haute lutte, nous croiſâmes ſur les côtes de l'Iſle, & rencontrant à une lieue de la place une groſſe barque Eſpagnole, qui ne penſant pas avoir ſujet de ſe défier de nous, ſe laiſſa ſans peine aborder, nous nous en rendîmes maîtres. Nous la menâmes à la remorque juſqu'à la vue de Canarie, & nous envoyâmes dans une choloupe deux Eſpagnols dire au Gouverneur que s'il ne nous renvoyoit pas ſur le champ nos trois Flibuſtiers, nous allions mettre devant lui le feu à notre priſe, & faire ſauter avec elle ſoixante hommes qui en compoſoient l'équipage. La repréſaille ne convenant ni au Gouverneur, ni aux Eſpagnols, ils nous rendirent nos trois confreres, qui, nous ramenerent eux-mêmes notre chaloupe.

Nous côtoyâmes quelque temps la côte d'Afrique, d'où nous paſſâmes au Sénégal, de-là au fort de Gorée. Nous croiſâmes enſuite le long des côtes de la Grande-Terre, où tandis que nous faiſions du bois & de l'eau, quelques negres nous firent entendre qu'il y avoit un gros navire Anglois dans la riviere de Gambie. Les peuples de la Grande-Terre haïſſoient les Anglois. M. de

Gennes l'éprouva bien dès l'année 1695. quand il prit sur eux dans cette même riviere, l'Isle & le fort Saint-Jacques qu'il fit sauter, après en avoir enlevé plus de quatre-vingts pieces de canon, & une assez grande quantité de marchandises. Nous remontâmes la riviere jusqu'à la petite Isle aux Chiens, où nous trouvâmes le vaisseau que nous cherchions. Il fit une longue & belle résistance, quoiqu'il ne fût que de seize pieces, & de soixante hommes d'équipage.

Il y avoit à bord de ce bâtiment deux prisonniers François, qui nous dirent qu'il y avoit plusieurs années qu'on les traînoit de mers en mers, pour les forcer à se racheter par une rançon exhorbitante qu'on leur demandoit, & qu'ils étoient hors d'état de payer. Ils avoient été pris en voulant repasser en France du Canada, où l'un s'étoit retiré pour éviter les suites d'un duel, & l'autre pour y chercher & en ramener en France par ordre du Ministre, une personne dont la mort avoit rendu sa peine inutile.

Je questionnai beaucoup ce dernier, & plus je le considérai, plus il me sembla qu'il ne m'étoit pas inconnu. Montréal, Chambly, Sorel, Frontenac, il connoissoit tous ces lieux-là. Je le priai de m'apprendre son nom, & il me dit qu'il s'appelloit le Comte

de Monneville. Ce nom mit toutes mes idées en défaut ; mais je les débrouillai le lendemain en m'entretenant avec lui ; ce qui donna lieu à une reconnoiſſance qui nous fit un extrême plaiſir à l'un & à l'autre. Comme nous parlions de l'expédition de M. de Frontenac contre les Iroquois, je lui dis que j'étois moi-même dans ce temps-là parmi ces Sauvages, à telles enſeignes que je fus fait priſonnier, & ramené à mes parents par un Officier nommé le Gendre.

A ce mot de le Gendre, il m'interrompit ; & me regardant avec encore plus d'attention qu'il n'avoit fait : C'eſt donc moi, s'écria-t-il, qui vous ai rendu ce ſervice, car c'étoit-là le nom que je portois alors. Seroit-il poſſible, ajouta-t-il, que vous fuſſiez un de ces enfants que j'enlevai aux Iroquois ? Non aſſurément, lui répondis-je ; mais vous voyez en moi ce jeune homme qui faiſant ſottement l'Iroquois, quoique Canadien, penſa payer de ſa vie le ridicule deſir de paſſer tout de bon pour Sauvage. Ainſi je fais plus aujourd'hui pour vous, continuai-je en ſouriant, que vous ne fîtes alors pour moi, puiſque je vous délivre des mains d'une nation que vous déteſtez, & qu'au contraire vous m'enleviez d'un Pays que j'aimois, & pour lequel je voulois mourir. J'avoue que je ſuis en reſte avec vous, reprit-il, & je compte que vous me

mettrez dans la néceſſité de vous devoir encore davantage. Je le priai de me parler plus clairement, & il m'aſſura qu'à la réſerve du plaiſir de me revoir, la liberté que je lui rendois, n'auroit point de charmes pour lui, tant qu'il en jouiroit hors de la France.

Je lui proteſtai que je ne prétendois pas l'obliger à demi : que je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour trouver une occaſion de le renvoyer dans ſa chere patrie, & que c'étoit la moindre preuve qu'il devoit attendre de la reconnoiſſance que j'avois de tous les bons traitements qu'il m'avoit faits dans un temps où il pouvoit me traiter en eſclave. L'amitié que nous prîmes dès ce moment là l'un pour l'autre, devint en peu de jours ſi forte, que nous commençâmes à vivre enſemble comme deux freres qui s'aiment tendrement. Nous le reçûmes Flibuſtier, de même que le Gentilhomme qui étoit avec lui ; & ſans avoir égard à la date de leur réception, nous partageâmes avec eux le butin, quoiqu'ils en fuſſent une partie.

Monneville avoit l'eſprit vif, plein de ſaillies ; ce qui le rendoit fort brillant dans la converſation. La joie de ſe revoir libre, & l'eſpérance de retourner peut-être bientôt dans ſon Pays, où il diſoit avoir un beau château d'un revenu aſſez conſidérable, lui

firent reprendre tout l'enjouement que je lui avois connu en Canada. Il nous amuſoit ſi agréablement tous les jours par les hiſtoires qu'il nous racontoit, que nous étions continuellement autour de lui, auſſi attentifs à l'écouter, qu'une populace qui prête l'oreille aux diſcours d'un Charlatan.

Un jour qu'il étoit triſte & rêveur contre ſon ordinaire, je lui dis : Monſieur le Comte, vous n'êtes plus avec nous ; vous ſongez ſans ceſſe à votre retour en France ; vous comptez tous les moments qui le retardent. Ne m'en faites pas un crime, me répondit-il en ſoupirant. J'ai fait dans ma patrie un établiſſement dont j'avois à peine goûté la douceur, lorſqu'un ordre abſolu m'a fait repaſſer en Canada, & de-là je ſuis tombé dans les fers que vous avez briſés. Vous devez me pardonner l'impatience que j'ai d'aller eſſuyer les larmes d'une mere & d'une épouſe qui me ſont infiniment cheres.

Il s'attendrit en prononçant ces dernieres paroles ; & comme il n'y avoit pas un Flibuſtier qui n'eût conçu de l'affection pour lui, nous fûmes tous ſenſibles à ſes peines. De peur de les irriter, nous le laiſſâmes s'occuper à loiſir du ſouvenir de ſa famille. Cependant nous étions tous curieux d'entendre le récit de ſes aventures, & moi particuliérement. Ainſi voyant le lendemain

qu'il avoit repris sa belle humeur, nous le conjurâmes de nous raconter l'histoire de sa vie. Messieurs, nous dit-il, vous me demandez un détail qui ne peut être que fort long. Vous vous repentiriez, sans doute, de votre curiosité, si j'avois l'indiscrétion de la satisfaire.

Plus Monneville se défendoit de contenter notre envie, plus nous le pressions de ne nous pas refuser ce plaisir. Tous mes camarades & moi nous lui fîmes voir tant d'opiniâtreté là-dessus, qu'il se rendit à la fin à nos vives instances. Les Flibustiers firent autour de lui un cercle sur notre vaisseau :

Conticuere omnes intentique ora tenebant.

Et il commença son histoire, ainsi qu'elle est écrite dans le Livre suivant.

Fin du second Livre.

LES AVENTURES DU CHEVALIER DE BEAUCHÊNE.

LIVRE TROISIEME.

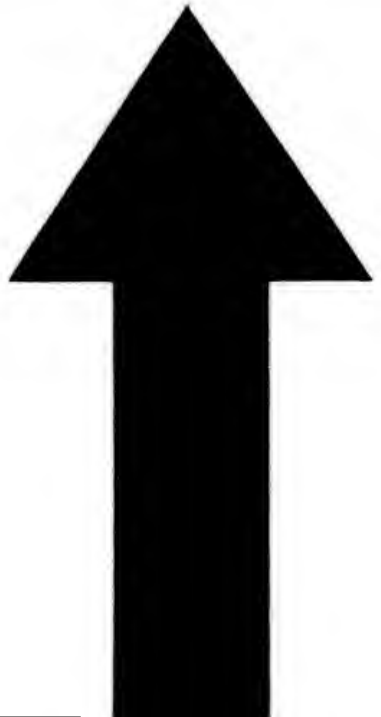
Monneville raconte la myſtérieuſe hiſtoire de ſa naiſſance. Il eſt élevé juſqu'à l'âge de douze ans ſous un habit de fille au Château du Baron du Meſnil, avec Lucile, l'unique héritiere de ce Seigneur. Un Financier, trompé par l'habillement de Monneville, l'emmene à Paris, ſous prétexte de le placer auprès d'une Dame en qualité de femme-de-chambre; mais ayant une autre vue ſur cette fauſſe villageoiſe, il la met en penſion dans un Couvent, n'épargne

rien pour ſon éducation, & lui propoſe enfin de l'épouſer. Monneville, pour ſe dérober à ſes importunités, cherche & trouve le moyen de ſortir du Couvent. Il prend un habit de Cavalier, fait la conquête d'une femme de théâtre, & devient commis d'un gros homme d'affaire, qui veut lui faire épouſer ſa fille par force. Monneville refuſe d'y conſentir. Sur ſon refus, il eſt arrêté, conduit en priſon, & dès le lendemain envoyé en Canada.

EN 1667, après la mort de Philippe IV, Roi d'Eſpagne, Louis XIV voulant ſe faire juſtice, & ſoutenir les droits qu'il avoit par la Reine Marie-Thereſe d'Autriche, ſon épouſe, ſur pluſieurs domaines des Pays-Bas, ſe mit à la tête de ſes troupes. Il ſe rendit en Flandres avec une armée des plus brillantes.

Le Comte de Monneville qui s'étoit diſtingué dans les guerres précédentes, ne manqua pas de ſuivre ce Monarque, & de ſe faire accompagner par ſes deux fils, qui achevoient à Paris leurs exercices, l'un âgé de ſeize ans, & l'autre de dix-ſept. Il ſouhaita que combattant à ſes côtés dans une compagnie de cavalerie qu'il commandoit, ils viſſent que ſi la nobleſſe Françoiſe fait

[redacted]



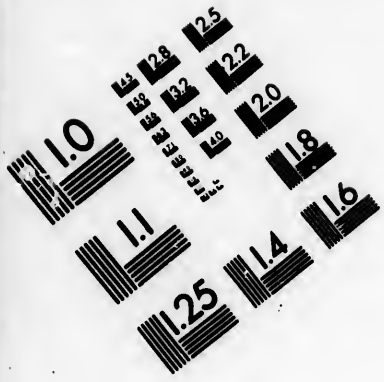
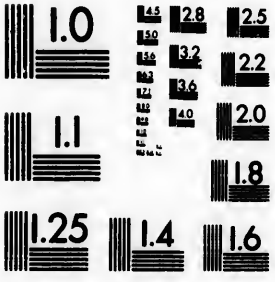
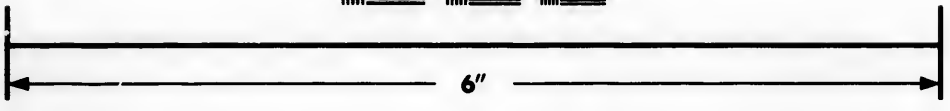


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

par-tout des prodiges de valeur, elle est surtout invincible quand elle combat sous les yeux de son Roi. Le siege de Charleroy fut le premier de la campagne, & nos deux jeunes volontaires eurent le bonheur de s'y signaler par quelques faits d'armes que M. de Turenne lui-même ne dédaigna pas d'honorer de ses louanges. Il fit plus, il dit obligeamment au Comte qu'il devoit modérer leur ardeur jusqu'à ce que l'expérience leur eût appris qu'il faut dans des Officiers plus que du feu & de l'impétuosité.

Douay, Tournay, Lille & Oudenarde, ces villes emportées dans cette même campagne, rendirent public le Traité de la Triple Alliance conclu entre la Hollande, l'Angleterre & la Suede. Le Comte qui observoit ses deux fils dans la plupart de ces sieges, s'appercevoit avec plaisir qu'ils étoient nés pour la guerre; & oubliant le conseil de M. de Turenne, il leur procuroit toutes les occasions qu'il pouvoit de l'apprendre. Il mettoit tous les jours leur courage à l'épreuve, sans songer qu'ils étoient trop jeunes & trop délicats pour supporter impunément toutes les fatigues auxquelles il les exposoit. Aussi leurs forces s'épuiserent à un point, qu'ils tomberent malades, & ne purent plus monter à cheval.

Leur pere voyant qu'ils avoient besoin de repos, leur fit quitter l'armée, & les ren-

voya à sa Terre, où il comptoit de les aller rejoindre bientôt, & de passer avec eux une partie du quartier d'hyver. Il se flattoit d'une fausse espérance. Il ne pensoit pas qu'il servoit sous un Roi qui ne distinguoit pas les saisons quand il s'agissoit d'acquérir de la gloire. Louis marche vers la Franche-Comté au fort de l'hyver, & fait en peu de temps la conquête de cette Province ; mais le siege de Dol devint funeste à plusieurs Officiers de marque, & entre autres au Comte de Monneville, qui reçut un coup de mousquet dont il mourut.

Tandis que le pere expiroit devant Dol, son fils aîné dans sa Terre tiroit à sa fin : une maladie de langueur, accompagnée de continuelles douleurs qu'une blessure mal pansée lui causoit, l'emporta, quelques remedes que le Chevalier son frere pût employer pour le guérir. Le Chevalier qui avoit une véritable amitié pour lui, pleuroit encore sa perte, lorsqu'il apprit le triste sort de son pere. Cette nouvelle mit le comble à sa douleur. Quoi qu'en perdant ces deux objets si chéris, il fût devenu maître de son bien, qui véritablement n'étoit pas fort considérable, il ne pouvoit se consoler de ces deux événements. Enfermé dans sa maison, il y menoit une vie si triste, qu'il se seroit laissé mourir de chagrin, si le Marquis de Ganderon, son voisin, l'eût abandon-

né à sa mélancolie ; mais ce bon Seigneur pour la dissiper l'attiroit chez lui tous les jours, & l'y retenoit le plus long-temps qu'il lui étoit possible par des amusements qui modérerent insensiblement son affliction.

Le Marquis avoit une fille de douze à treize ans, fille unique, fort jolie, & qui devoit être un jour une des plus riches héritieres de la Province. Il l'aimoit tendrement, & l'élevoit avec un soin qui tenoit autant du Gouverneur que du pere : Histoire sainte & profane, Géographie, Fable, Blason, tout ce qui pouvoit contribuer à en faire une personne accomplie, il le lui enseignoit lui-même, car il en étoit capable. En un mot, il s'occupoit entiérement de son éducation. Ma fille, lui disoit-il souvent, ornez votre esprit tandis que vous êtes jeune ; ménagez-vous des talents qui vous fassent honorer & chérir de tout le monde ; les richesses toutes seules ne sauroient vous rendre heureuses ; & quand elles le pourroient, songez que leur possession n'est pas plus solide que celle de la beauté. Ces deux avantages ne sont que des biens fragiles. Ce n'est point avoir un vrai mérite que de n'en posséder qu'un dont la fortune peut vous priver. Un cœur vertueux, un esprit cultivé, voilà les seuls biens qui soient à l'épreuve du temps & des revers.

Pour Madame de Ganderon, elle ne s'occupoit

cupoit que du détail des affaires domeſtiques, ſe repoſant ſur ſon mari du ſoin de former les mœurs de ſa fille. Cette jeune Demoiſelle les entendoit ſi ſouvent l'un & l'autre, plaindre le ſort du Chevalier devenu Comte par la mort de ſon frere, qu'elle prit auſſi beaucoup de part à ſon malheur. Elle le voyoit tous les jours; & plus elle s'appercevoit que ſes parents avoient d'égards pour lui, plus elle ſe croyoit obligée de contribuer de ſa part à ſa conſolation. Elle aimoit à ſuivre les bons exemples qu'on lui donnoit.

Elle crut pendant deux ans n'avoir pour le jeune Comte, que la même compaſſion qu'avoient pour lui ſon pere & ſa mere, qui le traitant comme s'il eût été leur propre fils, la diſpoſoient ſans y prendre garde, à le choiſir pour ſon amant. D'un autre côté, l'extrême retenue que le Comte avoit auprès d'elle, lui procurant la liberté de la voir familiérement, fit que ſans ſonger à s'en défendre, il ſe laiſſa fortement enflammer; mais quelque ardent amour qu'il ſe ſentît pour Mademoiſelle de Ganderon, il eut long-temps la force de le condamner au ſilence, de peur de ſe brouiller, en le déclarant, avec le Marquis & la Marquiſe. Cependant une conjoncture imprévue lui arracha ſon ſecret.

Madame de Ganderon prit un jour ſa fille

en particulier, & lui dit qu'un Préſident qui avoit quelques terres aux environs, l'avoit demandée en mariage pour ſon fils aîné, & l'avoient obtenue de ſon pere; mais qu'ils étoient convenus qu'à cauſe de la jeuneſſe de la future, ce mariage ne ſeroit célébré que dans deux ans, temps où le futur devoit entrer en charge. Mademoiſelle de Ganderon, plus étourdie que charmée de cette nouvelle, ne ſachant que répondre, remercia ſa mere de la clauſe de deux ans, qu'elle diſoit être ſon ouvrage, & ſe retira dans le jardin fort rêveuſe & fort inquiete. Elle ne connoiſſoit pas le fils du Préſident, & elle deſiroit qu'il reſſemblât au jeune Comte. Là-deſſus elle commençoit à ſe plonger dans des réflexions qui la chagrinoient, ſans qu'elle en fût bien encore démêler la cauſe, quand Monneville l'aborda.

Elle ſentit un mouvement de joie en remarquant que ſa mere qui le ſuivoit s'étoit arrêtée pour donner quelques ordres; & profitant de l'occaſion, elle lui apprit en deux mots l'hymen projetté; puis ſans lui laiſſer le temps de proférer une ſeule parole, elle lui demanda d'un air de vivacité, ſi quand elle ne ſeroit plus dans le château de ſes parents, il y viendroit encore tous les jours, & s'il ne ſouhaiteroit pas quelquefois de l'y voir. Le Comte, tranſporté de plaiſir, lui dit, en lui ſerrant la main, qu'il

l'aimoit trop pour ſurvivre un moment à ſa perte.

Je ne ſais ſi la Marquiſe qui vint alors interrompre leur entretien ne leur rendit pas en cela un bon office ; car après s'être ſi bruſquement fait une déclaration mutuelle de leurs ſecrets ſentiments, ils demeurerent tout interdits. Ils ſe remirent pourtant bientôt l'un & l'autre ; & ſi on les empêcha de continuer leur converſation, en récompenſe ils ſe lancerent tant de regards tendres & paſſionnés, qu'ils eurent ſujet tous deux d'être contents de leur journée. Ils en eurent encore de plus agréables dans la ſuite. Les amants, quand une fois ils ont oſé ſe dire je vous aime, font inſenſiblement bien du chemin. Ils reſſemblent aux perſonnes qui voyagent ſur mer, & qui ſe trouvent au bout du voyage ſans même s'être apperçues qu'elles ont changé de place. Le Comte & ſa maîtreſſe vivoient dans une parfaite intelligence. Ils paſſoient enſemble ſi tranquillement leurs jours, que celui de leur ſéparation arriva ſans qu'ils y euſſent ſeulement penſé.

Un matin, que ce Gentilhomme venoit ſelon ſa coutume dîner chez le Marquis, il y trouva une ſi nombreuſe compagnie, qu'il jugea plus à propos de ſe retirer chez lui que de ſe mettre à table avec tant de gens qu'il ne connoiſſoit pas pour la plupart. Il

ne savoit pas quelle compagnie il évitoit ; c'étoit la famille de son rival. Elle venoit pour conclure le mariage proposé. Mademoiselle de Ganderon qui n'avoit point encore vu l'époux qu'on lui destinoit, ne fut pas enchantée de sa figure. Il n'étoit pas besoin, à la vérité, qu'elle fût prévenue en faveur d'un autre, pour remarquer d'abord que le fils du Président n'étoit pas un sujet fort agréable. Imaginez-vous un grand innocent d'écolier, éflanqué & monté sur deux jambes aussi longues que menues, & sans mollet. Son esprit répondoit parfaitement à sa personne : s'entretenoit-on devant lui des choses ordinaires, il gardoit un stupide silence ; si l'on vouloit qu'il parlât, il falloit le mettre sur l'histoire ou sur la fable, & il ne disoit pas dix mots françois sans y mêler quelque terme latin.

Un amant de cette espece n'étoit guere propre à faire une tendre impression sur une fille aussi spirituelle que Mademoiselle de Ganderon. Néanmoins, quoiqu'il lui déplût infiniment, bien-loin de le lui témoigner par un air de froideur, elle eut la malice de feindre qu'elle prenoit beaucoup de goût aux expressions recherchées dont il se servoit. Elle poussa même la complaisance jusqu'à passer presque toute l'après-dînée à s'entretenir & à s'ennuyer en particulier avec lui. Il est vrai que le soir elle ne put

s'empêcher de s'égayer à ſes dépens devant toute la compagnie. Le Marquis de Ganderon pendant le ſouper lui demanda ſi elle étoit contente de la converſation du fils de Monſieur le Préſident. On ne ſauroit l'être davantage, lui répondit-elle. Ce jeune Cavalier poſſede l'antiquité. Il m'a conté l'hiſtoire de Cyrus au berceau; & quoiqu'il ait parlé plus de deux heures, il a laiſſé le Prince à la liſiere.

Cette plaiſanterie & pluſieurs autres pareilles, divertirent toutes les perſonnes qui étoient à table, excepté le futur, qui trouvant mauvais que Mademoiſelle de Ganderon le voulût tourner en ridicule, ſe ſentit naître pour elle quelques mouvements d'averſion. Malgré cela, le lendemain, le Marquis & le Préſident convinrent de tout. Quand les parents ſont ſatisfaits du côté du bien & de la naiſſance, ils ne ſe ſoucient guere du reſte.

Tandis que chez le Préſident Monſieur & Madame de Ganderon dreſſoient avec lui les articles du contrat, le Comte, uſant de la liberté qu'il avoit d'entrer chez le Marquis quand il lui plaiſoit, y vint; & trouvant ſa maîtreſſe toute ſeule, il apprit d'elle tout ce qui ſe paſſoit. Ils s'attendrirent tous deux. Mon cher Comte, lui dit Mademoiſelle de Ganderon, c'en eſt fait, dès demain peut-être vous me perdez. C'eſt donc de-

main que je dois perdre le jour, répondit l'amant : vous apprendrez ma mort avant que d'être dans les bras d'un autre. Que faut-il faire pour prévenir ce malheur, reprit la Demoiſelle ? parlez, je ſuis capable de tout entreprendre pour me conſerver à vous.

Ces diſcours ne manquerent pas d'être ſuivis d'une infinité d'autres ſemblables, & vous jugez bien que ces amants ſe voyant ſans témoins dans l'endroit où ils étoient, ne conſulterent que leur amour ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Monneville n'en trouvoit qu'un, que ſon amante eut la foibleſſe d'approuver, & dont bientôt après, elle eut ſujet de pleurer à loiſir l'extravagance. Car dès le jour ſuivant, le Marquis, pendant qu'il dînoit, reçut une lettre de la part du Préſident ; elle contenoit ces paroles : *Mon fils s'eſt dérobé de chez moi ce matin pour retourner à Paris. Il m'a écrit de la premiere poſte un billet, par lequel il me déclare qu'il renonce à Mademoiſelle de Ganderon, dont l'eſprit railleur ne lui convient point du tout ; & que ſi je prétends le contraindre à l'épouſer malgré lui, il ira s'enfermer pour jamais dans une retraite où il ſera à couvert de la tyrannie du pouvoir paternel. Je ſuis bien mortifié, Monſieur, d'un pareil contre coup, & je vous prie de recevoir les très-humbles ex-*

cuſes que je vous fais du procédé de mon fils, en attendant que nous puiſſions prendre enſemble des meſures convenables.

Si cette nouvelle cauſa d'abord beaucoup de joie à nos amans, l'inquiétude ne tarda guère à mêler de l'amertume à leurs plaiſirs. Mademoiſelle de Ganderon s'apperçut peu-à-peu qu'elle avoit eu trop de complaiſance pour le Comte; & ſe repréſentant alors que l'état où elle étoit pourroit plutôt exciter la colere que la pitié du Marquis, elle ſe repentoit de ſon imprudence. Cette réflexion qu'elle auroit dû faire auparavant la mit dans la néceſſité de chercher quelque expédient pour dérober à ſes parens la connoiſſance d'une faute qu'elle auroit voulu ſe cacher à elle-même.

Elle tint ſur cela conſeil avec ſon amant qui partageoit ſes allarmes, jugeant comme elle qu'il étoit très-important pour l'un & pour l'autre que la famille ignorât leur indiſcrétion. Pour cet effet, il fut décidé que la Demoiſelle paroîtroit triſte & abattue; ce qu'elle auroit peu de peine à faire dans la conjoncture préſente: qu'elle fuiroit les compagnies, & que ſous prétexte de l'affront que le fils du Préſident venoit de lui faire, elle demanderoit à ſe retirer dans un Couvent pour quelques mois.

Elle joua fort bien ſon perſonnage. Elle affecta d'être piquée au vif de la conduite

du fils du Président, témoigna un extrême desir d'entrer dans un monastere, & sa demande qui passa pour un dépit noble & généreux, lui fut aisément accordée. Monsieur de Ganderon écrivit à une cousine qu'il avoit à Paris, pour la prier de choisir dans cette grande ville une maison religieuse où sa fille pût acquérir les petits talents qui manquoient à son éducation, & qu'on ne pouvoit avoir en Province. La Dame de Paris lui fit réponse qu'elle se chargeroit volontiers de ce soin-là; mais qu'étant sur le point d'aller passer deux ou trois mois à la campagne, elle le conjuroit de remettre la chose à son retour, en l'assurant qu'elle lui en donneroit avis dès le lendemain de son arrivée à Paris.

La bonne Dame tint aussi exactement sa parole, que si elle eût deviné qu'il n'y avoit point de temps à perdre. Le Marquis & sa femme qui voyant leur fille languir d'impatience & d'ennui, craignoient qu'elle ne tombât malade, la firent partir sur le champ sous la conduite d'une vieille Gouvernante qui l'avoit élevée dès son enfance. Ils la menerent dans leur équipage jusqu'à la ville voisine où l'on avoit retenu deux places dans le carrosse public, & lui ayant dit adieu en mêlant leurs larmes à celles qui baignoient son visage, ils s'en retournerent fort tristes à leur château.

Deux jours avant cette séparation, le Comte & sa maîtresse avoient concerté ce qu'ils devoient faire pendant leur absence, & l'amante avoit conseillé à l'amant d'être plus assidu que jamais chez ses parents, pour deux raisons; la premiere, pour écarter tout soupçon, & la seconde, pour être plus souvent dans un lieu qui le feroit ressouvenir d'elle.

Dans un moment, Messieurs, je vais paroître sur la scene, vous vous y attendez bien, & je lis dans vos yeux que vous ne serez nullement surpris d'entendre ce que je vais vous dire. Mademoiselle de Ganderon ne faisoit ce voyage de Paris que pour mes beaux yeux; elle vouloit que je reçusse la vie dans ce centre des douceurs qu'on peut goûter dans ce bas monde, dans ce cahos d'affaires mystérieuses, si favorable aux mariages clandestins.

Monneville fut interrompu dans cet endroit de son histoire par tous les Flibustiers, qui s'empresserent à lui faire compliment sur la tendresse furtive dont il étoit le digne fruit. Nous l'embrassâmes tour-à-tour, lui protestant que nous regardions comme une des plus grandes faveurs de la fortune le bonheur de posséder sur notre vaisseau un fils de l'Amour. Il enchérit lui-même sur nos plaisanteries; après quoi, il reprit ainsi son discours.

Pour revenir à Mademoiſelle de Ganderon que je pourrois dès à préſent appeller ma mere, elle ſe trouva ſeule dans la voiture avec ſa gouvernante, & elle n'en fut pas fâchée, pouvant rêver plus facilement à ſes affaires. Elle ſe flattoit qu'elle feroit bientôt des connoiſſances à Paris, & qu'elle y pourroit trouver quelque perſonne diſcrete dont l'aſſiſtance lui ſeroit d'une grande utilité. Mais ſoit qu'elle ſe trompât dans ſon calcul, ou que le mauvais carroſſe dans lequel elle étoit l'incommodât, ſoit enfin que me ſentant mal à mon aiſe dans les flancs preſſés par un corps trop juſte, je jugeaſſe à propos de précipiter ma ſortie d'une ſi étroite priſon, la Dame, ſur la fin de la ſeconde journée, fut atteinte de quelques douleurs qui lui préſagerent l'approche de ma naiſſance.

Un petit village ſitué comme exprès au milieu de la campagne pour la commodité des voyageurs, étoit deſtiné à l'honneur de me voir naître. L'hôteſſe du cabaret étoit une jeune femme mariée depuis un an, & accouchée d'une fille depuis deux jours. Mademoiſelle de Ganderon l'alla trouver d'abord; & lui gliſſant quelques écus dans la main, lui découvrit ſon ſecret. L'hôteſſe gagnée par cette petite libéralité s'offrit volontiers à ſervir ma mere, & s'en acquitta le plus adroitement du monde. Elle lui donna

une petite chambre auprès de la sienne, & fit coucher la gouvernante dans une autre assez éloignée. Après avoir pris cette précaution, elle envoya chercher sa Sage-femme, que ma mere mit dans ses intérêts de la même façon que l'hôtesse.

Il étoit temps qu'il vînt du secours : les douleurs augmentoient de maniere que la personne qui les souffroit n'y pouvoit plus tenir. Je ne cessai de faire le petit diable à quatre que je n'eusse mes coudées franches ; & j'aurois alors tout gâté par mes cris, s'ils n'eussent pas été pris pour ceux de la fille de l'hôtesse. J'eus le bonheur de crier tout seul, l'autre enfant n'ayant pas été tenté d'essayer un petit duo avec moi.

Cet accouchement fut des plus heureux, quoiqu'on n'eût point invoqué la triple divinité des Parques : & la Sage-femme qui ne quitta pas de toute la nuit la nouvelle accouchée, épuisa son art pour la mettre en état de soutenir les secousses du carrosse. Pour gagner quelques heures de repos, on dit le matin au cocher que Mademoiselle de Ganderon étoit indisposée, & le prioit de différer un peu son départ. Il auroit été insensible à cette priere, si elle n'eût pas été accompagnée d'une pistole & d'un ordre de le faire bien déjeûner. Cela lui fit prendre patience, & donna le loisir à ma mere de se préparer à partir avec moins de pré-

cipitation. Cependant les efforts qu'il lui fallut faire pour se lever & s'habiller auroient dû causer la mort à une personne aussi délicate qu'elle ; mais on voit tous les jours en pareil cas des traits de courage étonnants.

Avant que de se remettre en chemin, elle entra dans la chambre de l'hôtesse ; & lui ayant de nouveau demandé le secret, elle tira de sa poche une bourse où il y avoit une trentaine de louis d'or qu'elle lui fit facilement accepter. Recevez cet argent, ma bonne, lui dit-elle, en attendant d'autres marques de ma reconnoissance & de celles d'un jeune Cavalier que vous verrez bientôt ici. Cherchez, je vous prie, une nourrice pour mon fils, & ne le perdez pas de vue. Ensuite s'étant fait apporter du papier & de l'encre, elle traça quelques lignes sur une feuille qu'elle cacheta de son cachet, & dont elle chargea l'hôtesse, en lui disant : Vous rendrez ce billet au Cavalier qui viendra vous trouver, & qui vous montrera une autre lettre de la même écriture & cachetée du même cachet. Lorsqu'elle eut ainsi parlé, elle voulut me voir ; & après m'avoir baisé en soupirant, elle remonta en carrosse à l'aide de la bonne Gouvernante, & s'y plaça de façon qu'elle étoit à demi couchée.

On arriva tard au lieu où l'on devoit di-

ner ; elle y prit seulement un bouillon sans sortir de la voiture, & cinq ou six heures de repos dont elle jouit la nuit suivante, lui donnerent la force de se présenter le lendemain à sa tante, qui la voyant pâle & défaite, n'attribua cela pieusement qu'à la fatigue du voyage. Je ne doute pas, Messieurs, que le récit des couches de ma mere ne vous paroisse blesser un peu la vraisemblance. Il ne vous semble pas possible que cette scene se soit passée dans l'hôtellerie sans que la vieille gouvernante en ait eu la moindre connoissance. Mais je vous ai fait ce détail tel que je l'ai entendu faire à ma mere, qui ne m'a point dit si la Duegne fut ou ne fut pas du secret.

La joie d'être hors d'une affaire si délicate aida fort à rétablir promptement la santé de Mademoiselle de Ganderon, qui ne demeura pas long-temps avec sa tante, & voulut absolument qu'on la mît en pension chez des Religieuses. Elle fut conduite dans un couvent qu'il y avoit dans le voisinage, & l'on renvoya la vieille gouvernante en Province selon l'ordre que le Marquis de Ganderon en avoit donné. Ma mere, avant que de s'enfermer, n'oublia pas d'écrire au Comte de Monneville à l'adresse dont ils étoient convenus. Elle lui mandoit de se rendre incessamment à l'hôtellerie où elle m'avoit laissé, & l'instruisoit de tout ce qu'il

devoit faire pour parvenir à voir son ouvrage.

Mon pere, impatient d'apprendre des nouvelles de sa maîtresse, n'eut pas reçu la lettre, qu'il partit & vola vers le lieu qui y étoit indiqué. Il demanda à parler à l'hôtesse ; & s'étant fait connoître à elle pour le Cavalier qui prenoit le plus d'intérêt à ce qui s'étoit passé chez elle la nuit qui fut la premiere de ma vie, il la pria de lui conter toutes les circonstances de cette aventure ; ce qu'elle n'eut pas achevé de faire, qu'il s'informa si je vivois encore & où j'étois, témoignant une extrême envie de me voir. Alors l'hôtesse reprenant la parole, lui dit : Monsieur, je vais vous confier un secret de la derniere conséquence, & je vous supplie très-humblement de le garder. Mon pere le lui promit, & elle continua son discours de cette sorte.

Madame votre épouse en partant de chez moi me recommanda d'avoir grand soin de son fils, & de ne le pas perdre de vue. Tandis que je lui faisois chercher une bonne nourrice par la Sage-femme, je le tins dans mon lit le jour entier & la nuit suivante. Je ne sais si je m'agitai trop en dormant, mais il est certain qu'à mon réveil je sentis un des deux enfants mort à mes côtés. Ah, Ciel ! s'écria le Comte, en frémissant, mon fils n'est plus ! Il vit encore, répondit l'hôtesse, écoutez-moi, s'il vous plaît, sans m'interrompre.

Je me levai promptement, poursuivit-elle, je fermai ma porte au verrouil ; & revenant à mon lit, je reconnus que c'étoit ma fille que j'avois étouffée. Je m'étois apperçue que mon époux, qui par hasard alors étoit absent, avoit eu plus d'affection pour moi depuis ma grossesse. Ma fille étoit notre premier enfant ; par sa mort je craignis de perdre les bonnes graces de son pere. Je pris mon parti sans hésiter. J'enterrai ma fille dans un caveau abandonné, & je pris à sa place votre fils. Je trompai ma confidente elle-même, quand elle me vint avertir qu'elle avoit trouvé une nourrice. Je lui fis une fausse confidence, en lui disant qu'une personne inconnue étoit venue secretement chercher le petit garçon de la part de sa mere. Ainsi, Monsieur, ajouta-t elle, cet enfant que vous voyez, & que j'appelle ma fille, est votre fils, ou du moins celui de la Dame qui m'en a chargée. A ces mots, le Comte me prit entre ses bras, & me donna cent baisers en répandant sur mon visage des larmes qui rendoient témoignage de la joie dont son cœur étoit pénétré.

Il demeura dans l'hôtellerie plusieurs jours, pendant lesquels il fit souvent répéter à l'hôtesse la pitoyable histoire de ma naissance, & m'accabla de caresses. Enfin, lorsqu'il partit pour s'en retourner chez lui, il fit présent à cette femme de tout ce qu'il

avoit dans ſes poches d'argent & de bijoux, me recommanda fortement à ſes ſoins, & s'éloigna de moi plus lentement qu'il ne s'en étoit approché.

Quand il fut de retour dans ſa terre, il ne manqua pas de vouloir mander à ſa chere maîtreſſe en termes couverts, ce qui s'étoit paſſé entre l'hôteſſe & lui; mais une ſeconde lettre qu'il reçut de ma mere l'en empêcha. Elle lui défendoit abſolument de lui écrire, ayant été avertie en entrant au couvent, que les lettres adreſſées aux penſionnaires étoient arrêtées & envoyées à leurs parents. Pour profiter de cet avis qui n'étoit pas en effet à négliger, il renonça au commerce de lettres dans la douce eſpérance que Mademoiſelle de Ganderon & lui ne ſeroient pas long-temps ſéparés.

Il vint plus d'une fois me voir pendant la premiere année, ſous prétexte d'une affaire qu'il diſoit avoir avec un Gentilhomme voiſin. Il demeuroit à l'hôtellerie quelquefois pluſieurs jours; & pendant qu'il y étoit, il me tenoit ſans ceſſe entre ſes bras. Je fus ſevré de bonne heure, parce que ma jeune nourrice ne crut pas devoir par amitié pour moi ſe diſpenſer de donner à ſon mari une nouvelle preuve de ſa fécondité. Je ne m'en portois pas plus mal pour cela. J'avois un teint vermeil, un embonpoint mer-

veilleux, tout le monde lui faiſoit compliment ſur ma beauté.

Cette femme eut un ſecond enfant qui ne vécut pas plus long-temps que le premier; & trois ſemaines après, elle fut retenue pour être nourrice de celui dont la Baronne du Meſnil étoit ſur le point d'accoucher. Le Baron étoit un Seigneur qui avoit une terre auprès du village, & qui depuis neuf ou dix mois avoit épouſé une jeune & riche orpheline, dont il étoit devenu amoureux. J'allai avec l'hôteſſe demeurer au château du Meſnil, & nous laiſſâmes l'hôte ſon mari dans l'hôtellerie. A peine fûmes-nous chez le Baron, que la Baronne mit au monde une fille avec laquelle on m'éleva.

Il arriva dans ce temps-là du changement au château de Ganderon. La Marquiſe mourut, & cet événement fut cauſe que le Marquis prit la réſolution de laiſſer ſa fille au Couvent, juſqu'à ce qu'il trouvât l'occaſion de la marier ſelon ſes vues, c'eſt-à-dire, à un Gentilhomme qui eût des biens conſidérables, car il n'étoit pas homme à vouloir accepter pour gendre le Comte de Monneville, quelque eſtime & quelque amitié qu'il eût pour lui. Mon pere & ma mere qui ſavoient bien les ſentiments de M. de Ganderon là-deſſus, n'attendoient leur bonheur que du Ciel.

Les choſes étoient dans cet état, lorſque l'on apprit dans la Province (1) que l'Eſpagne venoit de ſe joindre à l'Empereur & aux Hollandois contre la France. Toute la nobleſſe prompte à courir au ſecours de ſa patrie, ſe mit en mouvement. Mon pere, fils d'un homme qui avoit acquis de la réputation à la guerre, ne put ſe diſpenſer de s'y préparer. Son peu de bien ne lui permettant pas d'avoir un grand équipage, il partit avec un valet-de-chambre & un laquais. Il prit auparavant congé du Marquis, & vint faire un tour au village pour me voir. Il fit ſi bien, qu'il eut un ſecret entretien avec ma nourrice. Elle lui dit ſur quel pied j'étois au château de Meſnil, & elle lui parut ſi attachée à moi, qu'il ſe ſentit conſolé de la néceſſité de s'éloigner de ſon fils peut-être pour long-temps. Après avoir donné quelque argent à cette femme, pour l'engager à redoubler ſes ſoins pour ma petite perſonne, il ſe rendit à l'armée, ou plutôt à Rheims, où elle devoit s'aſſembler ſous les ordres de M. de Turenne.

Le Márquis de Bourlemont qui connoiſſoit & aimoit mon pere, fut ravi de le revoir, & le reçut Volontaire dans ſon régiment. Il le préſenta même au Général, qui l'ayant reconnu, ſe fit un plaiſir d'occuper

(1) 1684.

ſon courage, en l'employant aux divers ſieges qui ſe firent ſur les terres du Marquis de Brandeboug, & qui furent pouſſés ſi vigoureuſement, que cet Electeur effrayé ſe retira bien avant dans l'Allemagne, & demanda à garder la neutralité.

La certitude où étoit le Comte que la bravoure ne manquoit pas de récompenſe ſous un Général tel que M. de Turenne, & la flatteuſe eſpérance d'acquérir aſſez de gloire pour mériter de paroître au Marquis de Ganderon digne de ſon alliance, lui firent faire des choſes ſurprenantes. C'eſt ainſi que de tout temps & en tous états, on a vu de grandes actions produites par l'amour. Le deſir de plaire aux femmes a fait de vaillants guerriers. Le Comte de Monneville, dans une affaire où fut tué le Marquis de Bourlemont, ſe ſignala par des exploits que vous auriez admirés vous-mêmes, Meſſieurs, tout accoutumés que vous êtes aux actions téméraires. Mais enfin le Comte fut fait priſonnier, & ne recouvra la liberté qu'à la paix de Nimegue.

Depuis que ma nourrice étoit devenue celle de la fille du Baron du Meſnil, au-lieu de m'aimer moins qu'auparavant, elle ſembloit avoir plus de tendreſſe pour moi. Le Baron, de ſon côté, très-ſatisfait de cette femme, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, me faiſoit mille careſſes, & ne met-

toit preſque aucune différence entre ſa propre fille & moi. Il ſouffroit qu'elle m'appellât ſa ſœur, & tous les domeſtiques à ſon exemple, nous confondoient enſemble. Loin d'abuſer des attentions que l'on vouloit bien que je partageaſſe avec Lucile, c'eſt ainſi que ſe nommoit la fille de ce Seigneur, j'apportai tous mes ſoins pour gagner ſon affection, & j'y réuſſis de façon que dans nos petits jeux, elle trouvoit mauvais que j'euſſe pour elle les déférences que je lui marquois. Je la gênois par mon reſpect.

Ma prétendue mere, qui ne nous étoit pas plus à l'une qu'à l'autre, s'appercevant de l'attachement que j'avois pour Lucile, ſe propoſa de veiller ſur nous. Nos familiarités, quoique innocentes, ne laiſſoient pas de l'allarmer. Elle craignoit que le haſard ne découvrît mon ſexe, qui m'étoit inconnu à moi-même; & dans cette crainte, elle ne ceſſoit de nous prêcher la pudeur; ce qui faiſoit tant d'impreſſion ſur nos jeunes cervelles, que nous nous cachions très-ſoigneuſement pour les moindres petits beſoins. En un mot, j'étois continuellement ſous ſes yeux pendant le jour, & je couchois la nuit avec elle.

Notre amour augmentoit plus vîte que le nombre de nos années; & quand je me rappelle certains traits de mon enfance, je

conclus que cette passion ne connoît point d'âge où elle ne fasse sentir son pouvoir. Ma nourrice m'avoit accoutumé à baiser la main de M. le Baron quand il me donnoit quelque chose; j'observois aussi cette cérémonie respectueuse avec ma petite sœur, qui étoit si persuadée que j'y trouvois du plaisir, que lorsqu'on m'avoit punie ou que j'avois quelque autre chagrin, elle m'apportoit avec empressement sa main à baiser. Trente-cinq ans n'ont point effacé de ma mémoire mille semblables minuties, qui prouvent démonstrativement que nos cœurs étoient faits l'un pour l'autre, & qu'ils seroient un jour unis comme ils l'ont en effet été depuis, & le sont encore malgré la cruauté du sort qui nous tient séparés.

Je passai de cette sorte mes premieres années au château du Mesnil, & il y en avoit déja cinq que ma nourrice, n'avoit point entendu parler du Comte de Monneville mon pere. Elle le crut mort, & cependant elle ne diminua rien de l'amitié qu'elle avoit pour moi. Il est vrai qu'elle avoit intérêt de tromper encore son mari, qui me regardant comme sa fille unique, me chérissoit autant que si je l'eusse été véritablement. Elle attendoit pour le tirer d'erreur, que je fusse dans un âge plus avancé.

Un soir le Baron du Mesnil sortit de son château, selon sa coutume, pour tirer un

lapin, & ne revint que long-temps après. Il défendit en arrivant qu'on éclairât, & il ſe rendît à ſon appartement à pas précipités. Quoiqu'il n'y eût point de lumieres ſur ſon paſſage, on ne laiſſa pas de remarquer qu'il rapportoit deux fuſils. Il en mit un dans ſon cabinet ; & ſortant avec l'autre à l'inſtant même, il déclara qu'il ne viendroit point ſouper. Il ne rentra que fort tard, ſans dire où il avoit été ; & quand il fut dans ſon appartement, il ne voulut pas, contre ſon ordinaire, permettre qu'on le déshabillât : ce qui donna bien à penſer à tous ſes domeſtiques, dont l'imagination eut encore plus beau jeu le lendemain matin, lorſqu'ils virent ſur ſon linge des taches de ſang, dont il ne s'étoit pas apperçu lui-même. Chacun fit là-deſſus ſes réflexions, & s'imagina ce qu'il voulut.

Deux jours après, le mari de ma nourrice la vint trouver au château, & lui dit en particulier, qu'il étoit inquiet de ce que ce Monſieur n'étoit pas revenu coucher dans l'hôtellerie les deux nuits précédentes. Quel Monſieur, lui répondit ſa femme d'un air étonné ? Ce Monſieur, reprit-il, qui venoit ſi ſouvent chez nous il y a cinq ou ſix ans. Ce brave homme qui paroiſſoit tant nous aimer... là, tu ne te ſouviens pas ?... Cet habit galonné qui donnoit toujours quelques douceurs à notre petite fille.

Ma nourrice à ce portrait reconnut ſans peine l'original, & preſſa ſon mari de lui apprendre pourquoi le Cavalier, dont il parloit, lui cauſoit de l'inquiétude. C'eſt que cet honnête homme, lui dit l'hôte, arriva dans le village avant-hier, & vint deſcendre chez moi. Il me demanda de vos nouvelles, & de celles de notre enfant. Enſuite ayant pris mon fuſil, il ſortit de l'hôtellerie, en diſant qu'il alloit faire un tour dans le bois du Meſnil, après quoi il reviendroit ſouper & coucher chez moi. Mais je ne l'ai point revu depuis, & cependant ſon cheval eſt toujours dans mon écurie.

Vous concevez bien l'impreſſion que ce diſcours fit ſur ma nourrice. Elle frémit d'effroi, & ſe laiſſa prévenir du plus noir preſſentiment. Elle chargea ſon mari de s'informer ſecretement ſi perſonne n'avoit vu ce Cavalier, tandis que de ſon côté elle en feroit des perquiſitions. Toutes leurs recherches furent inutiles. Au bout de trois jours, comme l'hôte n'avoit point paru au château, ſa femme, impatiente de ſavoir s'il n'avoit eu aucunes nouvelles du Gentilhomme en queſtion, réſolut de ſe rendre au village pour entretenir ſon mari là-deſſus. Nous accompagnâmes notre nourrice Lucile & moi, le chemin n'étant pas ſi long que nous puſſions le faire en badinant. Je m'en ſouviens encore parfaitement bien:

nous marchions devant elle, ma sœur & moi, en traînant un petit chariot qu'un domestique nous avoit fait.

Quand nous fûmes au milieu d'un bois qui sépare le château d'avec le village, la nourrice nous fit prendre un sentier de traverse pour abréger notre chemin. Mais après avoir fait environ vingt pas, deux petits chiens qui étoient avec nous s'arrêterent tout-à-coup, & se mirent à aboyer comme s'ils avoient vu quelque animal contre lequel ils eussent eu besoin de secours. Cela nous fit peur, à Lucile & à moi, & nous courûmes nous ranger sous l'aîle de notre nourrice, qui s'avança vers les chiens pour voir ce qui les faisoit aboyer, & même hurler. Elle remarqua qu'une petite élevation de terre nouvellement remuée, bien battue avec les pieds, & couverte de broussailles rangées avec art, étoit la cause de ces hurlements.

Elle eut peur à son tour; & comme la perte du Comte lui avoit déja rempli l'esprit d'idées tragiques, quelques gouttes de sang qu'elle apperçut sur des pierres, acheverent de lui donner des soupçons, dont elle alla promptement faire part à son mari. Il ne les trouva pas mal-fondés, & il ne tarda guere à les éclaircir. Il vint avec nous dans le bois, sous prétexte de nous conduire au château. Sa femme lui montra l'endroit

droit où les chiens s'étoient arrêtés, & sur lequel ils recommencerent à hurler. Alors l'hôte donna quelques coups de pioche; & il n'eut pas levé un demi-pied de terre, qu'il découvrit le cadavre, & reconnut l'habit du Cavalier dont il étoit en peine. La nourrice ne douta point que ce meurtre ne fût l'ouvrage du Baron. Elle jugea que ce Seigneur, dont elle connoissoit l'humeur violente, ayant rencontré près de son château ce malheureux Gentilhomme qui chassoit, avoit cru que c'étoit pour l'insulter, l'avoit tué d'un coup de fusil, & ensuite enterré. L'hôte eut la même pensée; mais loin de vouloir s'exposer au ressentiment du Baron, en publiant cette découverte, il se promit bien de la tenir secrete. Il recouvrit de terre le cadavre, & remit les broussailles dessus comme elles étoient auparavant, pendant que sa femme nous ramena au château Lucile & moi. Elle retourna un moment après sur ses pas, rejoignit à la hâte son mari, & alla s'enfermer avec lui dans l'hôtellerie pour ouvrir la valise du Cavalier assassiné.

Ils n'y trouverent point d'argent; il n'y avoit dedans que des papiers, un mémoire des dettes qu'il avoit contractées en Allemagne, quelques lettres de Mademoiselle de Ganderon, & entre autres celle dont elle avoit chargé ma nourrice, avec ordre de

la remettre à mon pere. Je les ai vues depuis toutes entre les mains de ma mere, à qui cette bonne femme, se voyant près de mourir, les rendit, en lui apprenant toutes les circonstances que je viens de vous rapporter.

Nous interrompîmes encore tous Monneville dans cet endroit pour déplorer le sort de son pere. Ce qui fournit à quelques Flibustiers sérieux une occasion de moraliser sur l'instabilité du bonheur de l'homme; mais les autres prenant peu de goût aux réflexions morales, comme gens préparés à tous les événements de la vie, presserent Monneville de continuer son histoire. Il en reprit ainsi le fil.

Je perdis donc mon pere dans le temps peut-être qu'il venoit me rejoindre pour ne me plus quitter. Sa mort n'altéra point l'attachement que ma nourrice avoit pour moi. Tout le changement que je trouvois dans ses manieres à mon égard, c'est qu'elle me sembloit plus triste qu'auparavant, & quelquefois sans me parler elle laissoit couler des pleurs en me regardant. Elle me recommandoit souvent de m'appliquer à la lecture, & plus encore à l'écriture, sans me dire la raison particuliere qu'elle avoit que je susse bien écrire. Je ne l'ignorai pourtant pas long-temps; car cette femme étant devenue veuve cinq au six mois après la

mort de mon pere, me prit un jour en particulier, & me parla dans ces termes.

Ma chere enfant, quoique vous ſoyez encore bien jeune, je vous trouve ſi raiſonnable, que je ne veux pas tarder davantage à vous faire une confidence qui vous regarde toute ſeule, & dont notre bonheur dépend. Mon mari, qui me laiſſa ſans bien par ſa mort, me met hors d'état de faire pour vous ce que je ſouhaiterois, & de vous marquer juſqu'à quel point je vous aime. La protection de M. le Baron eſt l'unique reſſource qui me reſte; & non-ſeulement vous me la ferez perdre, mais vous m'expoſerez à recevoir de la part de ce Seigneur les plus rigoureux traitements, ſi vous ne ſuivez pas les conſeils que je vous donnerai. Il vous puniroit auſſi avec moi. Il faut donc par une conduite prudente ménager encore pendant quelques années ſes bontés. Cela m'engage à vous révéler bien des choſes dont voici la principale : vous n'êtes point une fille. J'ai ſi bien veillé ſur vous, que je ſuis ſûre que vous l'avez ignoré juſqu'à ce moment. C'eſt à cacher votre ſexe que je vous prie d'apporter tous vos ſoins. C'eſt cet article important qui m'oblige à vous faire de grandes confidences malgré votre jeuneſſe.

Je viens, pourſuivit-elle, de vous apprendre que vous n'êtes point fille; ſachez ou-

tre cela que je ne ſuis pas votre mere, & que vous n'avez point perdu un pere dans mon mari. Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui. Si vous pouvez vous conſerver l'aſyle que vous avez dans ce château, je vous découvrirai le reſte des choſes dont il n'eſt pas encore temps de vous inſtruire. Voyez, mon enfant, ſi vous vous ſentez capable de profiter de mes avis. Si vous voulez me ſeconder, je conſens d'avoir ſoin de vous juſqu'à ce que vous puiſſiez vous paſſer de moi. Si au contraire vous me donnez ſujet de craindre que votre imprudence ne m'attire ici quelque mauvaiſe affaire, je ſerai obligée de vous abandonner.

Ma nourrice en me tenant ce diſcours, remarqua que j'en étois fort étonné. Elle ſe ſentit ſaiſir d'un mouvement de pitié. Elle me tendit les bras en pleurant. Je lui ſautai au cou, & lui promis de faire abſolument tout ce qu'elle deſireroit.

Elle ſe trompa ſi peu dans l'opinion qu'elle avoit de mon eſprit diſcret, que depuis ce jour-là, elle fut contrainte de me gronder pour m'obliger à prendre quelque récréation avec Lucile. Je n'étois plus cette petite ſœur qui ſe montroit toujours prête à rire & à jouer. La différence que je commençai à ſentir qu'il y avoit de ſon état au mien, m'ôta tout d'un coup cet enjouement qui la diverriſſoit auparavant. La tendreſſe

que j'avois pour elle ne diminuoit point, mais elle devenoit plus timide & plus respectueuse.

Trois mois après la mort du mari de ma nourrice, une maladie violente emporta brusquement la Baronne du Mesnil. On ne fut pas sitôt que le Baron étoit veuf, qu'on lui fit proposer les meilleurs partis de la Province. Le Marquis de Ganderon fut un des premiers qui souhaiterent son alliance. De son côté, le Baron du Mesnil, à qui un Gentilhomme, ami du Marquis, parla de cette affaire comme de lui-même, trouva l'héritiere de M. de Ganderon un parti si avantageux, qu'il monta sur le champ en carrosse avec l'ami commun, pour l'aller demander en mariage au Marquis. La négociation fut bientôt terminée. Ces deux Seigneurs convinrent facilement de tout, & arrêterent entre eux qu'ils iroient incessamment à Paris pour voir si la Demoiselle conviendroit au Baron.

Ils ne tarderent point à faire ce voyage avec le Gentilhomme médiateur, & la personne de Mademoiselle de Ganderon plut infiniment au Cavalier qui la recherchoit. Il n'eut pas besoin de la voir deux fois pour en devenir plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été de sa premiere femme; & il ne songea plus qu'à hâter son second mariage. Cependant la nouvelle épouse avoit perdu

une partie de ſes charmes, par les chagrins continuels qu'elle avoit eues & qu'elle avoit encore; car n'entendant plus parler de Monneville, elle jugeoit qu'il devoit être mort, & cette penſée lui donnoit un air de triſteſſe qui ne relevoit pas l'éclat de ſa beauté.

Lorſque le Marquis ſon pere lui déclara qu'il l'avoit promiſe au Baron du Meſnil, elle voulut inutilement le prier de lui permettre de renoncer au monde; il n'eut aucun égard à ſa priere, qu'il regarda même comme un effet des tentatives que les Religieuſes avoient apparemment faites pour la ſéduire. Il lui repréſenta d'un air d'autorité, qu'un époux tel que le Baron étoit préférable à la vie monaſtique, & qu'en un mot la choſe étoit réſolue. Alors voyant qu'elle ne pourroit oppoſer qu'une réſiſtance inutile aux ordres abſolus de ſon pere, elle ſe diſpoſa docilement à lui obéir. Elle ſortit du Couvent, & ſe laiſſa entraîner deux jours après de Paris au château de Ganderon, où les noces ſe firent ſans aucune pompe.

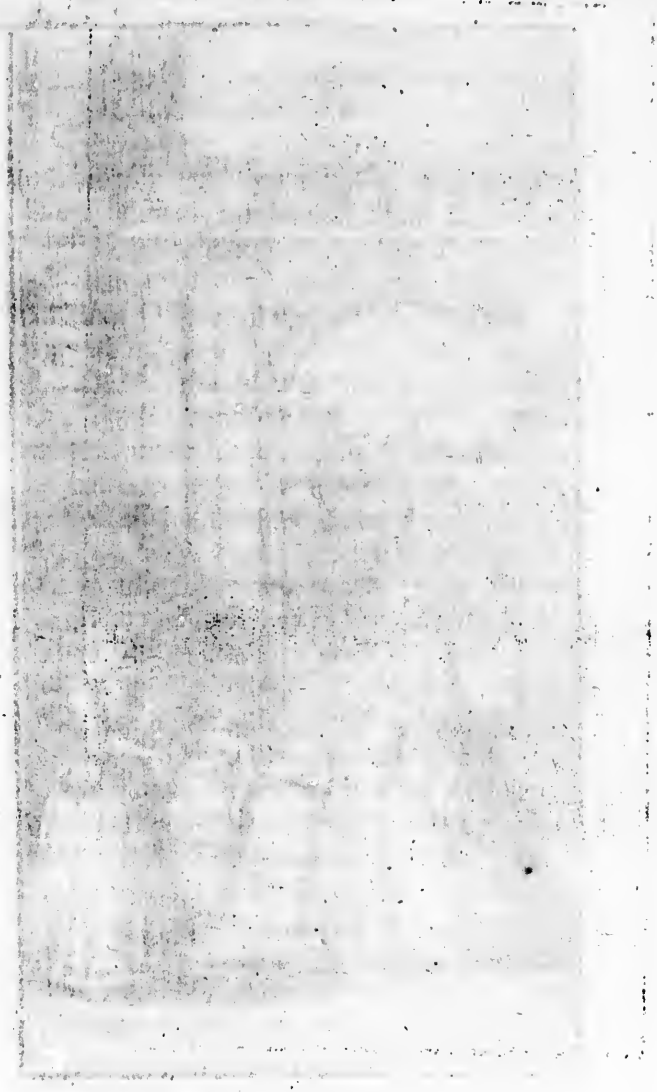
Quelque impatience qu'eût le Baron d'emmener chez lui ſa chere épouſe, il ne laiſſa pas d'avoir la complaiſance de faire un aſſez long ſéjour chez M. de Ganderon. Mais il prit enfin congé de lui pour ſe rendre au château du Meſnil, où il entra au

IER

es chagrins
u'elle avoit
parler de
devoit être
noit un air
'éclat de ſa

lui déclara
du Meſnil,
de lui per-
il n'eut au-
garda même
que les Re-
faites pour
n air d'au-
Baron étoit
& qu'en un
lors voyant
une réſiſtan-
e ſon pere,
obéir. Elle
traîner deux
de Gande-
ſans aucune

t le Baron
pouſe, il ne
nce de faire
e Ganderon.
pour ſe ren-
ù il entra au



bruit d'une douzaine de coups de fusil que tirerent les habitants du village, pour célébrer l'heureux retour de leur Seigneur, & l'arrivée de la nouvelle Baronne. Il fallut recevoir & rendre les visites de toute la Noblesse des environs ; ce qui occupa plus de huit jours Madame du Mesnil. Elle n'avoit pas [illegible] quelque [illegible] pour elles les [illegible] d'une [illegible], elle la traitoit avec une douceur & une bonté qui ravissoient le Baron.

Plus ma nourrice considéroit cette jeune Dame, & plus elle trouvoit qu'elle ressembloit à celle qui s'étoit débarrassée dans son hôtellerie d'un fardeau incommode. Elle n'osoit néanmoins se fier à ses conjectures, & elle se proposa de les approfondir finement. Pour ma mère, il est certain qu'elle ne reconnut point du tout ma nourrice, & ne la soupçonna nullement de l'être, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'elle étoit dans le village qui m'avoit vu naître. Lucile toutefois lui donna lieu par hasard de penser qu'elle étoit en pays de connoissance, & que sa nourrice pouvoit être cette même hôtesse à qui elle m'avoit confié. Cette circonstance mérite bien que je vous en fasse le rapport.

La Baronne [illegible] étoit dans son ca-

bruit d'une douzaine de coups de fusil que tirerent les habitants du village, pour célébrer l'heureux retour de leur Seigneur, & l'arrivée de la nouvelle Baronne. Il fallut recevoir & rendre les visites de toute la Noblesse des environs ; ce qui occupa plus de huit jours Madame du Mesnil. Elle n'avoit pas encore eu le loisir de faire quelque attention à Lucile ; mais elle s'y attacha bientôt, & loin d'avoir pour elles les airs aigres d'une marâtre, elle la traitoit avec une douceur & une bonté qui ravissoient le Baron.

Plus ma nourrice considéroit cette jeune Dame, & plus elle trouvoit qu'elle ressembloit à celle qui s'étoit débarrassée dans son hôtellerie d'un fardeau incommode. Elle n'osoit néanmoins se fier à ses conjectures, & elle se proposa de les approfondir finement. Pour ma mere, il est certain qu'elle ne reconnut point du tout ma nourrice, & ne la soupçonna nullement de l'être, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'elle étoit dans le village qui m'avoit vu naître. Lucile toutefois lui donna lieu par hasard de penser qu'elle étoit en pays de connoissance, & que sa nourrice pouvoit être cette même hôtesse à qui elle m'avoit confié. Cette circonstance mérite bien que je vous en fasse le rapport.

La Baronne un jour étoit dans son ca-

binet un livre à la main, quand Lucile suivie de ma nourrice & de moi, entra & courut à elle, en lui disant : Ma chere mere, voulez-vous bien que ma bonne amie vous fasse la révérence ? Entrez, mon enfant, entrez, me dit la Baronne, ne croyant pas si bien dire ; l'amitié que ma fille a pour vous, vous répond de la mienne, approchez. Je m'avançai vers elle pour lui débiter un petit compliment que j'avois préparé à l'aide de ma nourrice ; mais je me troublai sans savoir pourquoi, & je demeurai court. Il seroit ridicule d'attribuer à l'instinct ce désordre de mes sens, qui, sans doute, n'étoit qu'un effet de ma timidité. La Baronne en jugea de même ; & pour m'engager à parler, elle me demanda quel âge j'avois, & si j'étois fille unique. Je répondis qu'oui ; & ma nourrice prenant alors la parole, lui dit avec une feinte ingénuité : Hélas, Madame, elle n'en sera pas plus riche. Si mon époux vivoit encore, elle pourroit un jour avoir quelque bien. Nous avons tenu cabaret dans le village pendant plusieurs années, & nous ne faisions pas mal nos affaires ; mais j'ai eu le malheur de le perdre ; & sans les bontés de M. le Baron, nous serions ma fille & moi fort à plaindre.

La nourrice en parlant ainsi observoit attentivement la Baronne pour voir si cette Dame en l'écoutant ne tourneroit point par

quelque démonſtration ſon doute en certitude. Ma mere évita ce piege ; aucune altération ne parut ſur ſon viſage. Elle déplora d'un air tranquille le ſort de l'hôteſſe, qui s'imaginant qu'elle s'étoit trompée dans le jugement qu'elle avoit porté de la Baronne, ceſſa de trouver de la reſſemblance entre elle & ma mere.

Après cet entretien, Madame du Meſnil étant reſtée ſeule dans le cabinet, admira comment elle avoit pu ne ſe point trahir en reconnoiſſant un témoin de ſa honte. Cette penſée la fit pâlir & rougir ſucceſſivement. Si la nourrice l'eût vue alors, elle auroit ſu à quoi s'en tenir. Les diſcours que ma mere venoit d'entendre la jetterent dans une profonde rêverie. Elle ne pouvoit douter que la perſonne qui les lui avoit tenus ne fût cette même hôteſſe à qui elle avoit confié le ſoin de mon enfance ; mais elle étoit bien éloignée de croire que c'étoit ſon fils qu'elle venoit de voir ſous un habit de fille. Elle jugea que j'étois mort, ou que mon pere m'avoit retiré des mains de ma nourrice pour me faire élever ailleurs. A cette réflexion, elle en faiſoit ſuccéder une autre. Le Comte de Monneville n'eſt plus, diſoit-il, puiſqu'il y a ſi long-temps que je n'ai reçu de ſes nouvelles. Le pere & le fils m'inquietent également.

Il ne tenoit pourtant qu'à elle d'appren-

dre ce qu'ils étoient devenus l'un & l'autre. Il ne falloit pour cela que se découvrir à l'hôtesse dont elle avoit éprouvé la discrétion. Néanmoins, il ne lui fut pas possible de se résoudre à risquer cette démarche. Quoiqu'au fond de son ame, elle sentît un desir violent de savoir notre destinée, sa vertu qui lui en faisoit un secret reproche, le combattoit sans cesse. L'épouse du Baron du Mesnil croyoit devoir penser autrement que Mademoiselle de Ganderon, & sacrifier au devoir l'amour & la nature, pour être malheureuse du moins sans l'avoir mérité.

Elle prit même le parti d'éloigner du château ma nourrice, pour n'avoir plus devant les yeux une femme qui lui rappelloit des images qu'elle n'avoit que trop de peine à bannir de sa mémoire. Pour se défaire d'elle honnêtement, & sans qu'elle parût y avoir part, elle engagea le Baron à la renvoyer au village tenir encore hôtellerie, avec une somme suffisante pour cet établissement, sous prétexte de la récompenser de ses services. Lucile, à qui l'on donna une nouvelle gouvernante, me vit à regret sortir du château avec ma nourrice. Je ne fus pas moins affligé qu'elle de notre séparation; mais le mal étoit sans remede.

L'hôtesse se remit donc en train de faire son premier métier. Quoiqu'elle n'exigeât

de moi que ce que je pouvois faire aiſément, & qu'elle me recommandât de m'attacher à l'écriture, perſuadé qu'avec cette reſſource, je ne manquerois jamais de pain, je ne laiſſois pas de lui être d'une aſſez grande utilité dans ſon ménage. Je lui valois trois ſervantes comme celle qu'elle avoit. Cependant je devenois plus mélancolique à meſure que j'avançois plus en âge. Je faiſois déja des réflexions, & ſur-tout une qui m'attriſtoit infiniment. C'étoit le myſtere de ma naiſſance; car ma nourrice en m'avouant que je n'étois pas ſon fils, ne m'apprenoit point qui étoit mon pere, & je demeurois incertain de mon état.

Quelquefois m'imaginant qu'elle m'en avoit dit aſſez pour concevoir de ma famille une opinion avantageuſe, j'avois la vanité de me croire d'un ſang des plus nobles; & dans les mouvements orgueilleux que cette penſée flatteuſe m'inſpiroit, je brûlois d'envie d'être à Paris habillé d'une maniere convenable à mon ſexe & à la nobleſſe que mon imagination me prêtoit. Juſqu'où n'alloient pas les chimeres dont mon eſprit prenoit plaiſir à ſe repaître! Je me flattois que je ne ſerois pas arrivé dans cette ville, que j'y rencontrerois une perſonne de conſidération qui me reconnoîtroit pour ſon fils, & que cette reconnoiſſance ſeroit ſuivie d'une parfaite félicité. Il eſt vrai que des

idées si agréables faisoient bientôt place à d'autres qui rabattoient un peu mes fumées. Je me représentois qu'un garçon de douze ans sans amis & sans connoissances, seroit fort embarrassé de sa personne à Paris; mais l'espérance plus forte que la crainte, me ramenoit toujours au desir d'aller chercher fortune dans cette grande ville.

Un jour il passa par notre village un Financier, qui s'arrêta dans l'hôtellerie. Il avoit un bon équipage & beaucoup de monde à sa suite. Nous lui préparâmes à dîner le mieux qu'il nous fut possible; & quand il fallut compter sa dépense, je pris une plume & de l'encre, & fis la carte d'un air si aisé, que cela le surprit. Il loua mon écriture; puis il se mit à me considérer avec attention; & me trouvant une physionomie spirituelle avec quelque beauté, il me fit plusieurs questions. J'y répondis d'une façon qui l'étonna. C'est dommage, me dit-il, qu'une jolie fille comme vous soit ensevelie dans un village. Ah, dame, Monsieur, lui répondis-je, j'en suis assez fâchée; mais que voulez-vous que j'y fasse? Je serois charmée d'être auprès d'une bonne Dame; je sens que je la servirois si bien, qu'elle m'aimeroit, & feroit ma petite fortune. Si vous souhaitez, reprit-il, d'être placée de cette sorte, vous n'avez qu'à parler. Je vous mettrai dans ma famille même. J'ai

une parente d'une humeur douce & d'un caractere excellent. Vous ſerez à merveilles auprès d'elle. Je m'offre à l'engager à vous prendre, & je puis vous aſſurer qu'elle ſe chargera volontiers du ſoin de vous établir avantageuſement.

J'acceptai les offres du Financier avec des proteſtations de reconnoiſſance qui furent accompagnées de remerciements de la part de l'hôteſſe, & je remarquai que mon homme d'affaires mordoit à la grappe. Faites-y bien réflexion, votre mere & vous, me dit-il, je repaſſerai dans quinze jours par ce village. Si vous êtes toujours dans la même diſpoſition, & que vous ne faſſiez aucune difficulté de vous fier à la parole d'honneur d'un homme, qu'à la vérité vous ne connoiſſez pas, mais dont je crois que la probité eſt écrite ſur ſon viſage, je vous menerai à Paris dans mon équipage, en vous traitant de la même façon que ſi vous étiez ma propre fille. Je lui fis là-deſſus une profonde révérence, à laquelle ayant reparti par une autre, il remonta dans ſon carroſſe après nous avoir dit adieu juſqu'à ſon retour.

Lorſqu'il fut parti, ma nourrice me demanda ſi j'aurois aſſez de réſolution pour aller à Paris avec ce Monſieur. Pourquoi non, lui répondis-je? Il paroît honnête homme. Il fera peut-être ce qu'il a promis de faire pour moi; & quand une fois je ſerai au-

près d'une Dame, je chercherai quelque poſte convenable à un jeune garçon; & je ne crois pas être aſſez mal adroit pour n'en pas trouver. L'hôteſſe ne fut pas trop fâchée de me voir diſpoſé à ſuivre le Financier. Elle en tira même un bon augure pour ma fortune; & jugeant qu'il étoit temps de me livrer aux aventures que me réſervoit mon étoile, elle ne combattit que foiblement mon deſſein.

En attendant que je puſſe l'exécuter, j'allai faire une viſite à Lucile. Je me gardai bien de lui parler de notre prochaine ſéparation; mais l'idée qui m'en revenoit ſans ceſſe dans notre entretien, m'arrachoit des ſoupirs malgré moi. Je ne pus m'empêcher même de répandre quelques larmes. Lucile en fut attendrie; & les attribuant au chagrin que j'avois de ne la pas voir auſſi ſouvent que je l'aurois deſiré: Conſole-toi, ma chere ſœur, me dit-elle en m'embraſſant, nous ne vivrons pas toujours éloignées l'une de l'autre. Le temps où l'on doit me mettre au Couvent approche. Il me faudra une perſonne auprès de moi. Je ferai en ſorte qu'on te choiſiſſe. Nous paſſerons les jours & les nuits enſemble.

Que je fus ſenſible à ce trait de tendreſſe! Adieu le projet de mon voyage de Paris. Adieu le Financier. Toutes les penſées de fortune dont je m'étois juſques-là

si agréablement occupé, ne tinrent pas un moment contre les flatteuses espérances que me donnoit ma chere Lucile, & je la quittai en goûtant par avance les douceurs de ce temps heureux qu'elle venoit de me faire envisager.

J'eus pendant deux jours l'esprit si rempli de cette charmante conversation, que je ne souhaitai plus le retour du Financier. Ma nourrice s'en apperçut, & me demanda pourquoi je paroissois dégoûté du voyage de Paris. Je lui en dis franchement le sujet. Sur quoi en femme de bon sens, elle me représenta que j'aurois tort de m'attacher à Lucile avec tant de fureur ; que je ne pouvois plus cacher mon sexe que peu d'années ; & que malgré mes précautions, mes traits, ma voix, ma barbe, tout me trahiroit : que si jamais j'avois le malheur d'accompagner au Couvent la fille du Baron, je ne manquerois pas de la perdre de réputation, & de me jetter moi-même dans un abyme affreux. Enfin, elle me dit tant de choses pour me faire entendre raison, que si je ne cessai pas d'aimer Lucile, je sentis au moins la nécessité de m'éloigner d'elle.

L'arrivée du Financier acheva de me déterminer au sacrifice de mon amour. Il fut ravi de me retrouver dans les mêmes sentiments où il m'avoit laissé. L'hôtesse,

de ſon côté, étoit bien-aiſe de m'écarter du château du Meſnil; perſuadée que ſi je demeurois dans le pays, ſitôt qu'on y viendroit à connoître mon ſexe, la médiſance n'épargneroit pas Lucile auprès de qui j'avois été élevé ſous un habit de fille. Le Financier n'eut donc aucune contradiction à eſſuyer ſur mon départ, qui fut fixé au lendemain avant le jour. Je paſſai une partie de la nuit à prendre des meſures avec ma nourrice pour nous donner réciproquement de nos nouvelles. Je mis enſuite mon habit le plus propre, & fis un paquet de tout ce que j'avois de linge blanc. L'heure de partir étant enfin venue, j'embraſſai cette bonne femme que l'habitude m'avoit rendu ſi chere. Nous pleurâmes tous deux comme à l'envi, ſentant une véritable douleur de nous perdre l'un l'autre, & voulant néanmoins nous quitter. Le Financier protecteur, après avoir de nouveau proteſté à l'hôteſſe qu'elle devoit avoir l'eſprit en repos ſur moi, qu'il ne conduiſoit à Paris, diſoit-il, que pour me mettre en état de procurer à ma mere des jours fortunés, il me fit monter en carroſſe avec lui, & nous ſortîmes du village ſans être vus de perſonne.

Je n'eus pas ſujet de me plaindre de ſa retenue ſur la route. Tous ſes diſcours furent meſurés. Il ne lui échappa aucune ac-

tion, aucun geſte, dont je puſſe tirer un mauvais augure. Il ſembloit même interdire à ſes yeux la liberté de ſe fixer ſur moi. Il eſt vrai que je n'étois encore qu'un enfant ; mais il y a bien des hommes qui ne refuſent pas leur attention aux filles qui ne font que de quitter la liſiere. Auſſi mon Financier n'étoit-il pas ſi ſage qu'il le paroiſſoit. Au reſte, c'étoit un homme aſſez bien fait, & qui n'avoit pas plus de trente-cinq ans.

En entrant dans Paris, je fus ſcandaliſé de voir mon conducteur arrêté à une barriere par trois ou quatre faquins de commis, à qui même il fut obligé de donner les clefs d'une valiſe qui étoit ſur le train du carroſſe, & que néanmoins ils n'oſerent ouvrir dès qu'il lui plut de leur décliner ſon nom & ſa qualité. Quoiqu'il m'eût averti qu'il ne me meneroit pas chez lui, je ne laiſſai pas de me trouver embarraſſé, lorſque je le vis renvoyer ſes gens & ſon équipage, pour entrer ſeul avec moi dans un méchant carroſſe de louage, dont l'air délabré ne me préſagea rien de bon. Je craignis qu'il n'eût intention de me conduire à quelque endroit, je ne dirai pas malhonnête, car je ne ſavois pas encore qu'il y en eût, mais dans quelque lieu déſagréable pour moi.

J'en fus cependant quitte pour la peur. Nous deſcendîmes dans la rue Saint-Hono-

ré à la porte d'une maiſon dont il étoit propriétaire. Là demeuroit une veuve qui avoit autrefois été femme-de-chambre de ſa mere, & que ſon pere avoit bruſquement mariée à ſon maître-d'hôtel. Ce domeſtique, pour ſe payer de ſa complaiſance, avoit ſi bien ferré la mule, qu'après ſa mort, ſa ſeconde épouſe s'étoit trouvée puiſſamment riche. Mon protecteur à qui cette Dame rendoit mille petits ſervices, avoit en elle beaucoup de confiance. Il me mit entre ſes mains, en lui diſant que j'étois une orpheline, fille d'un de ſes fermiers; que s'étant apperçu que j'avois bien de l'eſprit, il étoit dans le deſſein de me faire élever dans un couvent, & de m'y donner des maîtres pour m'enſeigner tout ce qu'il convenoit à une fille de ſavoir. Il la chargea du ſoin de choiſir le monaſtere, & lui promit que dès le lendemain il lui envoyeroit de l'argent pour me faire habiller, & pour acheter tout ce qui m'étoit néceſſaire pour entrer dans un Couvent.

Il ſortit là-deſſus, & je demeurai avec la veuve, qui ne manqua pas de me ſonder. Comme elle connoiſſoit mieux que moi le Financier, elle ne crut que ce qu'elle voulut de tout ce qu'il venoit de lui dire, & elle me fit mille queſtions pour juger par mes réponſes de ce qu'elle devoit penſer de moi. Il eſt plaiſant qu'au-lieu d'avouer

avec ingénuité de quelle maniere, & ſur quel pied j'étois venu à Paris, j'altérai la vérité pour ſoutenir ce que le Financier avoit dit, comme auroit pu faire une aventuriere qui auroit été d'accord avec lui.

Le jour ſuivant il tint parole : il envoya une ſomme d'argent, qui certainement ne fut pas employée à me nipper : quoiqu'il mandât à la veuve que ſon intention étoit que l'on m'habillât fort proprement, & qu'on me fît paſſer dans l'eſprit des Religieuſes pour la fille d'un Gentilhomme de Province, la veuve gagna bien la moitié ſur les emplettes. Elle mit promptement les ouvriers en beſogne, & je fus ſervie avec tant de diligence, qu'au bout de quatre ou cinq jours, j'entrai au couvent ſans avoir revu le protecteur, qui, ſans doute, avoit d'autres occupations, ou pour mieux dire, qui me regardoit comme un fruit dont il falloit attendre la maturité.

J'avois cru que les Demoiſelles qu'on élevoit dans cette maiſon prendroient plaiſir à me voir & à me pratiquer à cauſe de la nouveauté. Mais je fus bientôt déſabuſée. Ayant appris que j'étois fille d'un Gentilhomme de campagne peu connu, elles me négligerent d'abord, & je fus réduit à la compagnie des Religieuſes chargées du ſoin des penſionnaires. Je m'en conſolai facilement ; & m'appliquant tout entier à profiter des

leçons qu'un maître à écrire & un maître à chanter me donnoient tour-à-tour, je fis dans ces deux arts des progrès si surprenants, qu'en moins de six mois, on ne parla dans le couvent que de mon écriture & de mon goût pour le chant. Ce qui engagea peu-à-peu les grandes pensionnaires à s'humaniser avec moi, & me procura l'entrée de leurs chambres.

N'admirez-vous pas, Messieurs, la conduite que le Financier tenoit avec moi; il ne m'avoit pas encore fait une visite depuis que j'étois dans cette maison. En récompense, la veuve son agente me venoit voir assez souvent, & nous ne parlions que de lui. Elle m'en disoit tous les biens du monde. A l'entendre, c'étoit le plus honnête homme & le plus généreux qu'il y eût dans les affaires du Roi. Elle me demandoit de sa part si je n'avois besoin de rien; & lorsqu'il la chargeoit de me donner dix pistoles, elle m'en remettoit quatre très-fidélement. De mon côté, je ne jouois pas mal mon personnage avec elle. J'avois la politique de me plaindre de ce que le protecteur n'ajoutoit point aux bontés qu'il avoit pour moi celle de m'honorer d'une visite. Patience, ma fille, me disoit sur cela l'obligeante veuve; il viendra bientôt à la grille vous dire lui-même pourquoi il s'est jusqu'ici privé du plaisir de vous voir.

Il n'y manqua pas effectivement ; il parut un jour au parloir avec la veuve du maître-d'hôtel. Il me loua d'abord sur la facilité que j'avois à apprendre les choses qu'on m'enseignoit. Il me dit ensuite qu'il s'étoit bien apperçu en me voyant pour la premiere fois, que je deviendrois en peu de temps une personne accomplie. C'est, ajouta-t-il, ce qui m'a empêché de suivre le dessein de vous mettre au service d'une Dame. Vous me semblez plutôt née pour être servie, & le Ciel ne permettra point que vous soyez déplacée. Non, ma belle enfant, & il ne tiendra qu'à vous de faire une fortune éclatante. Il ne faut pour cela que vous attacher à un homme riche & de condition, qui vous aime : en un mot, à moi. Cette bonne amie devant qui je vous offre mon cœur, sait que je n'ai sur vous que des vues légitimes. Si j'en avois d'autres, je ne tiendrois pas la conduite que je tiens. Au-lieu de laisser germer votre vertu dans une maison où l'on ne vous donne que de bons exemples, je vous éleverois dans les plaisirs du monde, je vous menerois tous les jours aux spectacles, & je ne vous quitterois point que je n'eusse triomphé de votre innocence.

Vous vous imaginez bien, Messieurs, que le Financier n'en demeura pas là. Il me dit mille autres choses pour me prévenir en sa

faveur. Enſuite voulant ſavoir ſi j'avois quelque diſpoſition à répondre aux ſentiments qu'il me témoignoit, il me demanda d'un air tendre s'il devoit eſpérer que je n'aurois point de répugnance à lier ma deſtinée à la ſienne. Je lui fis réponſe que j'étois trop pénétré de ſes bontés, pour être capable de les payer d'ingratitude. Il parut tranſporté de joie à ces paroles, & prit de-là occaſion de me preſſer de ſouſcrire à ſon bonheur. Après quoi, me laiſſant avec ſon agente, il ſe retira pour aller, me dit-il, dès ce moment faire travailler aux apprêts de notre hyménée.

La veuve, ainſi qu'elle en étoit convenue avec le protecteur, me félicita ſur l'importance de ma conquête, & ſur la brillante figure que je ferois dans le monde, quand je ſerois l'heureuſe épouſe d'un ſi riche Financier, qui, depuis trois jours, avoit refuſé pour l'amour de moi une fille de qualité qui lui avoit été propoſée. Enſuite elle me conſeilla de le bien ménager, & me dit en s'en allant que de ſon côté elle feroit tous ſes efforts pour l'engager à terminer promptement une affaire qui m'étoit ſi avantageuſe. Je vis bien après cette converſation que je touchois au dénouement de la piece, & que par conſéquent je devois ſans différer ſonger à quelque expédient pour me tirer de l'embarras où je me trouvois. Car enfin

je me repréſentois que ſi j'avois l'audace de pouſſer les choſes juſqu'à la derniere extrêmité, le protecteur pourroit ſe venger cruellement de la tromperie que je lui avois faite.

Pour m'affranchir d'une crainte qui me ſembloit bien fondée, je rêvois jour & nuit au moyen de me ſauver du Couvent. J'examinai pour cela toutes les fenêtres & les murs de la maiſon; mais mon examen n'aboutit à rien qu'à me faire perdre l'eſpérance de m'échapper. J'étois dans cette déſagréable ſituation, quand il nous vint une nouvelle penſionnaire. C'étoit une grande fille que l'on ne recevoit que parce que ſa mere étoit parente de notre Supérieure. On ne vouloit point dans cette maiſon de ces grandes filles qui n'ont d'autre vocation pour la retraite que la volonté abſolue de leurs parents, qui ne les y enferment ſouvent que pour mettre leur ſageſſe chancelante derriere un rempart de grilles & de verroux.

Notre nouvelle compagne ſe nommoit Camille. J'entrai dans ſa chambre dans le temps qu'on la meubloit, & je me mêlai à la converſation qu'elle avoit alors avec deux ou trois autres penſionnaires. Je leur fis part d'une lettre que je venois de recevoir, & par laquelle on me mandoit que dans quatre jours on me retireroit du Couvent pour me marier. Comme je leur apprenois

cette nouvelle d'un air assez triste, elles ne purent s'empêcher de me dire en souriant, qu'une pareille lettre, à ma place, ne les affligeroit pas. Camille me fit plusieurs questions sur mon départ; elle me demanda si l'on emporteroit mes meubles dans une charette ou autrement, & dans quelle rue j'irois demeurer.

Elle avoit ses raisons pour me questionner ainsi. Ma mignonne, me dit-elle un soir en me prenant le bras au sortir de la priere, j'ai des choses de la derniere conséquence à vous communiquer. Ne vous endormez pas si-tôt, afin que vous puissiez m'ouvrir votre porte, ou plutôt ne la fermez point. Je n'avois garde de m'endormir, ni même de me coucher. J'étois trop en peine de savoir ce qu'elle avoit à me dire; & me tourmentant l'esprit pour le deviner, ne voudroit-elle point, disois-je, me charger de quelque lettre de galanterie, ou n'auroit-elle pas quelque soupçon de mon sexe? Ces dégourdies-là ont des yeux plus pénétrants que les bonnes Religieuses. Camille me surprit dans cette derniere pensée, en m'embrassant avec un transport qui me parut un peu violent de fille à fille.

Mon repos & le bonheur de ma vie sont entre vos mains, me dit-elle; il faut que je sorte de cette maison qui n'est pour moi qu'un

qu'un eſclavage, & je n'en trouverai peut-être jamais une ſi favorable occaſion que celle que vous pouvez me procurer, ſi vous êtes auſſi diſpoſée à me faire plaiſir que je le ſerois à vous obliger dans une ſemblable conjoncture. Je lui promis de faire pour elle tout ce qui dépendroit de moi, & là-deſſus m'ayant prié de l'écouter avec attention, elle reprit la parole de cette maniere.

Vous n'ignorez pas qu'il eſt peu gracieux à une Demoiſelle d'un certain âge, d'avoir une mere qui ſe croit encore belle, & qui veut paſſer pour jeune, une coquette en un mot. C'eſt un malheur que j'éprouve dans toutes ſes circonſtances. Vous l'avez vue cette mere jeune & belle le jour qu'elle m'eſt elle-même venu livrer à ma tante la Supérieure, pour ſe défaire d'une rivale incommode; ſi vous l'avez bien obſervée, vous m'avouerez qu'elle a grand tort de faire l'agréable. Croiriez-vous qu'à ſon âge & avec ſon air bourgeois, elle s'imagine être en droit de ſe plaindre quand elle n'a pas deux ou trois ſoupirants à ſa toilette? Croiriez-vous auſſi qu'elle ne manque pas de gens oiſifs qui veulent bien faire ce ſot perſonnage? C'eſt que depuis la mort de mon pere, elle jouit d'un gros revenu qu'elle employe à les régaler. On fait au logis bonne chere, & l'on y joue. Voilà ce qui les attire.

Pendant trois ou quatre ans, poursuivit-elle, que cette belle maman me craignoit moins que sa femme-de-chambre, dont je faisois les fonctions à sa toilette, j'avois honte des pauvretés que lui disoient ces adorateurs des appas de sa table. Que de fades douceurs ils lui faisoient avaler comme de l'ambrosie! Il faut que l'amour-propre rende stupide une coquette, lorsqu'elle ne sent pas qu'on lui donne de l'encensoir par le nez. Si quelqu'un de ces Messieurs de meilleur goût ou moins dissimulé que les autres, s'avisoit de m'adresser quelque parole flatteuse, j'étois huit jours sans paroître à table; ma mere me bannissoit de sa vue en me traitant de petite fille. Elle m'auroit volontiers fouettée devant le monde, pour mieux persuader que je n'étois qu'un enfant.

Dès que je connus la cause des mauvais traitements que je recevois d'elle, je résolus pour m'en venger de prendre sur mon compte les empressements de quelques jeunes gens, dont les yeux s'exprimoient aux miens avec énergie. Je leur faisois remarquer que je les entendois, en leur applaudissant d'un souris quand ils assaisonnoient de quelque geste ironique les louanges qu'ils prodiguoient à ma mere, ou qu'ils me témoignoient par quelque signe qu'ils m'adressoient mentalement les discours galants qu'ils lui tenoient.

Un jeune Comte des mieux faits me déclara par pluſieurs lettres auſſi tendres que ſpirituelles, que je lui avois inſpiré une paſſion violente. Je cédai au plaiſir de le croire ſincere, & de l'ôter à une mere jalouſe. Si-tôt que notre intelligence fut formée, le Comte, pour la rendre plus ſecrete, affecta de paroître plus empreſſé auprès de ma rivale, qu'il ne l'avoit été auparavant. Elle en fut ſi charmée, que ne faiſant plus attention qu'à lui ſeul, elle le choiſit pour dépoſitaire de ſes ſecrets. Elle lui fit confidence, il y a un mois, du deſſein qu'elle avoit de me mettre au Couvent, puiſque je refuſois un parti qui valoit mieux que moi. Ce parti eſt un vieux fou de parent que je ne puis ſouffrir. Elle me répete ſans ceſſe qu'il m'aime à la folie, & qu'il ne demande rien en m'épouſant, comme ſi une fille ne donnoit rien à un vieillard, en lui ſacrifiant ſa jeuneſſe & ſa beauté.

Si le Comte fut étourdi du projet que ma mere avoit formé de m'enfermer dans un Monaſtere, que devint-il quand elle ajouta que pour lui prouver l'eſtime & l'affection qu'elle avoit conçue pour lui, elle avoit pris la réſolution de lui offrir ſa main avec des avantages qui rendroient ſon ſort digne d'envie? Dans le trouble où ce diſcours jetta ſes eſprits, peu s'en fallut qu'il ne découvrît ſes ſentiments; néanmoins il

eut la force de se contraindre ; & me rencontrant par hasard toute seule, il me dit à l'oreille : Tout se dispose pour que nous épousions dans peu, moi votre mere, & vous un Couvent.

En effet, deux jours après, on m'amena dans cette maison. Le Comte, qui ne sauroit à présent l'ignorer, en est sans doute au désespoir. Il est vif ; il aura été trouver ma mere, & je ne doute pas qu'il ne lui ait parlé dans des termes peu mesurés. Tout cela retombera sur moi. Elle est venue d'un air furieux au Couvent ce matin, pour ordonner qu'on ne me laisse voir aucune personne de dehors. Cet ordre qui coupe toute communication entre le Comte & moi, nous empêche de prendre des mesures pour nous rejoindre. Je suis sûre qu'il songe à m'enlever ; mais je ne sais par quel moyen il prétend en venir à bout. De mon côté, j'exerce aussi mon imagination sur le même sujet ; & si je ne me trompe, vous pouvez m'aider à sortir d'ici sans éclat.

Je promis à Camille de contribuer à son évasion, pourvu qu'elle me donnât parole à son tour de me prêter son assistance pour m'arracher des mains de ceux qui me retireroient du Couvent. Je lui fis seulement un mystere de mon sexe, ne jugeant pas alors à propos de le lui découvrir. Elle parut ravie de me trouver dans la même dis-

position où elle étoit. Hé bien, lui dis-je, sachons donc quel service vous attendez de moi. J'ai pensé, me répondit-elle, que le jour de votre sortie de cette maison, peut devenir le dernier de mon esclavage. Vous voyez bien cette niche, ajouta-t-elle en me montrant du doigt un bas d'armoire, qu'entre autres petits effets on m'avoit acheté pour meubler ma chambre, je m'enfermerai là-dedans le jour que vous déménagerez, vous me ferez porter jusqu'à l'endroit où l'on vous conduira, & de-là je me sauverai chez le Comte.

J'applaudis à cette belle invention, n'étant pas en âge d'en remarquer l'extravagance, & nous convînmes de tenter l'aventure. Ce stratagême toutefois ne fut pas mis en usage, & mes affaires changerent tout-à-coup de face. Ma veuve me vint voir dès le lendemain. Elle me parut si émue, que je jugeai qu'elle avoit quelque chose d'extraordinaire à m'apprendre. Je ne me trompai point dans ma conjecture : Ma chere enfant, me dit-elle, ce que j'ai à vous annoncer va bien vous surprendre. Votre protecteur a été arrêté hier au soir de la part du Roi, & conduit à la Bastille. Je ne sais quel crime il peut avoir commis ; mais on dit que c'est un homme perdu. Quoi qu'il en puisse être, je viens vous assurer que je ne vous abandonnerai pas. Je veux vous servir de mere &

vous donner tous les jours des marques de l'amitié que j'ai pour vous. Je viendrai demain payer votre penſion, vous faire ſortir d'ici, & vous emmener chez moi où nous vivrons doucement enſemble, en attendant que le protecteur ſe tire d'intrigue; ce qu'il fera peut-être bientôt.

Cette nouvelle me cauſa une ſecrete joie. Je fus ravi de me voir débarraſſé pour toujours de mon Financier; & perſuadé que je pourrois, quand il me plairoit, m'échapper de chez la veuve, j'acceptai l'aſyle qu'elle me préſentoit fort généreuſement à ce que je croyois. Avant qu'elle vînt me retirer, j'eus un nouvel entretien avec Camille, à qui j'appris le changement qui étoit arrivé dans mes affaires par l'heureux malheur du Financier. Elle m'en fit ſes compliments, & me dit que, de ſon côté, elle avoit reçu une lettre du Comte. Il me l'a fait tenir, ajouta-t-elle, par une femme-de-chambre qu'il a gagnée, & qui ſeule a la permiſſion de me parler de la part de ma mere. Il me mande qu'il a formé un projet d'enlevement qu'il me communiquera au premier jour, & dont il aſſure que le ſuccès eſt infaillible.

Je témoignai à mon tour à Camille la part que je prenois à l'eſpérance que ſon amant lui donnoit de l'arracher inceſſamment d'une retraite où elle ſe déplaiſoit ſi fort. Après quoi nous étant embraſſés à

plusieurs repriſes, nous nous ſéparâmes, chacun occupé de ſes petites affaires. Enfin, la veuve vint ſuivant ſa promeſſe payer ma penſion, faire enlever mes meubles; & m'ayant fait monter avec elle dans un carroſſe de remiſe, elle m'emmena dans ſa maiſon où je ſoupai avec un homme fort bien vêtu & déja ſuranné. Il y avoit auſſi à table une jeune Demoiſelle qui demeuroit en penſion chez la veuve, & pour qui le vieillard me parut avoir de grandes attentions. Il avoit un air galant, qui, malgré ſon âge, le rendoit encore de miſe. Il ſe retira entre onze heures & minuit. Quand il fut ſorti, la veuve me dit: Ma chere fille, je partage mon lit avec ma penſionnaire. Je vous prie pour cette nuit ſeulement, de coucher avec Mariamne; demain je ferai tendre dans une chambre particuliere le lit qui vous a ſervi au Couvent.

Mariamne étoit une ſoubrette que la veuve avoit depuis peu priſe à ſon ſervice. Avec des apparences modeſtes, un air ſage & diſcret, elle avoit de la jeuneſſe, de l'eſprit, & ne manquoit pas de beauté. Nous paſſâmes une partie de la nuit à nous entretenir du Couvent où j'avois été. Tandis que je lui racontois de quelle maniere innocente j'y vivois, elle ſoupiroit de temps en temps, & me diſoit qu'il ſeroit à ſouhaiter pour moi que j'y fuſſe encore. Elle me répéta

tant de fois ces paroles, que j'eus la curiosité de lui en demander la raison, ne comprenant pas pourquoi elle me plaignoit d'être dans le monde. C'est, répondit-elle, que vous allez vous occuper ici bien différemment. Si j'osois vous dire tout ce que je pense là-dessus, vous verriez que ce n'est pas sans sujet que je déplore votre sort. Parlez-moi, de grace, plus clairement, lui dis-je, vous m'effrayez.

Promettez-moi donc, reprit-elle, que vous garderez le secret, & je ne vous cacherai rien. Je lui protestai qu'elle pouvoit compter sur ma discrétion. Cela étant, repliqua-t-elle, sachez que vous êtes ici dans une maison où votre innocence court un grand péril. Je veux bien par pitié vous en avertir. La Demoiselle que vous avez vu est la maîtresse du vieux maltôtier avec qui vous avez soupé. Il la vient voir presque tous les soirs, & Madame partage avec elle les revenants-bons de cette galanterie. Ne vous imaginez pas qu'on vous ait fait sortir du Couvent dans une autre vue que dans celle de vous procurer quelque riche galant à la place du Financier qui a été mis à la Bastille, & qui étoit sur le point de vous tromper par un faux mariage. J'ai su tout cela de notre cuisiniere. Je fais chercher sous main une autre condition, n'étant pas d'humeur à m'accommoder de celle-ci.

Je remerciai Mariamne de m'avoir appris toutes ces particularités ; & par reconnoissance, je lui découvris mon sexe. Cette confidence fit plaisir à cette bonne fille, qui me voyant hors du danger qu'elle avoit craint pour moi, prêta volontiers la main à l'exécution du dessein que j'avois de troquer mes jupes contre des culottes. J'ai, me dit-elle, un frere qui est marchand frippier, demain de grand matin j'irai le prévenir. Je reviendrai aussi-tôt vous prendre ici, & je vous menerai chez lui où je vous laisserai. Je ne vous en demande pas davantage, lui répondis-je. Dès que je me verrai chez votre frere, je me croirai au comble de mes vœux. Un frippier présentement est l'homme du monde qui m'est le plus nécessaire.

Le lendemain Mariamne sortit en effet à la pointe du jour ; & après avoir mis son frere au fait sur mon chapitre, vint me retrouver dans un fiacre qu'elle avoit loué & qu'elle fit arrêter à la porte. Pendant ce temps-là, je fis un paquet de mon linge & de mes hardes, avec quoi Mariamne & moi nous étant jettés dans le carrosse, nous gagnâmes la maison du frippier, où je fus bientôt métamorphosé en garçon. Toutes mes hardes de fille, dont quelques-uns étoient magnifiques, me devenant inutiles, furent vendues sur le champ, & de l'argent qui m'en revint j'eus de quoi m'habiller fort pro-

prement en homme depuis les pieds jusqu'à la tête. Que je fus content de moi ſous cette forme ſi deſirée! Un Chevalier nouveau n'eſt pas plus fier de ſa croix, ni un nouvel Evêque de ſa mître, que je l'étois de mes culottes. Enfin, je ſortis de chez le frippier, qui m'ayant loué lui-même une chambre garnie, m'y conduiſit, & recommanda fortement à l'hôte d'avoir ſoin de moi.

Me voici donc à quinze ans abandonné à ma propre conduite, poſſédant pour tout bien un habillement complet avec quelques chemiſes & une vingtaine de piſtoles que je pouvois avoir reçues du Financier pendant mon ſéjour au Couvent. Mon hôte m'enſeigna une auberge où, ſans qu'il en coutât beaucoup, on faiſoit aſſez bonne chere. J'y allois tous les jours dîner & ſouper. Je remarquai qu'il ne venoit-là que des gens bien vêtus. Les jeunes gens font aiſément des connoiſſances. Je me faufilai entre autres avec un Cavalier de figure agréable, plus vieux que moi de quelques années, & petit-maître en diable; ce qui ne me déplaiſoit nullement. On l'appelloit le Marquis, & c'étoit effectivement un homme de condition.

Cependant en vivant à l'auberge & en battant le pavé de Paris, mes fonds baiſſoient à vue d'œil; & me repréſentant preſque à

toute heure l'embarras où je me trouverois quand j'aurois mangé ma derniere piſtole, je paroiſſois quelquefois ſi triſte & ſi rêveur, que le Marquis s'en étant un jour apperçu, m'en demanda la cauſe. Je ne la lui cachai point, & je lui avouai que j'aurois beaucoup d'obligation à un homme qui me procureroit quelque bonne place dans un bureau. Je ferai votre affaire, me dit alors le Marquis. Je connois un partiſan à qui je parlerai de vous, & je ſuis aſſuré qu'à ma conſidération, il vous rendra ſervice.

Le Marquis ne ſe vantoit pas d'un crédit qu'il n'avoit point. Il écrivit en ma faveur à un ſoi croyant ſon parent, intéreſſé dans deux ou trois compagnies de maltôte, & le mot de mon cher couſin répété dans deux ou trois endroits de ſa lettre, fit des merveilles. Comme j'étois porteur du billet, le partiſan me reçu gracieuſement contre la coutume de ces Meſſieurs qui font aux commis un accueil rébarbatif, & il n'eut pas ſitôt vu de mon écriture qu'il m'arrêta pour travailler ſous lui, en me diſant qu'il vouloit me former l'eſprit & la main.

Il me mit d'abord au fait des affaires particulieres, ſi bien qu'au bout de ſix mois il s'en repoſoit ſur moi entiérement. A l'égard de ce qu'il appelloit les affaires du Roi, il étoit plus réſervé. C'étoient des ſecrets pour tout autre que des intéreſſés.

Quelquefois en arrivant de la ville je lui faisois des compliments de la part de son cousin le Marquis, que je n'avois pourtant pas vu, & avec lequel je cessai d'entretenir commerce. Ce qui le mettoit de si bonne humeur, qu'il se répandoit volontiers en discours qui ne finissoient point. Alors il me faisoit des épanchements de cœur qui servoient à m'initier dans les sacrés mysteres de la maltôte. A l'entendre, une affaire n'étoit pas des meilleures quand elle ne rendoit que cent pour cent.

Si je lui avois moins été utile, il m'auroit placé de façon que j'eusse pu m'engraisser; mais par malheur pour moi, il s'étoit accoutumé à ne se plus mêler que des grandes affaires, & à m'abandonner les petites. Que de postes lui vis je donner à des gens qu'à peine il connoissoit! Il étoit si obligeant qu'il rendoit service à quiconque se présentoit à lui, & si désintéressé, qu'il déclaroit qu'il ne recevroit ni argent ni présents de personne, disant qu'il étoit trop satisfait quand on rempliſſoit son devoir. Il est vrai que sa femme interprétoit ce devoir à sa guise, & tiroit parti de tout. Selon les lieux où se rendoient les commis à qui son époux procuroit des emplois, elle les prioit de lui faire des commissions qui entretenoient chez elle l'abondance; & les commissionnaires, par reconnoissance ou par

timidité, ne parloient jamais de ce qu'ils avoient déboursé.

Dès qu'elle savoit l'endroit où chacune de ces petites fangsues alloit apprendre à sucer, elle s'informoit du commerce qui s'y faisoit, & de ce que produisoit le terroir ou l'adresse des habitants; vins, cidres, pâtés, gibier, beurre & fromages de toute espece pleuvoient au logis tous les jours. Mais le peu d'intelligence d'un commis dérangea ce manege de la Dame. Un jeune homme avoit obtenu un emploi à Saint-Valery, en Picardie. La patronne sut qu'on faisoit près de-là des biscuits secs, assez bons, & qui ne sont connus que sous le nom de biscuits d'Abbeville. Elle écrivit aussi-tôt au jeune homme pour le prier de lui en envoyer une caisse, lui mandant que son mari les aimoit beaucoup, & qu'il en vouloit faire quelques présents. Vous m'en marquerez le prix, ajoutoit-elle dans sa lettre, afin qu'on vous le fasse toucher sur le champ.

Le commis, trop exact, envoya les biscuits, & marqua qu'il y en avoit pour dix pistoles, qu'il payeroit au marchand sitôt qu'on lui auroit fait tenir cette somme par une lettre de change ou autrement. Cette réponse déplut à la Dame, qui la trouva pleine d'étourderie & d'ingratitude. Et pour apprendre à ce novice ce que les pygmées

des finances doivent aux intéreſſés dans les affaires du Roi, elle le fit promptement révoquer, & ſa place fut donnée à un autre. Ce malheureux commis, qui n'avoit vu la terre d'abondance que de deſſus la montagne, n'ayant pas eu le temps de réparer ſa faute, ne put payer le marchand de biſcuits; mais il lui remit la lettre par laquelle il avoit été chargé de l'achat, & lui enſeigna le nom & la demeure du maltôtier à Paris. Le marchand part pour cette ville, s'adreſſe directement au partiſan, & lui demande le payement de ſes biſcuits. Le Financier ſe moque de lui, & le traite même de frippon. Que fait le marchand? il prouve l'envoi de la caiſſe adreſſée au partiſan, & la réception qui en a été faite en ſon nom. Enfin, il ſe donne tant de mouvements qu'il découvre juſqu'à la boutique où l'on a compté dix écus pour leſdits biſcuits à la maltôtiere.

Tel fut l'écueil où ſe briſa la réputation de généroſité que le Financier s'étoit acquiſe, & le monde qui eſt fort méchant, le crut complice du procédé de ſa femme. Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour lui, c'eſt qu'au-lieu de payer le marchand pour éviter l'éclat, il ſe laiſſa pourſuivre en juſtice, & fit rire tout Paris à ſes dépens. Il ne pouvoit plus paroître dans les rues ſans entendre crier à ſes oreilles: *Biſcuits d'Abbeville.*

Il acheta dans ce temps-là (1), près de Paris, une maiſon de campagne où il étoit preſque toujours avec ſa femme & ſa fille, comme s'ils n'euſſent oſé ſe montrer dans la ville depuis l'hiſtoire des biſcuits. Pendant ſon abſence, j'étois chargé du ſoin de ſes affaires. Il avoit une entiere confiance en moi. De mon côté, étant plus ſouvent dans une ſalle d'armes ou à la promenade qu'à mon bureau, j'étois obligé de faire porter le baſt à mon commis en ſecond; commis qui véritablement commençoit à en faire quelques fonctions, mais ſans ceſſer, tant il étoit officieux, de nous ſervir à table & d'exercer par *interim* l'emploi de valet, en attendant qu'un autre vînt le relever. Combien de riches financiers ont débuté de cette façon.

Nous allions, mon confrere & moi, tous les ſamedis au ſoir à la campagne, & nous en revenions les lundis de grand matin. Nous y paſſions auſſi toutes les fêtes, pour ne pas mettre le pot au feu dans deux endroits ſans néceſſité. Nous étions toujours bien reçus, parce qu'il n'y avoit d'amuſements & de plaiſirs dans cette maiſon que quand nous y étions. Comme on n'y regarde pas de ſi près à la campagne, la femme de chambre & le valet-commis mangeoient

(1) 1688.

avec nous à la grande table. Cela rendit insensiblement celui-ci moins timide, ou plutôt plus entreprenant. Un autre à sa place s'en seroit tenu à la cuisiniere, ou n'auroit élevé sa pensée que jusqu'à la femme de chambre; mais lui, plus ambitieux, forma le dessein d'être le favori de la fille de son maître, & de puiser ainsi le droit légitime de s'enricher au dépens du public dans le plus pur sang d'un opulent maltôtier.

Son triomphe, à la vérité, eût été plus glorieux, s'il eût eu des rivaux à combattre, & que la place qu'il vouloit attaquer eût été mieux fortifiée qu'elle ne l'étoit. Le Financier & sa femme, incapable de tout autre soin que de s'enrichir, ou persuadés que lorsqu'une fille ne se garde pas elle-même, on feroit en vain comme Acrisius, les fraix d'une tour d'airain, laissoient à la leur un pouvoir despotique sur ses appas. Il est vrai qu'elle en avoit si peu, qu'il sembloit qu'elle n'eût qu'à se montrer pour écarter par sa laideur le galant le moins dégoûté. Pour moi, je la trouvois si respectable, que je ne pus avoir qu'une stérile reconnoissance de mille tendres attentions qu'elle avoit pour moi. Quand je me mettois en fraix de lui dire quelque douceur, ce qui m'arrivoit rarement, je la fuyois aussi-tôt pour lui cacher la violence qu'elle auroit vu que je venois de me faire.

Elle fit tant de démarches inutiles pour me plaire, qu'à la fin elle se lassa de m'agacer; & rabattant sur le commis à deux mains qui ne lui faisoit que trop connoître son amour par ses regards, elle n'opposa point un nuage aux embrassements de ce nouvel Ixion. Tandis que moins délicat que moi, il possédoit tranquillement les bonnes graces que j'avois dédaignées, le hasard m'engagea dans une galanterie fort propre à donner à un galant écolier les élémens du libertinage.

Je m'avisai un soir de me déguiser en Espagnol pour aller au bal dans une grande maison. Cet habillement convenoit fort à la finesse de ma taille, & j'étois si persuadé que je pouvois passer pour ce qu'on appelle un beau-fils, que j'affectai de ne me masquer qu'en entrant dans la salle du bal. Dès que j'y parus, quelques Dames commencerent à me faire des mines. J'y répondis, & pour un novice je ne jouai point mal mon rôle. Je fis un coup de maître pour mon coup d'essai. Je forçai un des plus superbes masques de l'assemblée à sacrifier à l'idole Espagnole. C'étoit une Dame vêtue en Amazone, & qui avoit un air de Princesse. Elle me fixa d'abord, & me serra la main en passant auprès de moi. Je jugeai que, sans quelque Argus qui l'accompagnoit, elle ne s'en seroit peut être pas tenue là,

& je pris le parti de la ſuivre ſans affectation. Elle s'en apperçut & je crus remarquer qu'elle mouroit d'envie de me parler. Je ne me trompois point. Pendant qu'un homme qui étoit avec elle, alla lui chercher des oranges & des biſcuits, elle s'approcha de moi avec précipitation, me dit, ſans autre préambule, que ſi j'étois diſcret & capable d'un attachement, je n'avois qu'à lui dire mon nom & mon adreſſe. Ce que je ne manquai pas de faire avec empreſſement. En même-temps je voulus lui baiſer la main qu'elle m'avoit tendue; mais elle la retira fort vîte, dans la crainte apparemment que ſon jaloux ne vît cette action, & un inſtant après elle diſparut de la ſalle du bal.

On ne ſauroit s'imaginer avec quelle impatience & quelle agitation je paſſai les deux jours ſuivants. Je n'oſois ſortir de peur de ne me pas trouver au logis à l'arrivée du Mercure de ma Déeſſe. Je me tenois dans mon bureau juſqu'à l'heure des ſpectacles. Alors j'allois à la comédie ou à l'opéra, dans l'eſpérance d'y rencontrer la perſonne que je cherchois, comme ſi j'euſſe dû la reconnoître, quoique je ne l'euſſe vue que maſquée; j'examinois toutes les Dames qui paroient les premieres loges, & il me ſembloit quelquefois que parmi des Marquiſes & des Ducheſſes, je démêlois la Nymphe qui me tenoit au cœur. J'eſpérois du moins

qu'en m'étalant sur le théâtre, je me ferois remarquer d'elle, & l'obligerois à me tirer d'inquiétude. Néanmoins, malgré la bonne opinion que j'avois de mon mérite, je ne laissois pas de penser aussi que mon amazone, bien différente de celle d'Alexandre, pouvoit n'avoir eu envie que de se moquer de l'Espagnol en le faisant soupirer à la mode de son pays.

J'étois depuis six jours dans cet état violent, lorsqu'une bonne femme, aussi matinale, mais moins belle que l'aurore, me fit éveiller pour me dire de la suivre où elle avoit ordre de me conduire. Je devinai bien de quoi il s'agissoit. Je priai la vieille de me donner le temps de m'habiller; & quand cela fut fait, nous voilà tous deux dans la rue. Je voulus lui faire quelques questions sur sa maîtresse : Ne me parlez point, Monsieur, me dit-elle, & souffrez que je marche devant vous. J'obéis, de peur de perdre par mon indiscrétion peut-être une fortune brillante. Chemin faisant attentif à tous les pas de ma conductrice, chaque fois que je la voyois près de quelque grand hôtel, je m'imaginois qu'elle y alloit entrer, & je me trompois toujours. Elle s'arrêta devant une maison qui ne s'accordant pas avec l'idée que je m'étois faite de mon Amazone, ne me parut pas devoir être sa demeure. J'aime mieux croire que c'étoit

une maiſon d'emprunt pour me recevoir plus ſecretement. C'étoit pourtant là qu'elle faiſoit ſon ſéjour ordinaire, & la magnificence qui régnoit au-dedans me fit bientôt oublier la modeſte apparence au-dehors.

Je traverſai trois ou quatre pieces d'un appartement ſuperbement meublé ; d'où je paſſai dans une ſalle où la nappe encore miſe & un grand débris de verres & de bouteilles me firent juger que l'on venoit d'y paſſer la nuit à table. De-là on m'introduiſit dans un cabinet où je n'entrai qu'en tremblant ; mais mon trouble étoit aſſez juſtifié par la nouveauté de me voir jouer un rôle d'homme à bonnes fortunes. Ma Princeſſe, jugeant à mon air timide & embarraſſé que j'avois beſoin qu'on me façonnât, en voulut bien prendre la peine pour mettre la derniere main à mon éducation. En nous ſéparant nous convînmes du jour que nous nous reverrions, & elle me fit accepter malgré moi le premier bijou qui lui tomba ſous la main entre mille qu'il y avoit ſur ſa toilette ; c'étoit une fort belle tabatiere d'or.

Je devins généreux à mon tour, je donnai deux écus à la vieille qui m'avoit amené là, & j'appris d'elle pour mon argent que ſa maîtreſſe, à qui je n'avois oſé marquer la moindre curioſité là-deſſus, étoit une fille de théâtre honoraire, qu'après avoir quelque temps brillé ſur la ſcene, elle s'é-

toit retirée, & se bornoit sagement à ruiner une riche dupe qui l'accabloit de présents, que ce galant avoit passé la nuit chez elle avec deux de ses amis, & qu'il avoit fallu les porter tous trois de la table à leurs carrosses.

Je fus obligé de rabattre un peu de la haute idée que je m'étois faite de mon héroïne. Ce n'est pas qu'à la façon seule dont elle avoit ébauché cette intrigue, je n'eusse dû juger sainement de sa condition; mais il y a tant de femmes d'importance qui enchérissent sur les aventurieres en fait de débauche, que la chose étoit problématique. Si je perdois du côté de l'honorable, j'en étois bien dédommagé par le plaisir d'être aimé d'une personne fort aimable, & de plus à la mode. Outre cela elle me sacrifioit un illustre rival, un haut & puissant Seigneur, avec qui je n'étois pas peu fier de contracter une espece de consanguinité.

Le jour que nous avions choisi pour une seconde entrevue se passa très-agréablement. Je m'en retournai à mon bureau avec une montre d'Angleterre que je ne pus encore me défendre d'accepter. Il en fut de même dans toutes les autres visites que je fis à cette généreuse coquette. Elle me força toujours à recevoir d'elle quelque bijou, entr'autres un diamant de mille écus que je donnai dix ou douze ans après à mon épouse pour présent de noces.

(1) En quatre ou cinq mois de commerce dans ce Pérou, je me mis si bien en fonds, que je commençai à croire que je faisois beaucoup d'honneur à mon maître en daignant demeurer chez lui. Quoique presque toutes ses affaires me passassent par les mains, il ne pouvoit me soupçonner de m'être engraissé dans sa maison, puisqu'à proprement parler, je n'avois eu en maniement que du papier & la bouteille à l'encre; c'est pourtant de cette maison, de laquelle je ne devois attendre ni bien ni mal, que partit l'orage qui renversa ma fortune peu solide, & qui, comme un tourbillon, me transporta dans une terre étrangere, ainsi que je vais vous le dire.

L'intrigue du commis à deux mains, mon demi-confrere, avec la fille de son maître, quoique conduite fort secretement, devenoit de jour en jour plus difficile à cacher, & vous vous imaginez bien pourquoi. La taille de la pauvre enfant se gâtoit à vue d'œil. La mere s'en apperçut, & en avertit son mari. Ils tinrent tous deux conseil là-dessus; & se glissant une nuit dans la chambre de leur fille pendant qu'elle dormoit, ils découvrirent ce qu'ils cherchoient, & souhaitoient de ne pas trouver. Nouvelle & misérable Calixto, quelle honte pour

(1) 1689.

toi de voir à nud ton coupable embonpoint exposé aux yeux, non de scrupuleuses compagnes, mais d'un pere outragé & d'une mere en fureur!

En faisant cette découverte, le pere éleva la voix, & adressa ces paroles à sa fille d'un ton si haut, que je les entendis distinctement de ma chambre, qui n'étoit séparée de celle où se passoit cette scene que par une foible cloison. Infâme que tu es, veux-tu donc nous perdre entiérement? Ce n'étoit pas assez de la malheureuse affaire d'Abbeville, il faut encore que nous ayons le chagrin de donner une nouvelle matiere au monde de rire à nos dépens. Ces mots furent suivis d'une grêle de soufflets, & de coups de poing que la mere fit tomber sur la délinquante, qui se sentant réveiller si désagréablement, se mit à pousser des cris éclatants. Le Financier, plus modéré que sa femme, l'empêcha de continuer à maltraiter sa fille, à laquelle il demanda par qui elle avoit eu la foiblesse de se laisser séduire. Elle hésita quelque temps à répondre, malgré la menace qu'on lui faisoit de lui casser les bras à coups de bâton, si elle ne parloit; mais soit qu'elle craignît que la bassesse de ses inclinations ne lui attirât le châtiment qu'on lui promettoit, soit qu'elle ne fût pas fâchée de se venger du mépris dont j'avois payé mille avances qu'elle m'avoit faites, & qu'elle

crût qu'on m'obligeroit à l'épouſer, elle eut l'effronterie de dire que c'étoit moi qui avois triomphé de ſa vertu.

Quelque étonné que je fuſſe de l'impudence qu'il y avoit dans cette accuſation, j'écoutai fort attentivement le reſte d'une ſcene qui commençoit à m'intéreſſer. Je n'en perdis pas un mot. Le mari & la femme me prodiguerent des épithetes qui marquoient bien leur reſſentiment. Ils n'étoient embarraſſés que de l'eſpece de vengeance à laquelle ils devoient s'arrêter. La femme ne parloit que d'aſſommer, que de rouer de coups; mais le maltôtier, moins vif & plus politique, fut d'avis que, pour ſe délivrer d'un monſtre tel que leur fille, il falloit me la faire épouſer, & nous abandonner enſuite tous deux à notre mauvais deſtin. S'il s'aviſe, diſoit-il, de faire la moindre réſiſtance à nos volontés, je le ferai pourrir dans un cachot.

L'eſpérance qu'eut l'accuſatrice que je préférerois ſa poſſeſſion, quelque ſujet que j'euſſe de n'en être pas content, à une priſon perpétuelle, la conſola des coups qu'elle avoit reçus. Elle me dit le lendemain d'un air inſolent, que c'étoit ma faute ſi elle avoit été réduite à la fâcheuſe néceſſité d'employer un tiers pour me rendre ſervice malgré moi. Que ſes parents n'auroient jamais voulu conſentir à nous marier tous deux

ſans

ſans cette heureuſe faute, qu'un excès d'amour pour moi lui avoit fait commettre. Cela pouvoit être encore vrai, & cependans telle fut mon ingratitude, que, ſans lui tenir compte de ſa bonne volonté, je pris incivilement la liberté de la pouſſer par les épaules hors de mon bureau, où elle avoit eu la hardieſſe de venir m'annoncer la réſolution où ſon pere étoit d'unir nos deſtinées.

Un moment après avoir eu avec elle cet entretien, je vis paroître le maltôtier, qui m'adreſſa un long diſcours qu'il avoit préparé, pour me faire valoir la bonté qu'il avoit de vouloir bien livrer ſa fille à un aventurier, au-lieu de le mettre entre les mains de la juſtice pour le faire punir comme un ſuborneur de la fille de ſon maître. Je lui répondis froidement qu'il me prenoit pour un autre : que ſi ſa fille avoit fait un faux pas, ce n'étoit pas moi qui le lui avois fait faire : que je la trouvois plus propre à éteindre la concupiſcence qu'à l'allumer ; en un mot, que n'ayant pas été ſon galant, je ne ſerois jamais ſon époux.

L'air dédaigneux dont je prononçai ces paroles piqua le Maltôtier, qui ſe faiſant violence pour me cacher la fureur qui le dominoit, me dit en s'éloignant de moi : Mon petit Monſieur, faites là-deſſus vos réflexions, & ne m'obligez point à vous

prouver que j'ai encore assez de crédit pour humilier votre fierté. Je lui repartis, mais il n'entendit pas, que mon parti étoit tout pris, & que bien différent des paresseux qui aiment à trouver besogne faite, je ne voulois pas recueillir le fruit des peines de mon prochain.

Le jour suivant, le Financier me demanda quelle étoit ma résolution sur ce qu'il m'avoit proposé. Je lui répondis que je ne pouvois en prendre d'autre, que de le prier de se pourvoir d'un nouveau commis, & d'examiner mes livres. Voilà donc, reprit-il, à quoi vos réflexions ont abouti. J'en suis fâché pour vous. En achevant ces mots, il me quitta pour aller employer contre moi tout son crédit, & pour se venger d'un refus dont il ne connoissoit pas la justice.

Il n'y travailla pas en vain : je fus arrêté deux jours après dans la rue par une troupe d'Archers qui vinrent fondre sur moi. J'eus beau leur dire que je n'avois pas envie de faire la moindre résistance, ils me secouerent & me houspillerent d'autant plus, que chaque secousse faisoit tomber dans leurs mains, ma tabatiere, ma montre, ou mon argent. Il me jetterent ensuite dans un fiacre, & me conduisirent au Châtelet. Avant que d'y arriver, je pris garde que j'avois encore au doigt mon diamant ; heureusement pour moi, mon escor-

te ne l'apperçut point; ce qui m'épargna une furieuſe ſecouſſe. Pour le ſauver des griffes de ces oiſeaux de proie, qui ſont des voleurs privilégiés, je fis ſi bien qu'avec mes dents je le détachai de l'anneau, & le gardai dans ma bouche.

Ce qui, ſans doute, avoit déterminé le maltôtier à me faire gîter ſi promptement au Châtelet, c'eſt qu'il avoit appris qu'il en devoit partir inceſſamment un grand convoi pour le Canada. Je n'eus pas en effet le chagrin de coucher ſur la paille; car dès la nuit même, je ſortis de priſon pour être tranſporté à Québec avec tous les honnêtes gens que la Cour envoyoit alors dans cette colonie. Quand je ſus que je devois être de ce voyage involontaire, & qu'il fut queſtion de ſe mettre en chemin, je m'aviſai pour mes péchés de faire le rétif, & de proteſter qu'en m'arrêtant on s'étoit trompé; on ſe moqua de mes plaintes, & je n'y gagnai que des gourmades, ou, pour parler plus juſte, les Officiers qui avoient ordre de nous conduire étoient payés pour cela. Je leur avois été bien recommandé. C'eſt de quoi je m'apperçus lorſqu'au lieu de me faire aller à pied avec un grand nombre de malheureux qu'on menoit comme moi par force en Canada, on me fit l'honneur de me mettre parmi les perſonnes de diſtinction, je veux dire avec celles

qui faiſoient ce voyage en voiture. On m'accorda une place dans une charrette, où deux redoutables Archers armés de carabines occupoient chaque bout, & nous tenoient en reſpect.

Fin du troiſieme Livre & du Tome premier.

ure. On
ette, où
e carabi-
ious te-

Tome